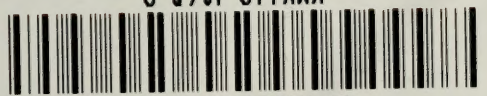
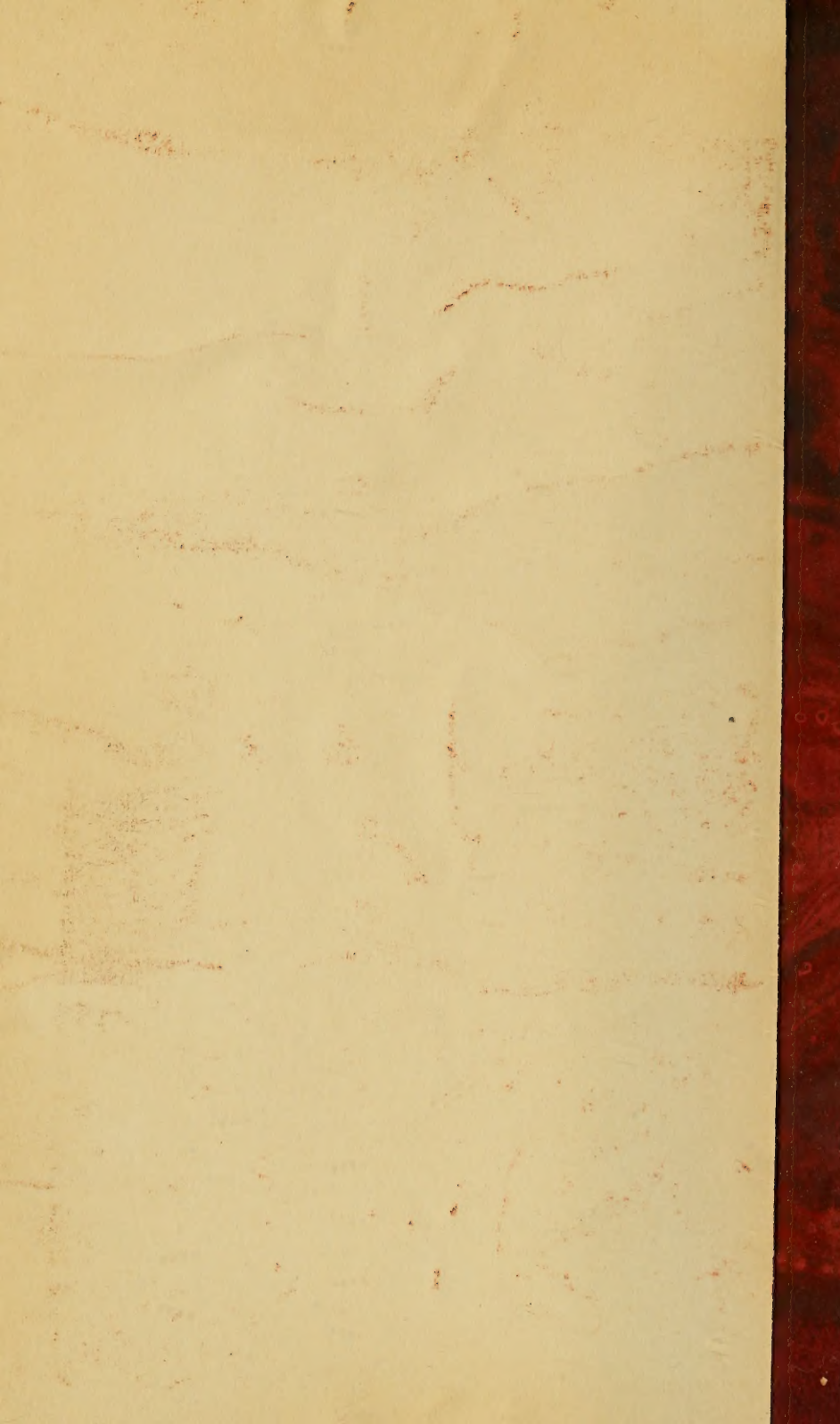


U d'/of OTTAWA



39003003987145








1 1967

Universitas  
BIBLIOTHECA



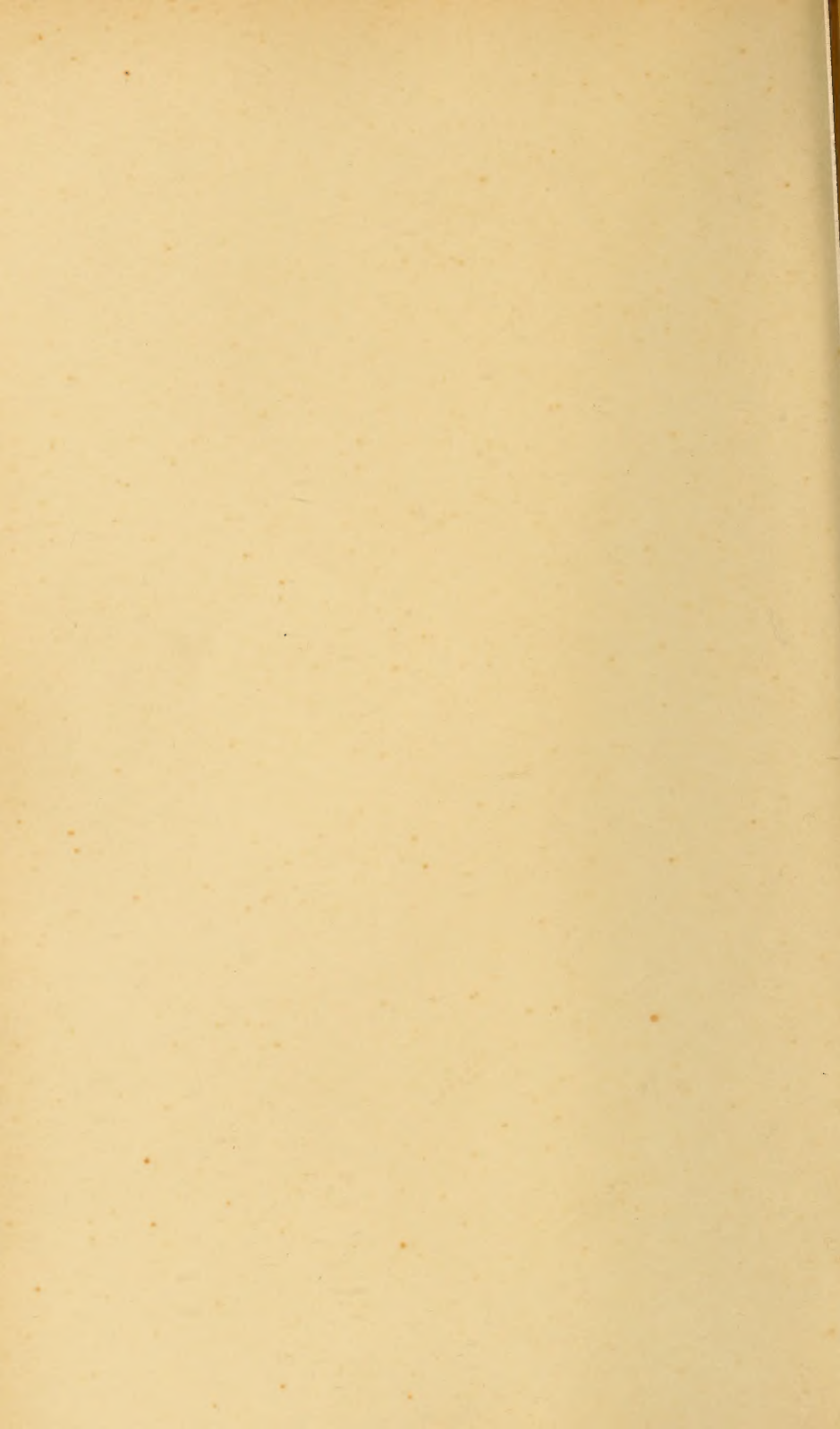
25<sup>¢</sup> francs

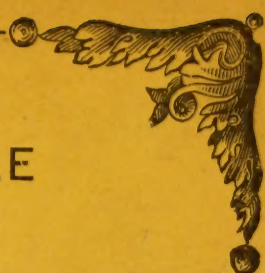
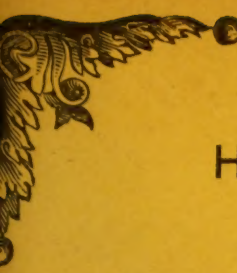


Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto









HENRY BATAILLE

---

LA  
DIVINE TRAGÉDIE

— POÈME —

---

CINQUIÈME MILLE

---

PARIS  
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR  
11, RUE DE GRENELLE, 11

---

1916











LA

DIVINE TRAGÉDIE



## DU MÊME AUTEUR

---

### POÉSIES

**Le Beau Voyage**, orné d'un portrait de l'auteur par lui-même. (*Fasquelle.*) . . . . . 1 vol.

### ALBUM

**Têtes et Pensées**, 22 lithographies originales. (*Ollendorff.*) . . . . . 1 vol.

### THÉÂTRE

**La Lépreuse. Ton sang.** (*Mercure de France.*) . . . 1 vol.

**L'Enchantement. Maman Colibri.** (*Fasquelle.*) . . 1 vol.

**La Vierge folle.** (*Fasquelle.*) . . . . . 1 vol.

**Résurrection**, d'après Tolstoï (*Fasquelle.*) . . . . . 1 vol.

**Le Masque. La Marche Nuptiale.** (Précédé d'une Étude sur le Théâtre.) (*Fasquelle.*) . . . . . 1 vol.

**La Femme nue. Poliche.** (*Fayard.*) . . . . . 1 vol.

**Les Flambeaux.** (*Fayard.*) . . . . . 1 vol.

**Le Scandale. Le Songe d'un soir d'amour.** (*Fayard.*) . . . . . 1 vol.

**L'Enfant de l'Amour.** (*Fayard.*) . . . . . 1 vol.

### A PARAÎTRE

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

**Le Phalène. Les Flambeaux.** (Théâtre.)

**La Quadrature de l'Amour.** (Essai.)

---

### IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

*Vingt-cinq exemplaires numérotés sur papier de Hollande,  
et quinze exemplaires numérotés sur papier du Japon.*

HENRY BATAILLE

---

LA

DIVINE TRAGÉDIE

— POÈME —

---

CINQUIÈME MILLE

---

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

---

1916

Tous droits réservés.

PQ

2603

A7D5

1916



La Divine Tragédie. Sous ce titre sera publié un ensemble organisé de poèmes. Ceux qui suivent ici ne doivent être considérés que comme en constituant la première partie. Le livre achevé et définitif paraîtra quand le rideau se sera abaissé sur le dernier acte de la Tragédie que l'humanité a entrepris de vivre en ce temps; et alors seulement le titre choisi : La Divine Tragédie, justifiera de façon plus explicite et plus complète son dessein qui est, comme celui du livre entier, de poursuivre en les unissant, à travers les événements qui se déroulent actuellement, les deux forces : humaine et divine, sur quoi se fondent l'effort et les entreprises de tous les peuples de l'Histoire; les deux

*faces confondues de l'homme et de la divinité; le sens humain dans ce qu'il a d'éternel et le sens du divin, tel qu'il nous parvient après son périple à travers les siècles.*

*L'auteur a placé, en guise de point final au présent volume, l'image du Personnage de la tragédie, — celle de tous les temps, passés et actuels, — le Personnage fondamental en qui s'unissent précisément, mieux que dans toute autre effigie, les deux caractères : humain et divin, et tel qu'au xv<sup>e</sup> siècle, l'a conçu dans toute la force de sa spiritualité, notre grand sculpteur français Ligier Richier. Cette image, en attente, prendra sa place de frontispice lorsque le livre aura été complété, achevé et qu'ici-bas la Tragédie se sera dénouée.*

H. B.

15 décembre 1915.

LA

DIVINE TRAGÉDIE





Pour aller vers l'Enfer tragique où l'on ne voit  
Que l'homme, rien que l'homme, encore et toujours l'homme,  
A genoux, ou tâtant de la main les parois,  
Cet enfer qu'aucun Dieu ne hante et que je nomme  
Divin, parce que l'homme, en son but solitaire,  
S'égale à la grandeur formidable des dieux,  
Il faut, en titubant dans des couloirs de terre,  
En suivant la muraille et le chemin fangeux,  
Atteindre, par degrés, la Porte du mystère.  
Et cet exergue est incrusté sur cette porte :

« Par moi l'on va dans la cité du sang.  
Je suis l'œuvre de l'homme. Ici, passant,  
Que la faiblesse expire et la pitié soit morte.  
Par moi l'on va dans la cité du sang.

« Ici l'on dit adieu à la clarté du jour.  
L'Injustice anima mon créateur sublime.  
Je suis l'œuvre de l'homme et du premier amour.  
Hélas! Hélas! Entrez dans l'insondable abîme!

« Par moi l'on va chez la race damnée.  
Derrière moi, dans l'air ténébreux, c'est la Mort,  
La voix rauque, les cris, et les terreurs sacrées.  
Ce bruit que tu perçois et qui gémit si fort,  
C'est la source du sang coulant intarissable  
Dans l'infini du temps. Ici, ces dieux qui souffrent  
Sont tes pareils. Le froid les glace et les accable;  
Le feu les brûle. Ils sont étouffés par le soufre.  
Mais leur visage est radieux. Passe, passant!  
Il est digne d'aller vers ces hommes, celui  
Qui ne pleurera pas dans la prairie du sang,  
Celui qui sourira dans l'effroyable nuit! »

Alors je regardai au plus haut de la pierre,  
Quand je fus arrivé sous la muraille immense,  
Et ces mots flamboyaient au fronton du Mystère :

« VOUS QUI ENTREZ ICI COMMENCEZ L'ESPÉRANCE ».

## OBLATION

« Humain, trop humain », a dit l'autre.  
Non, jamais trop, jamais assez!  
Par-dessus les temps entassés  
Cette gloire sera la nôtre  
D'avoir fait tenir le divin  
Dans les parois du cœur humain!  
La guerre la plus inhumaine  
Tombe au néant des profondeurs.  
Seul l'humain subsiste et s'enchaîne  
Aux grandes conquêtes du cœur.  
Guerre terrestre, aérienne,  
Tout disparaît. Ce qui s'accroît,  
C'est le territoire des âmes.  
Là, nul ne s'y sent à l'étroit.  
Il est d'acier. Rien ne l'entame.  
Toute noblesse y fructifie...  
De l'universelle folie

De ce grand drame, ne retiens  
Qu'une expression de la vie,  
Poète ! Ne compte pour rien  
L'autre phase du sacrifice.  
Rien ne demeure, — hors l'humain.

Deux vastes forces créatrices  
Se partageaient jadis le monde.  
Qu'un unique amour les confonde !  
Et comme le prêtre au calice,  
Lorsqu'il mêle l'eau et le vin,  
Mêlons aussi les deux espèces :  
Mêlons l'humain et le divin.  
Pareille au breuvage des messes  
Faisons-en la substance unique.  
Et toi, sanctificateur,  
Saisis le calice mystique  
Où s'amalgame la liqueur.  
Puis, à la face du ciel bleu,  
Lève le calice.

Et bois-le.

## DÉDICACE

Je n'étais pas fait pour vos gloires,  
Sombres choses de la Patrie.  
Mais l'âme humaine a son histoire,  
Son théâtre et sa tragédie...  
Et le destin le plus tragique  
Que la vieille âme ait supporté  
Vient de percer à coups de pique  
L'aile espérante de Psyché!  
Je vais du côté de cette aile.  
O beauté! Liberté suave!  
La loi terrestre est : Sois esclave.  
Notre honneur est d'être rebelle.  
Délivrer, délivrer toujours;  
Arracher le monceau de chaînes  
Que l'homme après lui tire et traîne,  
Sans que Dieu vienne à son secours;  
Briser, guérir, avoir les bras



Chargés de luminosité;  
A toute enfance avoir dicté  
L'ordre divin : « Point ne tueras. »  
A la grande sœur douloureuse  
Qui nous suit pas à pas, la femme,  
Avoir dit : « Va! Je fais ton âme  
Libre. Va! Souffre et sois heureuse! »  
A la douleur avoir dit : Non,  
Mais à la pitié toujours : Oui;  
Avoir choisi pour compagnon  
Un amour sans cesse ébloui  
De nature et de vérité;  
Puis avoir au Laid qui clopine  
Donné du fouet sur son échine,  
Cinglé son vieux torse arc-bouté;  
Avoir relevé ce qui tombe  
Sur la route spirituelle; —  
Et qu'un jour tant d'effort chancelle!...  
Faut-il que l'idéal succombe  
Alors qu'on le touchait de l'aile!...  
Le grand prisme auquel atteignait  
L'homme damné rompant sa chaîne,  
Cette lueur et ce reflet  
Vers qui montait l'angoisse humaine,

Ces fruits : Science et Conscience  
Parvenus à maturité,  
Tout cela c'était la naissance  
Chaleureuse de notre été!  
Le mot de passe était : Lumière.  
Je n'en connais pas de plus beau,  
Surtout quand le cœur s'accélère  
Pour accourir vers le flambeau!  
Hélas! un rude coup d'épée  
A partagé le monde en deux.  
Rien jamais fut-il plus hideux  
Que ce mensonge d'épopée?  
Tu t'appelles « Mort », capitaine!  
Héros, tu t'appelles « Forçat. »  
Je tends les mains : mets-moi la chaîne!  
Désormais je serai cela,  
Cela : ton esclave, ô matière!...  
Tant pis! Si tout est à refaire,  
Bah! les autres le referont!  
En attendant que vienne l'âge  
De déboucler les ceinturons,  
Soumettons-nous au paysage.  
Mon pays n'est plus qu'un tombeau  
Sur lequel dans la pierre dure

L'homme a gravé sa signature,  
Chaque soldat, son numéro.  
Ceux qui tombèrent ont signé  
Comme on signe au bas d'un tableau,  
Lorsque l'ouvrage est terminé  
Et qu'on dit aux races futures :  
« Effacez, quand vous ferez mieux,  
Sans hésiter, nos signatures. »  
O vallonnements radieux,  
Paysages de mon pays  
Qui portez ces noms mal écrits,  
Déjà grattés par l'herbe verte,  
Je reste devant vos décombres,  
Triste et la tête découverte.  
Mais parmi ces fosses sans nombre  
Qui couvrent tout un quart de France  
Ma foi renaît. J'ai confiance.  
Que ce livre soit le registre  
Où leur gloire est contresignée,  
Où l'on tient le compte sinistre  
De ces morts semés à poignées !  
Qu'il soit l'ossuaire où repose  
L'espoir humain trop tôt couché,  
Drapé dans son apothéose,

Ayant son rêve à son côté,  
Comme une épée posée à plat!...

Mais, la dalle ouverte, voilà  
Que quelque chose au fond remue :  
Une larve, informe, inconnue...  
C'est le papillon de Psyché,  
Qui gisait là, détruit, séché,  
Et se ravive tout à coup.  
Psyché, Psyché, je te délivre!  
Brise le sceau, brise le joug!  
Papillon séché, sors du livre!  
Et que, l'air affluant à flot,  
Ton aile impalpable et subite,  
En se ranimant, ressuscite  
D'entre les pages du tombeau.





# I

## LA JOIE ROUGE

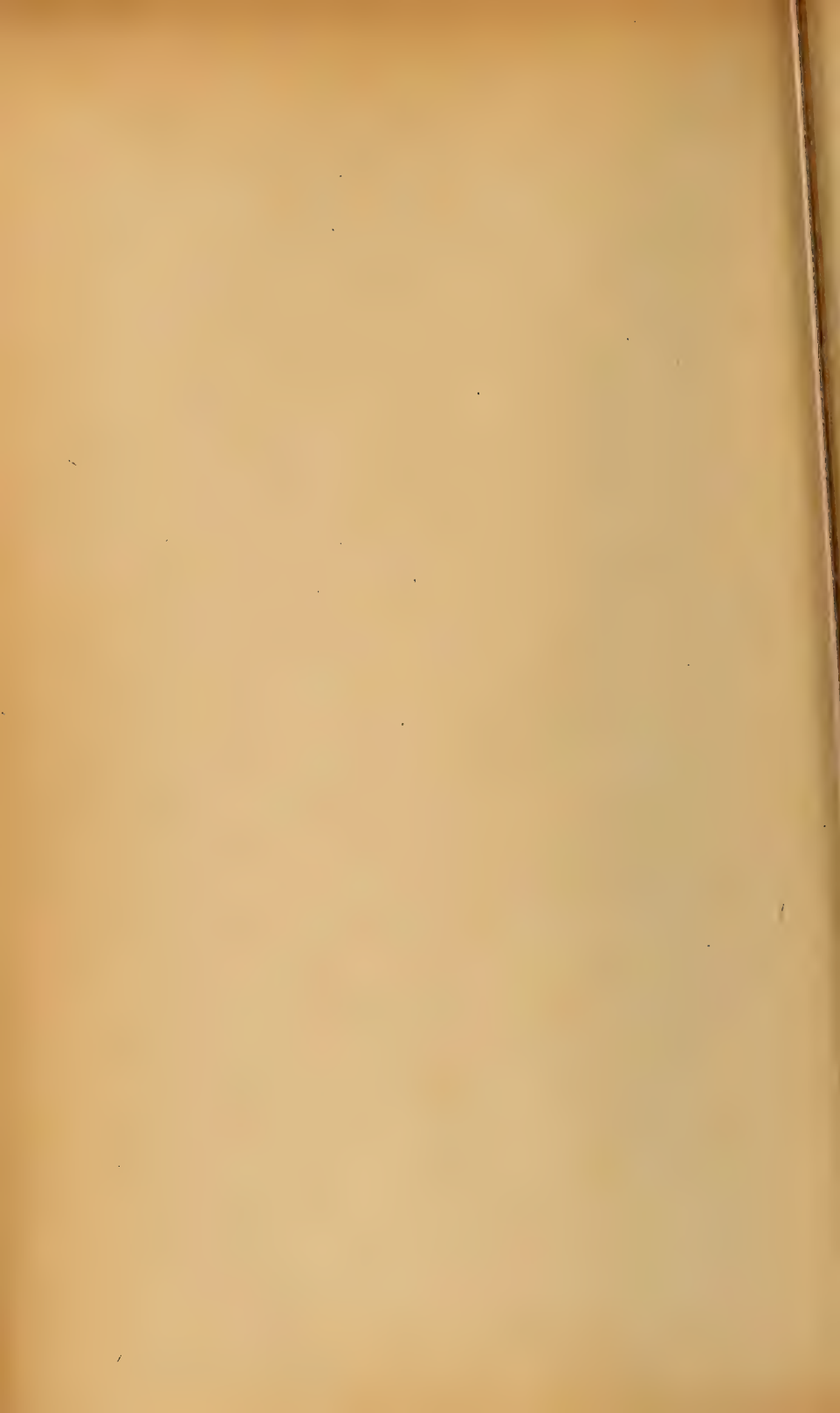
La terra lagrimosa diede vento  
Che balenò una luce vermiglia.

INFERNO, c. III, v. 133-134.

Un grand vent s'éleva dans cette  
terre de larmes, et balaya les ténè-  
bres d'une lumière rouge.



TOUS



## LE DEPART

### I

Des poings dressés. Furie. Rage. Tout vocifère.  
Un seul cri, un seul mot, dans l'air passe et repasse,  
En galop furieux chargeant la populace,  
Un cri qui la fouaille en plein cœur : « Guerre! guerre! »  
La ville insoucieuse est devenue la ruche  
Qui vomit tout un peuple noir, des myriades  
Bourdonnantes qui se bousculent et s'évadent,  
Un terrible hallali de bêtes qui débuche  
De tous les carrefours, d'entre tous les pavés.  
Le peuple-roi, d'un bond rude, s'est soulevé!  
Comme ils sont beaux, ces cous tendus, ces poings brandis,  
Ces muscles décuplés et moites de sueur!



La cité bout. En un instant sort de Paris  
Toute une incoercible et poignante rumeur,  
En même temps qu'on voit jaillir au haut des pierres  
L'étamine fripée des drapeaux populaires...  
Aux armes! On s'embrasse. On crie, on pleure, on rit.  
Les mères ont au flanc des tressaillements neufs  
Comme s'il procréait une seconde fois  
Ces enfants destinés aux gloires du pavois.  
Tous, même les vieillards, les veuves ou les veufs  
Qui n'ont qu'un seul enfant à donner au pays  
Semblent frappés de la démence du tumulte.  
Et dès lors c'est à qui sacrifiera son fils!  
On est fier quand on sait que le sien est adulte,  
Et d'autres sont honteux de l'avoir eu si tard!  
Inexplicable don des foules! Surenchère  
Du sacrifice! C'est la ville en grand départ,  
Pareille au vaisseau plein qui s'arrache à la terre.  
Lâchez tous les drapeaux, les cœurs et les amarres!  
Détachez les canons! qu'ils courent sur le monde!  
Lâchez Paris, lâchez son aile et ses tonnerres!  
Qu'il n'y ait qu'un seul cri fulminant : Guerre! Guerre!  
Car la race est debout, ce soir. Le peuple gronde.  
La race est là, presque ébahie d'être en sueur  
Héroïque, et d'avoir retrouvé sa stature.

Elle est là, tout en muscle et rouge de fureur.  
Subitement elle se rue, crachant l'injure,  
La face révoltée et le couteau levé...  
O spasme de la gloire, ô vieux soleils civiques,  
Vous voici donc ! Ave, Cesar, Ave !  
Je te salue, ô renaissance du tragique,  
Toi, tes sombres ardeurs, tes jubilatons  
Et tes reniflements de sang dans l'horizon !  
Ton souffle a rempli trois millions d'âmes saoules.  
Nous frappons le sol des cités réincarnées,  
Ensevelies dans leur poussière d'épopée !  
Quoi donc ? nous aurons vu ce temps et cette foule ?  
Et nous vivrons cela ! Ce jour est arrivé  
Où la guerre a jailli comme un beau fruit d'été !  
Les lèvres assoiffées s'ouvrent. Les cœurs se fondent.  
L'ouvrier, l'artisan, les bourgeois, les rôdeurs,  
La foule brune au flot moucheté de couleurs,  
Le peuple du faubourg, les viveurs et les gueux,  
Tout fraternise, s'entr'appelle, en des poussées  
Irrésistibles, en des clameurs insensées.  
Le bourgeron vous prend des tons de drapeaux bleus,  
Le noir a déjà l'air d'être le noir du deuil.  
Car de tous ceux qui crient « Guerre ! Victoire ! Joie ! »  
Combien reviendra-t-il ? Et de combien de proies

Payerons-nous ce dieu rageur? Que de cercueils  
Fangeux seront promis pour toute récompense  
A tous ces gamins fous hurlant : « Vive la France! »  
Regardons bien passer ceux-là qui vont mourir,  
O mon âme! C'est beau à crier de plaisir!  
Quel paysage intense ai-je là, devant moi?  
Comme un éclair d'épée je vois briller la Seine.  
Paris, Paris, que j'imagine avec effroi  
Déjà cicatrisé par les balles prochaines,  
Quelle aspersion d'eau lustrale te donna,  
Subitement, sans même un tremblement, d'emblée,  
A toi, hier encor beau démon délicat,  
Ce visage de sainte ou de miraculée?...  
Est-ce celui qu'un souffle heureux faisait pâmer  
Ce peuple nonchalant, tout à coup transformé,  
Qui se métamorphose et qui se multiplie  
En bétails à wagons, en charrois pour tueries?  
Est-ce toi, le pays du doute et du peut-être,  
Qui braques tout à coup, indulgent aux ancêtres,  
Tes canons maigrelets tout impatientés  
Par leur désir novice et par leur puberté?  
Oh! voir cela, s'en abreuver et s'en repaître!  
Oui, malgré le fléau qui s'abat sur le monde,  
Malgré la trahison de la beauté, malgré

Tout l'engloutissement du juste et du sacré,  
Comment ne pas sentir dans ce peuple qui gronde  
Et qui se précipite en chantant aux abîmes,  
Comment ne pas sentir la poigne du sublime  
Vous prendre à pleine gorge et vous tordre le cœur?  
Ce grand peuple inspiré comme il a bien compris  
Ce qu'on attend de lui, — et qu'il perd en bonheur  
Ce qu'il gagne en chimère!... Arrache avec des cris  
Cette chimère-là de ton âme, Paris!  
Paris, que l'on connut si rêveur et si blond,  
Paris aux souples bras étirés vers la joie,  
Paris, l'insomniaque et ravissant démon  
Qui rêvait accoudé sur ses coussins de soie,  
Et dont le grand tourment s'envolait en grand rire,  
De quel poing formidable as-tu brisé le masque,  
Pour l'épouvantement du monde, quel délire  
Vient d'emporter ton âme, au fond de la bourrasque,  
Voluptueux péché de l'Europe alanguie,  
Vieille Tadmor du Luxe, impudique Ecbatane,  
Vers qui, depuis toujours, les songes s'expatrient  
Et du plus loin du ciel partent en caravane?  
J'ai vu comme un symbole expressif, tout à l'heure,  
Ton peuple entier bondir, en brandissant sa haine,  
Aux pieds d'un dieu dansant que des femmes soutiennent,

Dont le brasier charnel le stimule et l'effleure,  
 Et qui tournoie, fouetté par un désir fantasque,  
 Éperdument, au bruit de son tambour de basque...  
 Sous le mur où Carpeaux sculpta cette musique  
 Vient battre, en écumant, le grand flot populaire,  
 Et ce jeune Apollon ivre et chorégraphique  
 Paraît scander la rage et danser la colère!...  
 Il rythme la mesure immense du destin,  
 Et fait signe à la mort avec son tambourin!  
 Et j'ai frémi, croyant, sous mes yeux, grande ville,  
 Voir le dernier élan de ta valse arrêtée, —  
 Car, Paris, tu dansais, quand la bataille est née!...

Mais aujourd'hui, là-bas, sur une des deux piles  
 De l'arc par où passa tant de gloire en tumulte,  
 On entend retentir un autre écho de pierre,  
 Un cri, poussé par tout le pays, et que sculptent  
 A nouveau des marteaux dont le génie sut faire  
 Vociférer le marbre et hurler le silence.  
 Car depuis quarante ans ce bâillement farouche,  
 Cloué à son pilier, exorcisait la France.  
 Mais ce n'est qu'aujourd'hui qu'un cri sort de la bouche  
 Marmoréenne, et qu'on l'entend, et que ce cri,  
 Répercuté par tout le ciel, n'a pas menti!...



Enfin nous l'écoutons la sombre prophétesse !  
Elle ne rugit plus en rêve. Elle se dresse.  
Nous nous reconnaissons dans la gueuse qui braille,  
Le gosier desséché par la soif des batailles.  
Nous sentons bien, ce soir, que la pierre s'ébroue,  
Et le vent de sa marche a souffleté ma joue!...  
Là-bas s'éteint un dieu dionysiaque. Ici  
Bondit le dieu du grand idéal ressaisi,  
Le dieu mortel par qui l'homme va mourir libre !  
Ainsi, Paris, Paris, j'entends ton sombre écho  
Qui monte, qui surgit, submerge tout, et vibre,  
Et fait trembler le ciel comme un grand miroir d'eau !  
Paris ! ton être entier, tout, passé, avenir,  
Hier et demain, la flûte agile et son duo  
Avec le clairon d'or, semble aujourd'hui tenir  
En ces deux effigies et leur double attitude :  
La danse de Carpeaux et le départ de Rude !

## II

Jadis, s'étant traînée au delà de ses rives,  
A travers les forêts et les courants d'eaux vives,

Mourut une sirène. Et des hommes passèrent  
Qui voulurent donner une place où dormir  
A la voluptueuse enfant de l'onde amère.  
Au lieu du sable rose et chaud, on dut choisir  
Un rivage de fleuve, au milieu d'une plaine.  
Et plus tard les enfants de ces hommes, au dire  
De l'histoire, docilement conduits, bâtirent  
Une ville sur le tombeau de la sirène.  
Les villes sont toujours bâties sur des tombeaux.  
C'est le champ de la vie sur le champ du repos ;  
Et les fils de nos fils ont au fond de leurs veines  
Une goutte du sang de l'Ancêtre. A jamais  
Le ferment primitif dans leurs corps développe  
L'ivresse des vertus ou des destins mauvais...  
On dit qu'on l'appela du nom de Parthénope.  
Mais bien que les amants de la race latine  
Assurent que la ville est encore debout,  
Dans un golfe frangé par l'écume argentine,  
Qu'on prononce Sorrente ou Naples ou Corfou,  
Moi j'ai toujours pensé que la verte sirène  
Était, comme un vaisseau, venue à travers brume,  
Mêler son corps gracile aux nymphes de la Seine.  
Non ! son tombeau n'est pas où l'homme le présume !  
Aux bords lutéciens le voyage a pris fin.

La morte harmonieuse a nourri ma cité!  
Un monde inépuisable est sorti de son sein,  
Un monde fait d'amour et fait de volupté.  
Sans cela serions-nous, — répondez — serions-nous  
Les enfants de la douce et blonde capitale?  
D'où nous viendrait cette âme étrange et musicale,  
Et la langueur du sang qui bat à notre pouls?  
Et cet insurmontable amour, d'où viendrait-il?  
Il faut à notre souche un miracle pareil  
Pour expliquer ce charme exquis et volatil  
Qui surpasse celui des pays du soleil.  
Nous n'avons pas menti au destin de l'Ancêtre.  
Nous eûmes des sursauts d'histoire et de colère,  
Des éclipses qui balayèrent la lumière,  
Mais toujours notre ciel obscur la vit renaître,  
Douce et baignant de sa beauté le front des femmes,  
Brûlante comme un feu tombé des profondeurs...  
Dans ce baiser lascif qui vous pénètre l'âme,  
Qui mêle à la pensée un goût de volupté,  
On ne sait quel parfum du cœur inexprimable,  
J'ai reconnu la chair de ces vertes Circé  
Qui dansaient dans la mer ou chantaient sur le sable.  
Même encore à l'instant j'évoquais leurs fantômes  
Et la fatalité de leur survie en nous

Par la transmission docile des atomes,  
En sorte que ce dieu, tout nu jusqu'aux genoux,  
Et dansant au-dessus d'un peuple furibond,  
Parmi l'affolement des veilles de bataille,  
Semblait à mes regards bien plus qu'un Apollon  
Dont la danse exaltée s'échevèle et défaille :  
Le symbole frappant de notre descendance  
Toujours obéissante aux ordres de la Voix !...  
Et voyant ce tumulte écarter cette danse  
Je songeais : « O sirène atroce à qui je dois  
Notre ensorcellement caduc, ici s'arrête  
Ton pouvoir. Nous allons recommencer la vie,  
Une vie héroïque, après les jours de fête,  
Une vie où notre âme entière répudie  
Jusqu'à la tendresse, et saccage même l'art,  
Une vie sans pareille où tu n'as nulle part.  
La vieille ensorceleuse est défunte à jamais. »

Eh bien, ce n'est pas vrai, eh bien, je blasphémiais !  
Je n'avais pas compris le mythe tout entier.  
Car j'entendis la Voix lointaine s'écrier :  
« Crois-tu donc qu'on renie ainsi l'antique charme ?  
Crois-tu donc qu'il finisse avec le bruit des armes !  
Que le chant du départ ait vaincu notre chant !

Nous adoptons cette chimère débraillée,  
Liée à son pilier ainsi qu'un Prométhée  
Qui rugit l'idéal dans le soleil couchant.  
Nous acceptons ce cri. C'est celui du supplice.  
Hommes! Pensez à nous. Souvenez-vous d'Ulysse!  
Notre histoire est tragique et passe notre charme.  
Souvenez-vous de la défaite des Sirènes!  
Toute la mer épouvantée et son vacarme,  
Les engloutissements de toutes les carènes,  
Et nos torsos cambrés dans le combat des lames,  
L'argonaute éperdu fuyant à toutes rames,  
Tout vous dira que notre histoire est avec vous!  
Toi qui connais ta souche et le sang de ta race,  
Retrouve-nous dans la révolte et la menace.  
Qu'ils partent, nos enfants! Nous baisons leurs genoux.  
Qu'ils partent! Ils seront l'idéal que nous sommes!  
Car nous sommes la lutte ouverte avec le ciel,  
Et la chanson de l'impossible et du réel.  
Nous sommes le récif où se brisent les hommes,  
Les amazones du mystère, qui se meuvent  
Dans une onde coupable, atroce et clandestine,  
Des figures de proue ayant dans leur poitrine  
Une soif d'infini qu'aucun désir n'abreuve!  
Nous avons combattu tant de fois, — mais vaincu



Nous valons la bataille, et qu'on meure en nos bras.  
 Et qu'importe, — si la chimère a survécu!  
 Nous traînons les héros tombés dans ces combats  
 Qu'entreprennent les flots, l'harmonie et le ciel.  
 Aux armes! Nous vibrons de votre effervescence!  
 Écoute-moi. Je suis le mythe essentiel.  
 Je me nomme : le châtement de l'Espérance! »

### III

C'est juste! A cette voix intrépide et confuse,  
 J'ai remonté le cours des siècles, d'âge en âge,  
 Jusqu'à ce jour de sang, jusqu'à ces cris de rage,  
 Cette révolte qui de toute part effuse,  
 Tournoie, puis peu à peu, flambe de place en place...  
 Et j'ai bien reconnu le destin de ma race,  
 Cette filiation profonde qui nous lie  
 Au sort aventureux de nos sœurs d'harmonie!...  
 Donc, en avant! Que croule un passé tout entier,  
 Pourvu que l'idéal humain n'ait pas plié!  
 Quo Vadis? Où s'en va ton essor éperdu  
 Et vers quel châtement sublime conduis-tu



Ces forêts de canons. ces peuples de drapeaux,  
Dis, la prédestinée, qui vas demain mourir,  
Dis, la France? Oui, c'est beau à crier de plaisir!  
Espérance de l'inconnu, engloutis-nous!  
Si nous devons périr, soit! mourons tous debout.  
Et si nous devons vaincre... alors gloire aux chimères!  
C'est l'heure : un grand afflux me monte jusqu'au cœur.  
Le soleil pourpre au fond d'un ciel crépusculaire  
Descend sous l'arc où repasseront les vainqueurs,  
Comme un regard d'adieu, d'espoir, — comme un oracle...  
Et moi, moi, fou de joie, d'orgueil, plein de délire,  
Devant l'impétuosité de ce spectacle,  
Parmi cette allégresse immense qu'on aspire,  
A travers tous les cris jaillis de la cité,  
Dans sa ruée, dans la mêlée de nos haleines  
Et tous mes battements de cœur précipités,  
J'entends chanter en moi le sang de la Sirène!

## LA TERRE DU LYS

A nous! Ils ont voulu poignarder notre terre!  
A moi, l'Anjou! A nous, Vendôme et Picardie!  
Oh! le glaive insensé sur ma natale entière!...  
Mais chaque blason crie sa devise hardie :  
Là-bas c'est « Honni soit », ici c'est « Qui qu'en grogne... »  
Vertdieu!... Mets ton fusil sur l'épaule, Bourgogne!  
De l'Yser en Artois à Creus en Roussillon,  
De l'Aquitaine au Boulonnais par la Limagne,  
Par causses, par vallons, bocages et montagnes,  
Il faut venger sa terre et purger sa maison!  
Les marmiteux sont là qui grimpent et s'agrippent.  
Ils ont voulu goûter de la Loire au cru frais,  
Et s'entriper de belle Auvergne jusqu'aux lèvres!  
Ils ont voulu vider la Champagne d'un trait,

Se pourlasser dans tes foins verts, ma Normandie,  
Mettre toute la Bresse et le Maine à la broche,  
Faire tinter très haut et sans parcimonie,  
Comme de gros ducats, nos îles dans leurs poches!  
Tes roses, croirais-tu que tu les amoncelles,  
Provence, pour les mettre en tas sous leurs aisselles?  
Et les lavandes du Languedoc? pour leurs bottes!...  
Et tout le vin claret du Nord? pour leurs gosiers!  
Ah! vous voulez tâter de la France? Essayez!...  
Apprenez la chanson de la dame Grignotte :  
Elle vous mangera les foies, auparavant  
Que vous ayez léché ses maisons en croquant  
Et tous ses beaux palais faits de sucre candi...  
Tel qui bâfre aujourd'hui jeûnera vendredi!...  
Déjà vous vous passez la langue sur les lèvres  
Pour avoir déposé votre giberne en Woëvre.  
Messeigneurs, flairez-moi l'air marin de Calais,  
Et vers l'Oise moussue tendez vos gobelets.  
Sires loups, aiguisez vos canines trop blanches.  
Jourdieu! vous n'aurez pas chez nous vos repues franches!...  
Vous charmer, loups?... A moins que vous rencontriez,  
Dans nos plaines, Orpheus, le doux ménétrier,  
Mieux vaut vous en donner sur l'œil une groignée,  
Vous laisser morfondus, fourbus, décerelés,

Étripés, au milieu de nos lopins de blé,  
Et que croissent sur vous la bouse et l'araignée,  
Plutôt que d'essayer, loups, de vous adoucir!...  
Restez là, face à nous, rugissant de désir,  
Avec un peu de poil de la bête aux gencives...  
J'en jure par ma France aux doux yeux, au col fin,  
Sans vergogne et jusqu'à notre dernier lopin,  
La terre défendra la terre! C'est un pacte  
De sillon à sillon, de labour à labour.  
Il nous faut notre France au grand complet, intacte,  
Telle qu'enfants nous en tracions le beau contour,  
En dessinant son corps, sa taille longue et mince  
Bien ajustée dans son corselet de provinces,  
Et comme si, pour nous, cette ligne tracée  
Fut le trait de son galbe et celui de sa bouche.  
Aujourd'hui — Honni soit, sires, qui mal y touche! --  
Dans un cri furieux la terre s'est dressée!...  
Et les petites sœurs charmantes et jumelles  
Accourent, l'une avec son bonnet de dentelle,  
L'autre avec son foulard, l'autre avec son hennin,  
Leurs grands bonnets, leurs cols, leurs coiffes différentes,  
Leurs ceintures dorées, leurs brassards et leurs mantes.  
Elles accourent, comme au soleil de la foire,  
Des grands marchés et de leurs fêtes patronales,

Flots de guipure au vent, linons, rubans de moire,  
Et leur écusson porte : « Armes et Pastorales »...  
Frétillantes ainsi qu'anguilles dans les nasses,  
Fraîches comme des fruits ou babil de ruisseau,  
Elles se sont levées d'une même menace,  
Prêtes pour la ruée et prêtes pour l'assaut.  
Du fond des siècles morts elles se sont dressées  
De toute la grandeur de leur gloire offensée ;  
Et, levant haut le gantelet sur qui les souille,  
Ce sont les filles du pays de la quenouille,  
La quenouille d'ici, la quenouille de lin,  
Celle, chère à Ronsard, « qui de Montoire vint »,  
Notre quenouille palladienne et chansonnière,  
Qui, lorsque Dieu le veut, sait partir pour la guerre!...  
Aujourd'hui on entend des appels fatidiques,  
Et ces quenouilles font une forêt de piques!  
L'air frémit et s'emplit : « A nous! Toutes à nous!  
« Chantons la guerre rouge et la guerre des loups...  
« Chevaux, piqueux, valets! la bête est dans nos bois.  
« Chassez les loups! Chassez les loups! A nous, l'Artois!  
« As-tu mal, Picardie? As-tu souffert, les Flandres?  
« On arrive! Attends-moi!... Hé! la vieille, là-bas?  
« Tes vaches sont crevées?... En avant... pleure pas!  
« On t'en redonnera des vaches à revendre,



« Et des tas d'or à pleins caissons ! Bonsoir, veau, vache  
« Couvée !... Et vous ? Laissez couler votre lessive,  
« Gens du Camargue et du Quercy jusqu'en Thiérache  
« Du Lauraguais au Cotentin ! Marche ! On arrive ! »  
Et c'est bien vrai qu'elles sont là, qu'elles se pressent  
Toutes les sœurs, au groupe uni, dont les espèces  
Forment la grande mère insigne, unique et tendre,  
La mère aux flancs d'argile, à la vaste mamelle,  
Qui berce sur son cœur tous les fils qu'elle engendre  
Et leur verse le lait d'une amour immortelle !...  
Chacune est là, fervente et prête à la besogne,  
Car quand la France dit : « J'ai mal à la Bourgogne,  
Ce soir », c'est que ce soir toute la France est triste !  
Si l'on fait mal au Limousin, les Vosges saignent.  
Quand la Meuse est en agonie, l'Artois l'assiste.  
Des rocs de l'olivier aux chemins des châtaignes  
Tout souffre d'un amour paternel et vivace.  
Et la prairie se plaint à la lande, durant  
Que le mandarinier pense au sapin d'Alsace...  
De la mer roussillonne aux récifs d'Ouessant,  
Tout se tient par la main, chez nous, tout fait la chaîne  
Et le rocher d'Agay, ce soir, rêve aux Ardennes,  
La parme de Toulouse aux jacinthes d'Argonne...  
Ce soir, la France entière a mal dans ses vertèbres.



Ce soir, c'est tout son corps qui s'agite et frissonne !  
Vos baisers l'ont mordu au sein comme une lèpre.  
La France saigne toute à chaque coup de dent...  
Ah! c'est qu'ici on s'aime bien, on s'aime tant !  
Le sol, apprenez-le, ne se partage pas.  
Comment l'ignorez-vous, Allemands, Allemands !  
Que le grand crime originel, c'est celui-là :  
De déchirer la forme et l'esprit des patries,  
Qu'elles ont leur dessin intégral et durable,  
Que ce vol séculaire est un travail impie!...  
La terre étend son grand tapis indéchirable,  
Tandis que par-dessus c'est l'espace imprécis,  
C'est toute l'étendue mouvante du grand ciel !  
En bas, où nous vivons : la borne originelle.  
Là-haut : les libertés dans un même infini !  
Ah! laissez-nous nos champs, nos petites maisons,  
Et nos étroits bonheurs sous nos grands horizons !  
Pourquoi ce peu d'amour, voulez-vous nous le prendre ?  
La vie est difficile et précaire ; la vie,  
Malgré l'effort humain, est sombre, bien que tendre.  
Oubliez, oubliez ce qui vous fait envie  
De nos bonheurs et du chatolement des patries.  
Élevez la prunelle et regardez là-haut !  
Est-ce donc trop vouloir ? Ah! ce serait si beau

Qu'il y ait ici-bas, dans un berceau commun,  
Le ciel à tout le monde et la terre à chacun!

Il n'importe... Aujourd'hui jugulons l'espérance.  
Rétracte avec douleur ton rêve, pauvre France!  
C'est fini. A quoi bon espérer davantage?  
Il faut rouvrir le livre à la première page.  
Les flambeaux sont courus si les lauriers verdissent.  
Renie la charité, la pitié, la justice,  
Rapprends la haine avec l'orgueil dur de la caste,  
Les amours exigus et les fureurs néfastes,  
Mais sois terrible au moins! Précipite à l'oubli  
Tout ce qui n'est pas toi seule! Gloria soli!  
Redeviens seigneuries féodales, agrestes,  
Rapprends le meurtre primitif, rapprends le Geste,  
Celui de la chanson épique et paysanne,  
Rempoigne ton ancienne et longue pertuisane,  
Cours au combat contre les loups pailleux. Égorge!  
Sois chevalière, Geneviève, sois saint Georges.  
Terrasse par le poing, par la lance et le pieu,  
Ne jure plus que par la race et le sang bleu,  
Par le petit Liré et le Loir argentin,  
Le pays de Marie et du vert aubépin!...  
Et vous, d'un cimier d'or ou d'un laurier coiffées,

Accourez donc, charmantes reines attifées,  
Vendôme, Maine, Anjou, Béarn et Languedoc!  
Votre cœur innombrable a bondi sous le choc.  
En rang, toutes ! En rang, pour la gloire suprême !  
Et du nord au midi, levez haut les emblèmes  
Que la France a toujours blasonnés sur son âme :  
La Quenouille, le Lys, le Glaive et l'Oriflamme !

## LE DERNIER JOUR

Chaque coup de canon fait s'effondrer des roses  
Sur la terrasse où les trois jets d'eau se sont tus.  
Il faut partir. Partir? Je n'y suis déjà plus!  
Le seuil est verrouillé, les persiennes sont closes.  
Depuis huit jours, l'oreille au vent, nous écoutions  
Approcher ce bruit lourd, dont s'émeuvent les choses,  
Avec l'accent traînant de ses pulsations.  
Ce fut, d'abord, un bruit très peu distinct encore  
Au dessus des forêts, — un remuement d'aurore...  
Ensuite tout le ciel trembla comme une toile  
Et, la nuit, sans dormir jamais, le cœur étreint,  
Nous soupirions : « Demain ! Ce sera pour demain !... »  
Tant chaque coup faisait vaciller les étoiles !...  
Tous les soirs, dans la chaude et claire après-dînée  
Et l'éparpillement des roses effeuillées,

On se remémorait ce jour déjà lointain  
Mais proche où le village écoutait le tocsin  
Parmi ses blés fauchés et ses routes désertes,  
Où des femmes pleuraient, presque à chaque croisée,  
Et disaient leur chagrin aux grandes choses vertes  
Dont les rameaux frôlaient leurs maisons ardoisées...

Adieu, village obscur et dolent que j'aimais,  
Posé comme au milieu d'un golfe de forêts,  
Ou comme, sur le bord d'un lac plein de verdure,  
Rêverait un bateau sans rame et sans mâture!  
Je te dis mon adieu. Je ne vous verrai plus,  
Mes choses, mes amies! Dans un jour, deux ou trois,  
Sur votre cœur viendront s'écraser les obus,  
Car c'est au cœur qu'ils frapperont tous à la fois!...  
O ma maison, tuée sans doute à l'ennemi,  
Quand je te reverrai comme un amas de cendre  
Je me dirai : « C'est là pourtant que j'ai dormi,  
Aimé!... C'est là que la vie se fit tendre  
Et qu'elle me donna tout son naissant amour  
A la becquée, dans un sourire, et jour à jour!...  
O ma maison, demain tu ne seras plus là!  
Je te regarde encore avec un tremblement  
Et je cherche la place où l'on te frappera



D'abord... Oh! oui..., d'abord!... Ici... sur ce mur blanc  
Ou dans cet angle gris... Non... ce sera de face...  
Le premier coup mortel, quelle sera sa place?  
Je cherche et je voudrais la palper de la main...  
Jamais je n'aurais cru que tu fus périssable,  
Et déjà, ma maison, tu vas mourir demain!  
Lutter? Ah! pauvre toi! tu n'en es pas capable!  
Non, tu mourras du premier coup, je le devine.  
Combien je la jalouse, à présent, la forêt,  
Cette forêt qui te tenait sur sa poitrine,  
Et dont chaque arbre mort se remplace ou renaît,  
Sans rien perdre jamais de son éternité!  
Toi, je ne te dis pas adieu, vieille immortelle!  
Mais ma maison tremblante et son seuil déserté,  
Ma maison que fuiront demain à tire d'ailes,  
Derniers hôtes, les pigeons blancs du toit d'ardoises,  
Disséminés sous mes étoiles villageoises,  
Voilà l'adieu, dont je ne guérirai jamais!...  
Je refoule un sanglot d'espérance et d'amour.  
Il faut partir. L'obus craque sur les forêts,  
Comme un grand vent désemparé lorsqu'il accourt  
Pour tout déraciner. Que son bruit semble près!  
Voici venir du fond des cieux le drame énorme  
Dont je ne puis encore imaginer les formes



Et dont je n'ai qu'à peine ébauché le problème,  
Mais auquel je voudrais, malgré tout et quand même,  
Opposer le dédain de l'immobilité.

Rêve impossible! Tous les instants sont comptés.  
Les voici! Ils sont là. Les voici!...

Père, père!

Vos enfants d'autrefois sont devenus des hommes.

C'est votre sang dont le vieux sol se désaltère.

Père, es-tu le témoin de l'acte, le fantôme

Accouru du passé, qui, grave, vient juger

Tous les éclairs du sabre et les feux du bûcher?

Père! Ce sont vos fils qui vont se battre, et faire

Crouler le ciel, à coup de rage et de colère!

Et moi, l'humble, moi, de vos fils le plus petit,

Il faut qu'à cet instant mortel je sois parti!...

De désespoir, je vais, je cours à pas tremblés,

J'imagine tous les cadavres dans les blés.

Je regarde leur pose et j'écoute ces râles

Qui peupleront la grande ligne horizontale

Dont l'ondulation ployante, dont les houles

Et leur beauté sereine, à mes pieds, se déroulent

Comme un tapis bleuté, fait pour le pas des femmes!...

Hélas! car c'était là, là que nous nous aimâmes,

Là, que sous les arceaux des branches emmêlées

Je n'étais occupé que de dessins d'allées.  
Maintenant, dans ce parc d'amour, je m'ingénie  
A calculer tous les angles d'artillerie,  
Les trajectoires déterminées de l'obus...  
Je mesure les plis du terrain, les talus,  
Les vallonnements. J'organise la bataille.  
Je vois le projectile en feu ; je vois l'entaille  
Que va faire l'épée à la toile de fond.  
J'ordonne tout, — et je dispose les canons,  
Dans les bois, ou derrière un tas de monticules...  
C'est ainsi que je vis mon dernier crépuscule!

Mon Dieu, mon Dieu, pourtant, demain ce sera ça !  
Ça, cette horreur que mon angoisse devança  
Et qui me tord le cœur si désespérément!  
Tant pis ! Fuir !... Puisqu'il faut, puisque c'est le moment,  
Arrachons-nous aux solitudes magnifiques  
Qui ne sont plus qu'un plan vague et géographique  
Où va se dérouler le choc de deux armées.  
Adieu, ma très chérie, adieu, ma parfumée !  
Je le salue encor, ce vieux morceau sublime  
Dont la beauté, à mon appel, tremble et s'anime,  
Une dernière fois, comme un diamant pur !...  
Je vois vibrer la feuille et miroiter l'azur.

Fléchissant sous le poids de mon amour navré,  
Je me baisse. Je prends une fleur dans le pré;  
Et je sens que sur moi mes larmes coulent, coulent!...  
Tous mes souvenirs accourent vers moi, en foule.  
J'arrache ce morceau de France avec mes yeux,  
Et j'en emporte en moi autant que je le peux.  
J'emporte tout, clochers, toits, granges, fenaisons.  
Les ruisselets et tout leur bleu dans l'horizon,  
Les bords de la forêt avec toutes leurs branches,  
Et puis, dévotement, ardemment je me penche  
Et je baise la terre immense à pleine bouche!...  
Ah! pour répondre à ma piété clandestine,  
Puisse la terre, à l'endroit même où je la touche,  
Dans quelque jour lointain, faire croître une épine!...  
Après, je me relève et me mets en chemin.  
Je tâte les issues et les fenêtres closes...  
Ma tête se détourne en pleurant. Bonsoir, choses,  
Mes pauvres choses! Je vous confie au destin!...  
Une femme m'apporte un suprême bouquet.  
Le soleil merveilleux se couche sur la plaine.  
Des piverts en criant transpercent les bosquets.  
L'air est chargé d'héliotrope et de verveine.  
Des bonds de truites sur l'eau dessinent des bagues.  
Un ramier boursoufflé marche. Un merle divague

Dans les massifs... Le vent se remplit de soupirs,  
De bruits d'ailes. Tous les oiseaux s'en vont dormir.  
Doux pays qui s'appuie à la vaste poitrine  
Respirante de la forêt quasi-divine  
Et dont le souffle frais, en ondes exhalées,  
Descend du vert coteau jusqu'au creux des vallées,  
Adieu ! Mon être entier vous donne l'accolade.  
Un dernier pigeon posé sur la balustrade,  
M'a regardé. Dirait-on pas qu'il compatit ?...  
Envole-toi ! Je n'ai rien pour toi, mon petit !  
Rentre. Je pars. Dors bien... Ah ! puis, voici le tour  
Des rainettes en haut du parc. Que je suis loin,  
Déjà, dans le passé !... J'ai froid... J'oublie le jour  
Qui tombe ici... La route est perdue dans les foins...  
Où vais-je ? Qui le sait ? Vers quel destin ? J'ignore...  
Demain ? Demain ?... Ah ! que je redoute l'aurore,  
Surtout celle que je laisse derrière moi...  
C'est fini !... Je me tourne encore. J'aperçois  
Ma maison effondrée au milieu du vallon,  
Et là-bas, où la brume a jeté son flocon,  
Dans un dernier rayon de soleil qui se pose.  
L'adieu des pigeons blancs sur le colombier rose !...

Vivières, septembre 1914.

## CHANT D'ADIEU

Viens! que sur ton torse tendu  
Je te plante un dernier baiser.  
C'est au cœur que je t'ai mordu,  
C'est au cœur que je veux viser.  
Que les balles viennent! Qui sait  
Si ma bouche ardente et vorace  
N'aura pas fait une cuirassé  
Sur qui l'obus se briserait?  
Je défends que la mort te touche!  
Viens, avant qu'elle t'ait frappé,  
Que je te frappe de ma bouche  
Comme du plat de ton épée.  
Viens! sur ton sein la place est large  
Où j'ai pu dormir, tout mon saoul,



Et je ris, parce que, dessous,  
J'entends le sang battre la charge.  
Il fait à lui seul un galop,  
De cent batailles précurseur.  
Dieu! comme il bat juste, ton cœur!  
Comme il est dur! Comme il est chaud!  
Rien jamais ne l'a fait plier  
Ce cœur, mon rouge cavalier!  
Comme il allonge sa foulée!  
J'en suis folle. Rapporte-le.  
Ne va pas leur donner d'emblée,  
Au premier choc, un sang si bleu!  
Il n'est pas de celui qu'on laisse  
Aux doigts d'un piquet de hulans.  
Rapporte-le pour tes maîtresses!  
Rapportez-le-nous, nos amants!  
Ces cœurs appartiennent aux femmes  
Comme au régiment le drapeau.  
Il est à moi, je le réclame,  
Je le sens battre sous ma peau.  
En attendant, va travailler!  
Besognez, frappez, bataillons!  
Vive toi! puisque nous savons  
Que la femme est pour le guerrier.



Va donc faire chanter ta guerre!...  
Pas avant que mes bras t'enserrent  
Et que j'aie chanté mon plaisir!...

M'ami, comme je t'adorais!  
Mon flanc se déchire, à mourir...  
Si tu me quittes pour jamais,  
Donne ta paume desserrée,  
Que je la morde à pleins baisers,  
Que tu les sentes incrustés  
Comme les clous dans la poignée.  
Donne ta main. Elle est si blanche!  
Si jamais le sang la fait rose,  
Laisse-le couler, mais suppose  
Que c'est ma lèvre qui l'étanche  
Et tu seras cicatrisé!  
Rien de tel pour bander l'artère  
Que, lorsque l'on sait bien la faire,  
La ligature d'un baiser!  
Donne ta main où je prévois  
Le sang futur de la revanche  
Qui te coulera des dix doigts.  
Donne ta main. Elle est si blanche!  
Intacte, nul pli, pas de rides.

Donne ta main. Elle est splendide!...  
J'aimais les fourches de tes veines.  
Elles roulaient un fier azur.  
J'aimais ton sein. Il est trop pur  
Pour que ces brutes me le prennent!  
Je chéris surtout ta chaleur,  
Cette chaleur qui vient de toi,  
Mais je me la suis mise au cœur  
Pour le jour où tu seras froid.  
Je m'en suis tant empli le corps  
De ta chaleur qui m'a brûlée,  
Que je puis lancer sur la mort  
La flèche de Penthésilée!  
J'en ai le cœur si pénétré,  
Que ce feu je le sentirai  
Faire de ma cendre une braise,  
Une braise immense et farouche  
Où cette bouche que tu baises  
Saura ressusciter ta bouche!...

Embrasse-moi, soldat épique!  
Le sang nous saoule et nous assoiffe,  
Et je suis la goule qui coiffe  
Le casque de la République!

Soyons fous et fiers d'être fous.  
Je te sacre avec des baisers.  
Le sacre est fait. Relevez-vous,  
Mâle guerrier, disparaissez !  
Mais si tu reviens triomphant,  
Frénétique, heureux, bien vivant,  
Va, je t'en donnerai tant d'autres,  
Dans l'alcôve où mon corps se vautre,  
Je t'en donnerai de si rudes,  
Je t'en donnerai, beau guerrier,  
Tant et tant qu'il faudra crier!...  
Celui-ci n'est que leur prélude.  
Tiens, prends-le; il a bien sonné.  
Le beau son qu'il a sur ta peau!  
Je te l'ai tellement donné,  
Qu'il a claqué comme un drapeau!...  
Prends-le, m'ami, prends-le toujours.  
C'en est un, — je n'en ai pas honte, —  
Comme on n'en fait pas tous les jours!  
Et c'est même le seul qui compte!  
C'est le blanc baiser nuptial,  
Que le danger orchestre et scande.  
Reçois-le, l'âme toute grande...  
O mon amant, j'ai mal, j'ai mal!

Je te tiens. Tu m'as, Tu es là...  
Et pourtant je t'attends déjà!  
Qu'importe que l'on nous confisque  
Nos amoureux, si l'amour dure!  
Votre courage c'est le risque  
Et la guerre c'est l'aventure.  
Allons : prends l'épée! Il est l'heure,  
Il ne faut pas que l'homme pleure!  
Jamais l'amour n'a rendu lâche!  
Et tu t'en vas immunisé.  
Un jour, — si tu faiblis, — remâche  
La moiteur du dernier baiser :  
Tu te redresseras, sauvé!...  
En avant donc ! Le canon gronde.  
La route éclate au plein soleil.  
Prends ! Avec un baiser pareil,  
Va, tu soulèveras le monde  
A la pointe de ce baiser !  
Pars, cours, reviens ! Le cœur me tarde...  
Et sois dissoute la camarde !  
C'est au cœur que je t'ai visé.

## PATRIE

MÈRE. Commencement de tout. Cause première.  
C'est le mot obsédant qui revient à l'esprit,  
Sans relâche et sans fin. C'est le mot de la guerre.  
Et qu'il soit prononcé ou mûrement écrit,  
L'image est toujours juste et toujours naturelle.  
Hélas! tout nous l'évoque et tout nous la rappelle,  
Cette image que nous transmirent les ancêtres  
Et que l'on trouve encore aussi neuve, aussi belle...  
O parturition incessante des êtres!  
Mères des choses : guerre et patrie créatrices!  
Tout un vaste univers s'élabore en vos flancs.  
Un peuple de canons s'échappe des matrices.  
C'est un perpétuel et libre enfantement.  
Pour secourir le globe en feu, d'un même élan,  
Les forces en commun se font génératrices...

Le mot n'a pas encore épuisé sa richesse.  
 C'est le pouvoir puissant de la banalité  
 De se renouveler librement, et sans cesse,  
 D'ouvrir à la pensée un champ illimité.  
 Gœthe donnait déjà aux déités fécondes  
 Qui régissent, là-haut, les destinées du monde,  
 Ce nom de « Mères »... Il résume et contient tout.  
 Et c'est toujours le mot qui se présente à nous  
 Quand nous pensons à nos origines profondes.  
 Il est presque instinctif. C'est celui que Wagner  
 Prête à Siegfried devant la terreur de l'amour,  
 Lorsque la Walkyrie a salué le jour.  
 Dans la langue à jamais haïe, on dit : « Mutter ».

De loin en loin nous songions bien à la patrie !  
 Mais, l'idée indiquant la borne, on en souffrait ;  
 Et l'exiguïté du mot sec et concret  
 Opprimait trop nos espérances aguerries.  
 Mot suspect, entaché de crime et de trafic,  
 Que notre honneur rêvait de mettre au pluriel,  
 Et qui, bourgeois, en temps de paix habituel,  
 Pend comme un vieux drapeau de monument public !  
 Même on le chiffonnait un peu, — par moquerie.  
 Des mots ? Nous en trouvions d'ironiquement tendres.



A cette femme aussi qui vous donna la vie  
On en dit de pareils, qu'elle a peine à comprendre ;  
« Ta robe te va mal, ce soir, pauvre maman !  
Pourquoi ne veux-tu pas t'habiller autrement ? »  
On la taquine. On rit... Soudain l'on s'inquiète.  
Voilà qu'un jour le cœur de la mère s'arrête.  
Grand effroi ! On accourt, on se penche, on l'ausculte,  
Et l'homme sent en soi se réveiller le culte,  
Le culte déchirant, sacré. Alma mater.  
Il vient de découvrir qu'il souffrait dans sa chair.  
Une commotion fait trembler ses genoux...  
Il semble que l'on vient de naître — ou de renaître  
Une seconde fois, en sentant, tout à coup,  
Au tirement presque subit de tout son être,  
A l'appel de son corps vers une autre blessure,  
Que la mère jamais n'a fini son travail,  
Tant qu'un souffle la lie à sa progéniture,  
Et qu'il existe entre chaque homme et les entrailles  
Qui jadis douloureusement l'ont procréé,  
Une relation auguste, — et chez l'enfant  
Ce lien toujours vif et toujours frémissant :  
Le fil ombilical qui n'est jamais coupé.

Novembre 1914.



## II

# LE CERCLE DE CAÏN

« Amor condusse noi ad una morte :  
Caina attende chi'n vita ci spense ».

INFERNO, C. V, V. 106-107.



LA-BAS





## AUX MÈRES DOULOUREUSES

Rien n'est plus merveilleux que la beauté des morts.  
Si l'on vous dit jamais que la balle, en frappant,  
Que l'obus, en fauchant, avaient meurtri leurs corps  
Assez pour qu'on n'y vît que la terreur du sang,

N'en croyez rien ! Ce n'est pas vrai. Graves, superbes,  
Sculptés par le génie insensé de la mort,  
Tous ces soldats raidis se sont couchés dans l'herbe,  
Comme des rois, vêtus de fer, de pourpre et d'or.

On vous dira : « Hachés, mutilés, c'est à peine  
« Si l'on voyait de la couverture de laine  
« Émerger le point noir de leurs souliers à clous. »  
Ou bien : « Ils étaient droits, au contraire, debout.

« Mais démantibulés! Plus des hommes. Des choses!  
 « On aurait voulu les secouer pour qu'ils bougent,  
 « Et que, rectifiant la tenue, ils imposent  
 « La beauté du linceul à leur pantalon rouge.

« Car la mort est grotesque, abjecte. Elle profane;  
 « Et du plus noble fait une caricature!... »  
 Ce n'est pas vrai! C'est un blasphème, je le jure.  
 Fronts d'ivoire, profils sereins, chairs diaphanes,

Ils semblaient façonnés par quelque Praxitèle,  
 Avec des majestés augustes, sans souillure,  
 Ayant bien su tomber pour la pose éternelle...  
 J'en suis certain. J'ai soulevé la couverture.

Depuis plus de mille ans rien ne fut aussi beau!  
 Jamais plus de grandeur calculée ne donna  
 Semblable majesté aux choses du tombeau.  
 D'ordinaire, le sang, c'est de l'assassinat.

Ce fut une splendeur de gestes et de poses!  
 Il faut croire au hasard correct de la beauté,  
 Qui sait tout ordonner, et qui place à côté  
 De l'enfant gracieux le vieillard grandiose,

Qui fait tout comme il faut, couvre, atténue, efface,  
Compose, simplifie et met tout à sa place...

Cette fois-ci, ce fut du sublime agrandi.

Ceux qui l'auront nié, comme Pierre ont menti!

Mères! Mères en deuil! Mères de mon pays!

Que l'indicible horreur de votre cœur s'arraché!

Ils étaient là, très doux, très sages, très petits,

Avec leur joue en fleur, tous ces enfants sans tache.

Ce n'est pas vrai qu'on ait abîmé leurs figures!

Mères, rassurez-vous, écartez vos deux mains

Du visage qui fuit la vision... Je jure

Qu'ils avaient, tous, la face empreinte du divin.

Pas un, entendez-vous, pas un qui ne fût tel!...

Il faut le croire. Il faut. J'en atteste le ciel.

Mères, levez le front. J'en viens! Je les ai vus!

Tous vos enfants étaient aussi beaux que Jésus.

## LES MAINS

*In manus tuas.*

Vastes mains des héros, pauvres mains confondues,  
Couleur de boue, couleur des champs, couleur des bois,  
Osseuses ou crispées, desséchées ou charnues,  
Mains qui savez donner, car vous donnez vos doigts  
Mutilés au sillon, — pauvres mains qui, naguère,  
Caressiez les enfants et les mains de vos mères,  
O mains qui souteniez la taille de la femme,  
Que vos chiens ont léchées, que vos fils ont baisées,  
Ou mains d'adolescents, pas faites pour ces drames,  
Mains du prêtre toujours mystiquement croisées,  
Ou mains du paysan qui cherchent la charrue  
Dans le froid du fusil qui leur meurtrit les pouces,  
Mains de cet ouvrier rencontré dans les rues,  
Mains qu'on ne savait pas si belles ni si douces,

Mains du commis, de l'employé de magasin,  
Humbles mains à la chair calleuse et domestique,  
Mains dont se détournaient nos regards de dédain,  
Les mains du charretier, du rouleur de barriques,  
Les mains encrées du scribe ou, blêmes, du penseur,  
Mains de l'artiste et des manieurs d'harmonie,  
Mains à la poigne rude, affreuse ou racornie,  
Celles du serviteur et celles de son maître,  
Peuple des mains ! C'est vous, c'est vous qui tenez tout !  
Vous le commencement, la fin, vous le « peut-être »  
Et le « quand même » de nos jours ! Oui, vous, c'est nous !  
Et, derrière vos rangs, nous retenons l'haleine,  
Vous, les fécondes, les robustes, les très bonnes,  
Vous, le miracle !... Je vous salue, ô vous, pleines  
De grâce !... Vous vivez dans l'horizon qui tonne,  
Sur le sol qui gémit et culbute ses chênes  
Dans tout l'éclatement de l'air, parmi les bombes,  
La racaille d'acier, les glissades d'entrailles,  
La hurle de la mort affolée, dans les tombes  
De flamme, le galop qui crève les batailles ;  
Vous avez l'air d'affreux démons noirs que soulève  
La profondeur des nuits dans l'empire des rêves !  
Oh ! que large est la plaie et sanglante l'entaille  
Dont le sublime amour vous a stigmatisées,



Et quelle Sainte Femme ou quelle Véronique  
Épanchera jamais sur ces mains héroïques  
Assez d'amour pour que la dette soit payée!  
C'est une obsession vivace. Je vous vois  
Empoigner le talus ou raviner les bois,  
Gratter les bauges de tous vos ongles, semblables  
A la bête hardée au fond de son repaire...  
Et je voudrais cacher les miennes sous la table,  
Tant j'ai honte de leur blancheur qui m'exaspère.  
Je vous vois, je vous touche aussi, dans le silence  
De l'herbe ou du charnier, mains renversées des morts,  
Et vous, — comme l'on sent, mon Dieu, dès qu'on y pense  
Ce froid qui fait craquer la ténèbre au dehors! —  
Mains des insomniaux, dans le creux des tranchées,  
Qui doucement froissez la terre, à vos côtés,  
En pensant aux draps fins où des formes couchées  
Vous évoquent la tendre et chaude volupté,  
Les draps blancs, maternels, odorants, dans lesquels  
Jamais plus, jamais plus, vous ne saurez mourir!...  
Il fait si froid! On souffle. On sent tomber le gel.  
Oh! le repos, lourd de passé, lourd d'avenir,  
Quand vous cherchez parfois les chaleurs désertées,  
Toi, la chaleur du four, de l'âtre, de l'étable,  
Du magasin, l'hiver, — l'été, de la croisée



Grande ouverte, — toi, la chaleur insoutenable  
Des forges, — la chaleur pensive de la chambre,  
Toi, la chaleur du coussin souple ou du drap rude,  
Ou, toi, l'âcre chaleur de la salle d'étude!...  
Oh! toutes les chaleurs que pleurent vos décembres,  
Pauvres mains sans amour, pauvres mains toutes seules!..  
Ouvrez-vous, éclatez en morceaux, en charpies!  
Soyez l'informe épi qu'auront broyé des meules;  
Comme les fruits juteux de la branche qui plie,  
Laissez crever le sang de vos veines à flots!..  
Mais surtout, ah! surtout, soyez cela, héros :  
Les dures mains du camarade qui se nouent  
Autour du cou, soyez l'agonie réciproque,  
Les mains qui tariront tout le sang, sur les joues,  
Dans les bouches, sur les crânes qui s'entre-choquent,  
La dernière caresse adressée à la chose  
Qui s'écroule, qui fut un homme, et qui n'est plus!  
O mains, soyez cela : le baiser qui se pose  
Sur la barbe sanglante et le front révolu!  
O vous qui tenez tout, la haine avec l'amour,  
Tout ce qu'on a reçu, tout ce qu'on vous confie :  
Le sol avec les morts, les morts avec la vie!..  
Hurlez, clairons, passez, drapeaux, tonnez, tambours!  
Je fléchis les genoux devant vous, mains sublimes,

Ou bien noires de poudre, ou bien rouges de crimes.  
Pendant que tombe, en gouttelettes cruciales,  
Tout le sang pur qui rebondit et qui s'étale  
Sur le parvis de la Patrie!...

### Obsession

Vraiment frissonnante, et tristesse d'être ainsi!  
Je vois, exactement, tous les contours précis  
De ces mains. Je voudrais chasser la vision,  
Je ne puis!... Et ce soir qu'il fait froid et si triste,  
A l'heure ténébreuse où la brume persiste,  
En sortant, pour revoir du ciel, je suis certain  
De sentir, — tant ce songe intérieur m'étreint, —  
Votre contact de mort et le froid de vos veines,  
Dans la première main qui touchera la mienne!

## LE CAUCHEMAR

Plus tard, et bien après que tout sera fini,  
Quand les peuples auront pansé leurs ecchymoses,  
Quand la paix versera sur toi ses jours bénis,  
Combien de fois, hagard, et dressé sur ton lit;  
Les cheveux en sueur, à l'heure où tout repose,  
Pauvre homme, dans la tressillante obscurité  
Qui rampe autour de toi, tu reverras la Chose  
Affreuse, dont ton front fut à jamais frappé!  
D'âge en âge, tu revivras les jours vécus,  
Et toi que le sommeil ne visitera plus,

Pour apaiser le feu des nuits, tu tireras  
Le berceau de tes fils à côté de tes draps.  
Le fantôme des Anxiétés, l'esprit noir  
Du Tourment, fourmilleront autour de la couche ;  
De partout affluera le vent du désespoir.  
Le canon miaulera le baiser de sa bouche...  
Reconnais-tu l'horreur de la mort convulsive ?  
Son contact, sur ta chair, a planté ses ampoules...  
Et te voilà, courant les champs, frôlant les rives...  
Tu ne peux plus compter tous les blés que tu foules,  
Lieue par lieue, et ton pas marquant bien la cadence !  
Interminablement patauge, rampe, avance !  
Fais tes plats-ventres de lézard, gratte l'écaille  
De fange que t'a faite une année de bataille...  
La mâchoire empâtée et gluante d'argile,  
Sois le soc qui pourfend ta funèbre tanière ;  
Remange, jour à jour, la boue et la poussière,  
Dans le limon sanglant cherche, fils du Gorille,  
Le croûton de pain sale et que le coude essuie,  
Puis, jette le croûton et mâche aussi la terre !  
Tu suceras le caillou frais et l'eau de pluie  
Qui suinte du képi et se mêle à la suie  
Du fusil, à la crasse grasse de ton sac.  
Marche, enfourne le bois, bats l'eau, longe le lac,

Et, dressé tout à coup des sépulcres terreux,  
Tout assoiffé d'espace, inhale-toi les cieux!...  
Débrouille-toi, tout vif, dans le jeune matin  
Comme un lièvre emmi la rosée et le thym!  
Ah! tu les revivras, les contacts mortifères,  
Fier rustre qui couchas vraiment avec la terre,  
Qui fus son mâle rancuneux, et l'as tirée  
A toi, comme une chiffe ou comme un sac de toile,  
Pour y dormir, mauvais coucheur de belle étoile!...  
Et maintenant, à travers l'ombre et la suée  
Des fièvres, en avant, marche toujours, Sisyphe!  
Par le vent des obus qui crache et tonitrué!  
La marmite aboie! Le shrapnell plante sa griffe  
Dans ton flanc... Marche, tue, et tue, et tue, et tue!...  
Tape dedans! Va dans le tas. Enfonce. Plante  
La baïonnette dans du mou et dans du flasque,  
Aspire à plein gosier la fumée suffocante.  
C'est l'orage des cris, les appels en bourrasques :  
« Chargez!... » Crépitements, hululements, éclairs,  
La foire de la mort qui passe dans le ciel,  
La continuité musicale de l'air,  
Le nuage, noir, vert et pestilentiel,  
L'officier qui rugit de douleur, le soldat  
Qui retient ses dents, en hurlant, et les entrailles



Qui fusent par bouquets... Le champ vole en éclats  
 Autour de toi... Tout bouge! Le sol s'entre-bâille.  
 C'est la terre, wagon — catastrophe, et bouillie,...  
 La conversation des balles sur ta tête,  
 Exaspérante, insupportable, vieilles pies  
 Siffloieuses que rien n'assourdit ni n'arrête!...  
 Le rosaire des mitrailleuses qu'on dévide  
 Parmi la pluie de feu et l'incendie liquide,  
 Tandis qu'en haut, des corps éclatent en miettes...  
 Un craquement d'os en plein azur... Oui, tout bouge!...  
 Jubilation démoniaque... Joie rouge,  
 Rouge comme un drapeau dans des tonnerres d'or!...  
 Sombre éboulis!... Égorgement sans cris! Tu mords  
 A pleine bouche l'étoffe, l'acier, la chair,  
 Dans le halètement hideux du corps à corps,  
 Jusqu'à ce que la nuit et la mort, de concert  
 Travaillant, ahanant, sur vos corps défoncés,  
 Pétris de boue, de sang et d'os, — déchets de crime, —  
 Peu à peu, lentement, en spasmes espacés,  
 S'apaisent!...

Et c'est toi, sérénité sublime  
 De l'ombre, qui viens tout draper finalement  
 De ton frissonnement d'étoiles glaciales!...  
 Tu vas dormir enfin! Si tu ronfles ou râles,



Qui le sait?... mais c'est bien de mourir un moment,  
N'est-ce pas?... Comme toi le soir s'est détendu,  
Et la terre gorgée, imbibée, a tout bu!...  
Plus rien, que le pinceau tremblant d'un projecteur,  
De loin en loin, qui met un frisson sur la nue...  
Par-dessus la forêt, là-bas, quelque lueur,  
Un éclair tubulaire ou sphérique, des boules  
Qui s'évaporent, en déliquescence mauve...  
Allons! tu vas dormir, la caboche encor saouïe  
De bruit, le tas de foin te servant lieu d'alcôve...  
Dors!... Mais non!... qu'est-ce donc qui bouge et qui grignotte  
A tes côtés?... Les rats!... les rats, rongeurs de viande!...  
Ils grimpent au dolman, sur le col, sur les bottes,  
Et là... là... cette tache bougeuse est trop grande  
Pour que ce soit un rat?... C'est une main qui court  
Toute seule, au milieu de la boue!... Et puis là?...  
C'est un tronc dépecé... Tâte-toi. Des éclats  
De cervelle humaine ont déjà fait le parcours  
De ta barbe aux cheveux. Ta moustache en est pleine!...  
C'est affreux d'essuyer de la cervelle humaine,  
Et je t'entends hurler d'horreur sur ce charnier...

« O Terre! n'es-tu pas encor rassasiée!...

Ne remue pas ainsi ta tête fracassée,

Camarade, de gauche à droite, par pitié!...  
 Tiens! la gorge traversée de ce cavalier  
 Ne saigne plus. Le sang a fini de pisser...  
 Et cette plaque rouge à côté?... Une tête  
 Passée au laminoir!... Odeur gazeuse et fade  
 Des gangrènes! Odeur ambrée du camarade  
 Que la mort ronge en douceur, comme une chair blette  
 Qui giclerait sous la dent des rats!... Il fait beau,  
 La lune est froide et les foins frais coupés embaument.  
 On serait bien en Normandie, sous un vieux chaume.  
 A rêvasser... Je sais un coin de Calvados...  
 Bon! Ce râle, ce râle, odieux sous mon pied!  
 Qui donc peine si fort? On dirait le ahan  
 D'une turbine... Assez! Finis ton ronflement  
 Péristaltique, vieux!... Il faut avoir pitié!  
 Tu souffles fort!... Parbleu! Tu dis?... Ah! tu te plains,  
 « Mon bra...as, mon bra...as ». Ton pauvre bras!... Eh bien  
 Renonces-y.... Il vaut bien mieux ne pas crier  
 Et mourir. Crève vite, au plus vite, vois-tu!  
 Suis mon conseil. O mort, sois bonne et sois clémentel  
 Descends sur ce vague être effroyable et têtuel  
 Qui s'obstine à crier des choses d'épouvante!...  
 Oui, oui, tu auras beau gémir : « Ma pauvre femme,  
 Mes deux enfants!... Mon Dieu, mes deux petits!... » Il fa

Partir, mon vieux, et vite encor!... Tu auras beau  
Te signer à grands tours de bras... l'heure de l'âme  
Est arrivée... Bonsoir!... Demain, tu seras raide  
Et vert de pus... Descends, douce mort!... Quant à nous,  
En avant! Je veux fuir tous ces corps sans remède,  
Ce charnier corrompu, ces ferments qui m'obsèdent:  
Je veux fuir, me traîner, dans le sang, à genoux,  
Me déchirer à tous les ronciers barbelés,  
Fuir l'épine de fer, à grands coups de cisaille,  
Sentir tout un pressoir d'entrailles sous mes pieds,  
Mais échapper, avant que mon cœur ne défaille,  
M'accrochant de cadavre en cadavre!... Soleil,  
A mon secours! Arrive! Eclate, pourpre extase!  
Fuir, les yeux grands ouverts, tous ces morts que j'écrase...  
Me réveiller demain d'un bon, d'un lourd sommeil,  
Dans un lit, auprès de cent autres lits de fer,  
Sous la rêveuse odeur de l'iode, de l'éther,  
Ayant tout oublié des soldats faméliques,  
Me réveiller, aromatisé de phénique!...  
Ah! l'éponge! la bande et le drap de phénol...  
Oh! la douceur du jour! les carreaux blancs du sol,  
Tout ce blanc adorable et frais, qui vous enlace!...  
Je le veux, je l'aspire et je bois sa lumière!...  
Bon soleil blanc des hôpitaux, soleil lunaire,

Dormir en toi!... Ayez pitié! ma tête est lasse!  
 Je me sens l'âme exsangue et valétudinaire...  
 Dormir!... Dormir, enfin!... Pitié!... Faites-moi grâce!  
 Dormir dans du soleil et dans de la clarté...  
 Sainte Marie et vous, l'enfant emmailloté  
 De langes, comme moi dans mon antiseptique,  
 Donnez-moi le repos!... Je suis fou... vous voyez!...  
 Dormir, Jésus! Dormir, Seigneur! Dormir, Marie! »

Ainsi soufflant, suant, peinant, les nerfs broyés,  
 Sentant se rentr'ouvrir des gouffres sous tes pieds,  
 Tu revis l'inflexible et rouge cauchemar.  
 Sur ta couche fiévreuse, on dirait un Lazare  
 Qui, pour dormir, aurait emporté son linceul,  
 Le sombre revenant d'un enfer sans Virgile,  
 Et qui repasserait, un par un, fixe et seul,  
 Les Épouvantements de l'éternel exil,  
 Les supplices dédaléens d'un Purgatoire,  
 L'horreur sans nom qui fait tressaillir la mémoire!...  
 Alors, pour mendier une vague accalmie,  
 Tu te dresses au fond de la chambre endormie,  
 Tu guettes le sommeil des tiens, vieux revenant,  
 Et ton oreille en feu écoute avidement

— Bruit qui semble les coups de gouge ou de rabot  
D'un dieu qui sculpterait dans l'ombre des berceaux  
Où, future moisson, dorment des têtes blondes, —  
Le souffle de tes fils rythmer la nuit profonde!

## LE DONATEUR

Ohé! le pays qu'est derrière!  
Je jette ma viande et mes tripes  
Dans le pétrin de la bouchère.  
Va donc, bourgeois! Fume ta pipe!  
Nous, on fait fumer les couteaux.  
Faut qu'on pétrisse, avec la terre,  
Mon quart de viande pour en faire  
La farce à boucher les boyaux,  
La bonne pâte humanitaire



Bien boulangée, molle et sans sel !  
C'est le rata essentiel :  
La pâte à choux, pâte à chaussons  
Dans quoi qu'on roul' les tirailleurs  
De toutes les conscriptions !  
Et servie chaud, à la vapeur !...  
Ohé ! le pays qu'est derrière !  
J'ai jeté mon sang sur les vignes.  
Vous en emplirez votre verre  
Du sang des lignards de la ligne !  
C'est ça qu'est clair ! c'est ça qu'est bon !  
A chaque coup, l'aspersion !  
Sur chaque pied de vigne un peu  
De barbouillade au petit bleu !  
Jusqu'à plus soif, France ma vieille !  
Bois donc ! Sans peur ! Liche la grappe  
De Saint-Estèphe à la groseille.  
Et puis ma rate ! Tiens ! attrape !  
Profite que l'obus y rentre.  
Bon sang ! ce qui sort de mon ventre,  
A coup de mortier, ce qui sort !  
Sans que j'y signe un passeport  
Ma panse a giclé vers le ciel,  
Comme le chou-fleur de l'obus !

Un corps, ce que c'est casuel !  
Ohé! là-bas, n'en jetez plus!...  
Ah! sacré pays de l'arrière,  
Ce que tu m'pousses dans le dos !  
Par politesse élémentaire  
Je te lègue ma livre d'os  
Avec tous les trous de mon torse.  
Ce que tu pousses, vrai ! A force  
D'être si bien poussé, je sens  
Que j'vas tomber les mains devant.  
Crains rien ! J'suis bon ! Crains rien pour toi !  
Fum' ton perlot ! Souff' dans tes doigts,  
Ou continue ton baccarat !  
Tant que j'y suis, y en aura !  
La relève après la relève !  
J'ai jamais eu peur de la crève.  
Sache comment que l'on me nomme :  
C'est moi, le bon vieux Sans-Fatigue !  
Tu sais ? le vieux Jacques Bonhomme !  
Pas mal et toi ? Toujours bon zigue,  
A travers les siècles fourbus !  
Je renâcle pas à l'obus.  
Depuis dix mille ans que je trime,  
Tout à vous, Généralissime !

Viande fumée ! Pas sa pareille !  
Je vais pisser le sang d'ma treille  
Sur la terre de mes papas...  
Va, ne crains rien, ne t'en fais pas,  
Pays de l'arrière ! On s'attelle,  
Bien serrés, à la queue-leu-leu,  
Et nous labourons lieue par lieue  
Tes garennes de la Moselle,  
Et tes terriers de Picardie!...  
Ohé, les gas ! Nous, on dégaine !  
Nous allons cracher notre vie.  
On vous suit. Passez, capitaine !

Ainsi fanfaronne et jacasse  
Le pauvre homme avec son flingot  
Qui s'en va livrer de nouveau  
Sa viande ouverte et sa carcasse  
Aux bousiers de France. Mais fasse,  
Fasse le ciel que le pauvre homme  
Que Jacques Bonhomme l'on nomme  
Sois celui, là-haut, bon premier,  
Qui s'avance, nu, sans cimier,  
Sur le seuil paradisiaque,  
Celui qui, droit, comme à l'attaque,

Joue fracassée, bave aux cheveux,  
Le sang aux dents, debout, se tient  
Comme un roi devant les Trois-Dieux,  
Avec ses tripes dans sa main !

## UN SPECTACLE AU CAMP

Ce soldat, louvoyant un peu, s'est rapproché  
Du camarade qui, là-bas, seul, sur la route,  
Parce qu'il fait beau temps, à l'écart des tranchées,  
Siffle et, machinal aussi, casse la croûte...  
Il regarde s'ils sont bien seuls, puis l'abordant,  
A pas traînés exprès et cigarette aux dents,  
Avec je ne sais quoi d'humble, presque gêné,  
Il dit : « Je veux me confesser, monsieur l'abbé. »  
Il explique : « Noël... voilà... et puis demain...  
Sait-on jamais?... Alors... » L'autre a jeté son pain.  
« Bien, je suis à vous. Quand?... Pourquoi pas tout de suite? »

— Allons-y ! Mais voilà, vaut mieux... Les camarades...  
 L'autre a compris : « Là-bas ! » fait-il. Un joli site,  
 Ma foi !... Quatre bouleaux qui battent la chamade  
 A travers champs ; un pli de terrain, — suffisant  
 Amplement pour que nul ne voie et ne se doute  
 Qu'un homme est à genoux et qu'un autre l'écoute.

Ils devisent d'ailleurs d'autre chose en gagnant  
 L'endroit choisi qui va recevoir cet aveu.  
 Ils ont bien un peu l'air de combiner un crime  
 Plutôt que de vouloir se recueillir en Dieu,  
 Mais affectent — gentils — un ton de blague intime.  
 Le mégot s'est éteint. « Bougre de vent !... Du feu ?  
 C'est épatant... hier... le colo... trente Boches... »  
 Ils vont. Puis sérieux : « On sera bien, je crois. »  
 Ils s'arrêtent. L'un a tiré les mains des poches,  
 Et l'autre a commencé le signe de la croix.

Que peut-il bien avoir à confesser, cet homme ?  
 De quel péché trop lourd dont il s'est senti las  
 Ce pauvre, ce soldat entre tant de soldats,  
 Sevré de toute joie, même du moindre somme,  
 Harcelé par la faim, un cilice de fange



Le vêtant presque entier et lui faisant l'échine  
Lourde, — lui, plus privé que celui qui chemine  
En demandant l'aumône, lui qui trime et mange  
Le pain noir du devoir, mais qui livre, en pâture,  
Sa poitrine au troupeau des mâcheuses de chairs, —  
De quelle boue, soudain, s'est-il compris couvert,  
Pour qu'il soit là, dans ce paysage d'hiver,  
Ployant, mystiquement, les genoux sur la dure ?  
Quel compte peut-il rendre à son Dieu ?... La Nature  
Préside à son secret. Le soleil divinise  
L'instant...

Et c'est peut-être aussi grand que Moïse  
Conversant, sous le ciel, librement avec Dieu,  
Ces soldats, côte à côte, et le képi par terre,  
Les yeux bizarrement tendus vers le ciel bleu,  
Dont l'un dit : Je m'accuse, et l'autre : Au nom du Père ..

Colloque d'aujourd'hui ! Ils sont là, mains calleuses  
Mais jointes... O son Dieu, donnez ce qu'il réclame  
A ce brave ! Donnez la vaste paix de l'âme,  
Qui fait la vie possible et la mort savoureuse !  
Donnez-lui le sommeil léger sur le sol noir !

Et s'il est vrai que vous alliez le recevoir  
 Bientôt chez vous... alors donnez, à plein amour!...

Soudain l'agenouillé s'est ému. Il sanglote,  
 Comme un enfant, à gros bouillons, touffus et lourds ;  
 Les larmes reniflées coulent sur sa capote ;  
 Et le péché dont il a fait dépositaire  
 Ce soldat, si pareil à lui, mais qui bénit,  
 On dirait qu'ils sont deux à l'enfouir sous terre!...  
 Pauvre angoisse d'un cœur effaré d'infini!...  
 Le prêtre en le voyant misérable et si triste  
 Se penche et, lui tendant l'épaule fraternelle,  
 Omet légèrement le sacerdoce et mêle  
 Les langages profane et sacré. Il l'assiste  
 De tout son cœur, mais c'est un cœur très maladroit :  
 « Attention!... là-haut... comme ici... c'est tout comme  
 On écope... » Après quoi, il se reprend, le doigt  
 Levé, selon le rite.

Ainsi parlent ces hommes,  
 Dans la lumière d'or, au seuil de la bataille.

C'est fini. Le pécheur est absous. Il se lève  
 De ce confessionnal de plein air et de rêve.

Il a le front plus clair ; il redresse la taille...

Il respire le vent avec alacrité...

Puis, comme quelques-uns viennent de leur côté,

Et qu'on pourrait comprendre, il tend la main, joyeux.

Et — tout sourire — dit :

« Ça va... Merci, mon vieux. »

## L'OFFICIER DE GARDE

Une lune, à vos bas, traîne dans cet azur  
Adorablement trouble et paisible du soir.  
Une odeur campagnarde emplit d'un souffle pur  
La tranchée où chacun, fourbu, s'est laissé choir.

La nuit se fait complète, opaque. L'on dort ferme.  
Très vague, au loin, la canonnade leur souhaite  
Son bonsoir par-dessus le toit crevé des fermes...  
Un peuplier avec une étoile à son faite,  
Non loin de là, perdu dans la brume naissante,  
Rêve et bouge. — Il a l'air de jouer un solo.  
Paix des champs! Profondeur veloutée qui s'argente!  
O lune errante qui s'en va planant, là-haut...  
C'est le soir paysan, la nuit accoutumée,

Qui reprend sa besogne et sa vieille habitude,  
Ainsi qu'après un long moment de lassitude  
Le bûcheron se lève et reprend sa ramée...

Au fond, dans le grand trou creusé, les hommes dorment.  
Un officier courbé, pour éviter le tir,  
S'accote au talus noir. Il distingue leurs formes  
Et seul, pensivement, les regarde dormir.

Comme un troupeau de chiens, harassés, et repus  
De chasse, de battues et d'odeurs de futaies,  
Ils ronflent, en grognant, au-dessous du talus...  
Ils livrent au sommeil leur âme simple et gaie!  
Incliné sur le trou vagissant, l'officier  
Suit le rythme de ce grand souffle régulier.  
Il écoute.

Une amère et poignante tendresse,  
Pour tant de pauvres miséreux qui lui confient  
Si bonnement leur cœur, leur courage et leur vie,  
Le saisit tout à coup! L'émotion l'opresse.  
Il se sent rapproché de ces fronts endormis  
Par toutes les bontés sereines de la nuit.  
Il se souvient qu'en se couchant sur cette paille  
Chacun a dit avec sa voix particulière :

« Bonne nuit, lieutenant! »...

Si c'était la dernière?

Comme ils dorment! Alors son âme à lui tressaille.  
Il repense à la voix affectueuse et bonne  
De chacun; à ce point que chaque voix résonne  
Encore à sa mémoire, et lui tient le cœur chaud.  
Eux ronflent ferme au fond du trou! Quelques-uns rêvent.  
Ils grognent vaguement. Ceux qui rêvent tout haut  
Doivent se croire à la bataille. Un se soulève  
Et pousse un bâillement de bête lasse. Un autre  
A murmuré un sourd juron... Chacun se vautre  
Contre son compagnon, en tas pelotonné.  
Toute une fade odeur de dortoir sort de là,  
Un relent de misère et de crasse, émané  
De cet entassement d'êtres dans le coma.  
Ceux qui sont couchés là et, lourdement, reposent,  
Ce sont des paysans de tous les coins de France,  
Des ouvriers, butors épais ou grandioses,  
Des fermiers, des commis... L'officier les recense  
Un à un. Il les compte. Il en voit quatre-vingts,  
Mais qui ne forment plus qu'un paquet indistinct  
Qu'on entend remuer au fond de la tranchée...  
Des braves, des costauds, un lâche qu'il connaît,  
Un mélange de beau, de quelconque, de laid,



Le pire et le meilleur, — jetés dans la plongée  
Obscure d'un sommeil bienfaisant et candide.

Il se penche au-dessus de ce trou, dans le vide.  
Comme il se sent, ce soir, l'âme impressionnée!  
Ils sont à lui, ils appartiennent à leur chef,  
Ces pauvres gueux qui font toute une maisonnée!  
Leur tâche était si longue et leur sommeil est bref.  
Ils dorment, confiants, tous unis, tous pareils,  
Dans le doute pourtant de leur dernier sommeil!  
Alors de cette paix indicible, tragique,  
Il sent que, progressivement, se communique  
Cette espèce d'émoi qu'on a pour ses petits  
Quand on les a couchés et donnés à la nuit.  
Il étend, vaguement, la main vers leurs pénombres,  
Comme s'il recherchait leur visage et leur nombre,  
Et balbutie, un peu sanglotant malgré lui,  
Un mot, un mot de chef, simple, mais qui veut dire,  
Ce soir, tout ce que l'homme en lui peut sentir battre  
De paternité triste, un mot qui le déchire  
Rien qu'à le prononcer dans cette paix bleuâtre  
Qui monte de l'opaque immensité des camps  
Vers la nuit étoilée :

« Mes enfants!... mes enfants! »

Ce mot, c'est la première fois qu'il se rend compte  
De tout ce qu'il contient de tendresse infinie!...  
Longtemps, longtemps, sa lèvre tremble et balbutie :  
« Mes enfants... »

Il fait clair et pur. La lune monte...

## CHANSON DE ROUTE

Soldat, laisse là ton ami!  
A l'endroit même où il tomba,  
En l'embrassant, vous l'avez mis.  
Nuit venue, après le combat,  
Longtemps vous fîtes la veillée!  
Puis enfin quand l'aube pointa,  
Que la campagne émerveillée  
Frissonna dans le petit jour,  
Des talons jusqu'à la figure  
Vous avez roulé tout autour,  
Soigneusement, la couverture.  
Le vent soufflait froid et léger.  
Vous n'avez mis que de la boue  
Sur le corps, pour le protéger!...

C'est assez ; ce n'est pas beaucoup !  
La gonflure est de terre noire,  
Quel gazon y pourra germer ?  
Mais pourtant, si tu veux m'en croire,  
Pars content : tu viens de semer !  
Repasse là l'été prochain,  
Parcours à nouveau la grand'plaine,  
Et tu verras ce qu'il advient  
D'un ami, en quelques semaines !  
Tu verras comme il est changé  
Ton ami qui dort au soleil !  
Il sera tout endimanché,  
Luisant, verdoyant, vermeil,  
Tu verras, comme en peu de temps,  
Il aura appris à chanter !  
On fait des progrès étonnants  
Lorsqu'on sent arriver l'été !  
Laisse-le ; tu l'as bien planté.  
On ne plante bien qu'en hives !...  
Tu diras : « Je t'avais laissé  
Pauvre, à peine recouvert  
De lainage et de sol glacé.  
Te voici chaleureux et vert !  
Bonjour, copain, comment vas-tu ?

Nous avons gagné la bataille,  
Si pas mal d'amis sont perdus.  
Mais on se retrouve, où qu'on aille.  
C'est bien juste qu'on se revoie!  
On est vainqueurs ! Salut et joie !  
Je te trouve mine superbe.  
Je ne prévoyais pas tant d'herbe  
Au-dessus de ton corps étroit !  
Bien travaillé ! Sois fier de toi.  
Bonjour, l'ami ! C'est nous qui passe !  
Que tu rendis belle la place  
Miséreuse où nous t'avions mis !  
Tu siffles comme un vrai buisson.  
Bonjour, c'est nous qui repassons !  
Bonjour, verdoyant ami ! »

## LA CHARGE

L'officier leur a dit : « Mes enfants ! Allons-y !  
Apprêtez-vous... On va charger dans cinq minutes,  
C'est l'heure. » Tous les fronts se sont tournés vers lui :  
« On est prêt, capitaine. » Il leur sourit : « La lutte  
Sera chaude. » Mais tous lui rendent son sourire.

Ils sont deux cents, ployés au fond de la tranchée.  
Ils vivaient là, depuis des mois, regardant luire  
Au-dessus d'eux toujours cette toile accrochée  
Que l'homme prisonnier a dénommé le ciel,  
Ayant mis en commun le rire et la douleur,  
Ils vivaient là, tant bien que mal, depuis Noël,  
Mangeant, fumant, peinant, chantant, et tous en chœur.



Ce semblant de foyer, dans l'éternelle attente,  
 C'était un peu de la maison. On s'y faisait.  
 Ceux d'autrefois vivaient, plus captifs, sous leurs tentes...  
 On pensait : « Si le temps devient un peu moins frais,  
 La poisse moins collante aux pieds... » Et puis voilà,  
 Dans un grand coup de feu subit, immédiat,  
 Qu'il faut partir, qu'il faut quitter sans nul regret  
 Ce qu'à force de le vouloir on appelait :  
 Maison. Maison sans lit, sans silence et sans feu !...  
 Des absents quelquefois, des blessés. « Bonsoir, vieux ! »  
 Disait-on... Somme toute, une vie très possible,  
 Consentie, où, pourvu que l'homme peine et trime,  
 On tirait bonnement son temps...

#### L'heure terrible

A sonné. Un frisson dans leur cœur unanime  
 Est descendu. La charge ! Enfin !... Il leur tardait !  
 Vous pouvez commander, capitaine. On est prêt.

O minute profonde, effarée et sublime !  
 Ciel claustral qui recèles en toi les décrets,  
 Les destins, les arrêts, les désignations,  
 Et qui vas, tout à coup, libre et brisant tes gonds,  
 Jeter cette semaille affreuse, par poignées,  
 Dans le vent du hasard où roulent les armées !

Pas un soupir. Ah ! nul besoin qu'on le répète !  
 Ordre simple et formel : charge à la baïonnette.  
 Tous les hommes ont tâté les pointes, d'un geste.  
 On ajuste un képi, on boutonne sa veste.  
 Tous les préparatifs prudents, pour si l'on meurt.

L'œil se fixe sur cet acier que rien ne plie,  
 Ce fer de lance à qui dans leur brutale humeur  
 Les braves ont donné ce beau nom : Rosalie !  
 Rose de sang, fougueuse rose incarnadine  
 Et qui fleurit au bout tuteuré des fusils...  
 Chacun tout bas redit le nom de son pays  
 Et celui de sa femme. Ensuite, c'est l'échine  
 Courbée, que, vivement, ensemble, à coups de bêche,  
 On les voit ajouter trois marches au talus,  
 Trois marches pour poser le pied, de brèche en brèche,  
 Et d'où, quand sonnera la charge des élus,  
 Ils pourront s'élaner en trois bonds, sur la Mort.

On se tait... Le clairon comme un mince éclair d'or  
 Pointe, droit devant lui, sa ligne horizontale.  
 Il attend comme pour bondir à la rescousse.  
 « Une minute encor. » Toutes ces faces pâles  
 Se tournent. Un aimant surnaturel les pousse,

La bouche vers la bouche et la main dans la main.  
 C'est l'adieu!... Une angoisse immense les étreint,  
 Une angoisse suée, heureuse, presque douce,  
 Une allégresse qui blanchit toutes les faces,  
 Et, tous ces pauvres gens qui vont mourir s'embrassent!...  
 « Adieu... Je t'aimais bien!... Tu sais, vieux, si j'y reste...  
 Ma femme?... C'est promis!... T'iras voir la bourgeoise ..  
 Et puis... hein?... souviens-toi... dans le sac, sous ma veste.  
 Cent francs pour ton tabac... » Et les mots s'entre-croisent,  
 Se fondent, volent, s'écrasent et se pénètrent!...  
 Une vague d'amour passe sur leur poitrine.  
 Ils sentent à leurs fronts, leurs yeux, dans tout leur être,  
 Monter l'émotion fraternelle et divine.  
 Toute la charité humaine vient d'éclorre  
 Dans ces chairs désignées qui palpitent encore.  
 C'est le dernier frisson, c'est le dernier hurrah!...  
 Les dieux doivent pleurer dans le ciel, — s'ils sont là!

Quelques sanglots, quelques prodigieux sourires.  
 Des noms propres, gémis, murmurés, des jurons...  
 Ah! suprême union impossible à décrire!  
 Chaque baiser donné, c'est l'obole à Caron.  
 Ils vont franchir le noir Léthé de la tranchée,  
 Et, sans un cri, on voit ces lèvres rapprochées

Se baiser, comme, au jour des soleils triomphaux,  
Face à face, ils feront se baiser les drapeaux...

En avant!... Est-ce un pli de vague qui projette  
Cet étincellement furieux sur sa crête?

En avant!... Hors du sol ils viennent de bondir!

C'est une draperie humaine au vent jetée,

Une forêt qu'un vent de joie fait retentir

Et dont la cime en feu va se précipiter!...

Entendez-les! C'est la dernière Marseillaise!...

Une salve de feu les salue. Elle luit

Comme un brandon qui fait éclater des fournaises...

Un craquement de toile, et, par-dessus ce bruit

Sinistre, une ruée de poussières... Et puis...

. . . . .

La France est maintenant toute cicatrisée

De ces sillons quittés et de ces fosses vides.

Oh! les calmes sillons où sur la terre humide

On ne voit qu'un rideau d'alouettes posées!...

Que sont-ils devenus, ceux qui les habitèrent

Et qui s'en sont allés vers le grand horizon?...

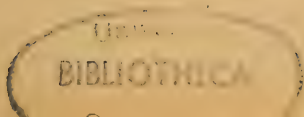
Oh! qui recomblera tous ces trous dans la terre?

En les voyant vidés, croulés, tous ces sillons,

Et comme s'il flottait sur leur forme creusée

Une tiédeur de vie qui s'est éternisée,

Je songe à des oiseaux morts, envolés, partis,  
Je songe à des oiseaux qui sont tombés du nid...  
Ainsi donc, c'était là, c'était là, mon ami!...  
Et mon pas s'alourdit en marchant dans ces plaines.  
Je pense que mon âme à moi fut pauvre et vaine.  
Un remords m'avertit que je ne pourrai plus  
Être pareil encore à celui que je fus...  
Un fardeau douloureux dans mon cœur est entré,  
Et je sens tout le poids de la fraternité.





## L'AUTEL DES PARFUMS

Voici le grand moment terrestre des parfums.  
Et c'est cette heure-là que l'homme aura choisie  
Pour projeter la lourde et pouacre asphyxie,  
Ces colonnes de feu sur le charnier des Huns,  
Ces creusets éclatés en plein azur, d'où sort  
Toute une effusion nouvelle de la mort,  
Cependant que le mai qui vient, blanc d'aubépines,  
Surchargé de parfums prêts à s'évaporer,  
Oppose à la science une alchimie divine,  
Toute l'invention du printemps adoré!...  
Oh! comme elle est novice et tendre, cette année,  
Notre vieille nature enfantine, occupée  
A préparer ses blés, ses parfums et ses branches,  
Quand l'homme sombre est là qui la mine et la broie  
Sans qu'elle en ait distrait une heure de sa joie!...



Printemps! c'est votre règne et c'est votre revanche.  
Parfums! votre beauté ne sera pas souillée.  
Allez! dispersez-vous sous la jeune feuillée,  
Et ne redoutez point l'offense des charniers!  
L'air est à vous quand c'est le temps que vous veniez.  
Je me rappelle encor les jours d'été derniers  
Où l'on sentait planer sur les champs de bataille,  
Par-dessus l'effroyable odeur cadavéreuse  
Dont le relent vous époumone et vous assaille,  
Une suavité toute délicieuse,  
Aromate subtil que la nature aspire,  
Qui met sur le charnier un suaire de myrrhe!  
Morts exquis, quel parfum se dégage de vous?  
Quelle est cette fumée qui se traîne et somnole  
Sur la bruyère en fleurs et sur le sang des houx?  
Semblables aux vapeurs qui baignent les corolles  
Et gagnent peu à peu les prés et les vallons,  
Derrière les premiers relents nauséabonds,  
Des entrailles des morts s'élèvent des volutes  
Qui font penser aux sacrifices des Genèses  
Et donnent à ces champs la paix des soirs de Ruth...  
Quel est ce voile d'or flottant sur les fournaises?  
Quelle est cette colonne immense de parfums?  
Ce n'est plus leur fumée abjecte, sépulcrale,

Les nuages de brome ou les vapeurs chimiques.  
On dirait l'encens lourd et vague des tropiques.  
Respirez ! C'est l'odeur de l'âme. Elle s'exhale  
De l'ossuaire immonde et du charnier commun.  
Elle nage vers Dieu. Elle monte en spirales.  
Elle purifie tout. Elle assainit l'espace.  
Rien ne résiste à son odorante brassée.  
On sent le fond du ciel lorsque son aile passe  
Et que sur tous ces corps elle étend sa fumée...  
Si tu marchais parmi les sillons écarlates,  
A travers les troupeaux de morts qui gesticulent,  
Passant, tu sentirais que ton cœur se dilate  
Pour l'avoir respirée au fond du crépuscule !  
Elle se fond avec l'odeur pacifiante  
Qui vient des bois charmants où le chevreuil habite,  
Elle rôde à l'orée feuillue ou dans les sentes.  
Il semble qu'elle vient d'un tas d'herbes qui fume.  
Mais je la reconnais cette odeur ! Je la hume.  
Elle embellit l'horreur suspendue et muette...  
Odeur qui vous enivre, et si profondément  
Qu'on prête à cette plage aride de squelettes  
La gloire et la splendeur dont se vêt l'océan...  
Tous ceux qui sont tombés sur la Mère des Mères  
Et gisent là, couchés dans l'herbe ou la poussière,

Ceux qui surent jeter leur âme aux sacrifices,  
Ces demi-dieux humains, éventrés, qui pourrissent,  
Sont autant de bouquets et de fleurs répandues  
Sur les marches et sur les tapis d'un autel !  
C'est toute une révolte et toute une étendue  
D'offrandes d'où s'élève un parfum immortel,  
Si fort que tout à coup on se sent emporté  
Vers un pays d'azur et de suavité.

Tous ces morts, ramassés dans leurs gestes d'instinct,  
Redevenus de petits êtres enfantins,  
Dans les oppressions de leurs poses à plat,  
Leurs ratatinements frileux, rudimentaires,  
Leurs croisements étroits de jambes et de bras,  
Leurs attitudes de sommeil et de prière,  
Dans une expression de souffrance sans nom  
Sont là, jetés, comme une hotte d'embryons...

Mais le grand champ des morts est le pays des âmes.  
Marcher dans ce désert, c'est sentir qu'on avance  
A travers une sphère opaque, lourde et dense,  
Si chargée qu'on attend qu'il en sorte des flammes.  
Or ce n'est que l'amour qui flotte et qui surnage !  
C'est sa moiteur féconde et son exhalaison  
Qui monte de ces morts et de tout ce carnage,  
Ces morts tuméfiés, ces morts que nous pleurons,

Troupe sur qui la nuit va jeter son manteau  
Pudiquement pour que toute horreur soit proscrite,  
Ces morts qu'on ne peut plus oublier quand on quitte  
Les champs où sont dressés leurs tas monumentaux!  
Non, je ne pourrai plus l'oublier, cet arôme  
Puissant, substantiel, morts, que vous sécrétiez!  
C'est le charnier purifié par vos fantômes.  
Pour t'avoir aspiré dans un soir lourd d'été,  
Mêlé à la senteur vaporeuse des bois,  
Des plaines, des vallons, des ondes et des cieux,  
Ah! puissé-je à jamais te conserver sur moi,  
Parfum qui vient de vous, ô morts délicieux!  
Imprègne pour toujours mon cœur, mes vêtements,  
Mon œuvre, et mêle au plus débile de mes drames  
Ton immortalité et ton recueillement,  
Inépuisable, incomparable odeur de l'âme!

## LE COMBAT D'AVIONS

Dans le soleil on voit deux flèches minuscules  
Se chercher, voleter, tourner, monter, descendre,  
Comme autour d'un étang dansent deux libellules.  
On croirait les amours d'insectes. C'est très tendre  
Et pas terrible. L'aile heureuse a des virages  
Qui semblent en passant caresser les nuages.  
De temps en temps, au loin, de petits flocons blancs  
Éclatent, qu'on dirait accrochés à leurs flancs.  
C'est tout un long semis de boules transparentes  
Jetées là pour marquer la route dans le ciel.  
Des détonations profuses, la détente  
Sèche de la mitrailleuse marquent le duel.  
Le combat gracieux impossible à atteindre,  
Perdu dans ces flocons qu'un vent léger dénoue...



Et tout cela est si distant de notre boue!...  
On entend, tout là-haut, cliqueter les cylindres,  
Bruits mêlés de machine et d'armes qui ferraillent...  
En bas, couchés dans leur cantonnement, parmi  
Les collines boisées et les champs assoupis,  
Tous les soldats muets regardent la bataille...

Alors, seuls, ayant pris plus de hauteur, féroces,  
Les deux oiseaux de proie l'un sur l'autre foncèrent,  
Deux faucons décapuchonnés, oiseaux colosses  
Qui tiennent des éclairs tonnants entre leurs serres.  
Le corps à corps est brusque, exact et ponctuel.  
Une voracité terrible emplit le ciel.  
Tous deux montent à la façon des aigles lourds,  
Des éperviers, par de grands cercles tournoyants.  
C'est aussi le lazzo que décrit le vautour  
Fascinateur avant de briser son élan  
Et de s'abattre net sur la proie, dans la plaine...  
Le bec pointu des mitrailleuses crache et fume.  
Des espèces de jets lancés font des antennes  
A ces bêtes du ciel qui secouent leur écume  
En blancs flocons, éparpillés sur tout l'azur!  
Tantôt chaque avion se redresse ou se penche  
Et s'écroule comme un bolide, en avalanche,



Ou bien tantôt, bouclant la boucle, d'un vol sûr,  
Il rebondit presque aussitôt pour patiner  
Sur la piste céleste avec ses ailes blanches!

Maintenant à grands coups mortels, éperonnés,  
C'est bien le corps à corps où deux rages expirent,  
Chacun voulant survoler l'autre et lui darder  
Sa décharge de mousqueton en plein gésier.  
Prestes, brusques, ils vont, viennent, dans leur délire,  
Cabrés, droits tout à coup et découvrant des griffes  
Et des ongles d'acier rutilant au soleil...  
Ce fut si beau, c'était si grand, ces appareils  
Qui livraient dans l'azur leurs combats d'hippogriffes  
Que les soldats, des deux côtés de la tranchée,  
Oubliant la bataille et relevant la tête,  
Restaient béants comme un troupeau d'anachorètes...  
Et lorsque tout à coup la double aile penchée  
Indiqua que la mort avait frappé son coup,  
Lorsque l'on vit ce corps raidi, devenir mou,  
La chose flasque, vague, et rompue qui se traîne,  
Puis, dans un claquement, se joindre les deux pennes,  
Comme on lève les bras au ciel de désespoir,  
Et quand tomba la chose inerte, fulgurante,  
Décrochée de l'azur, quand ce fut la descente

Du héros qui renonce et qui se laisse choir,  
 Alors, d'en bas, jaillit un hurrah formidable!  
 Un cri d'ovation terrible s'éleva,  
 En l'honneur d'un combat digne de quelque fable.  
 Les canons s'étaient tus, pour permettre au hurrah  
 D'emplir seul l'étendue des cieux vers le vainqueur.  
 Ces soldats ennemis, en agitant leurs casques,  
 Comme jadis César pour les gladiateurs,  
 Les yeux encor emplis de ce duel fantasque,  
 Firent ce que jamais des soldats n'avaient fait  
 Dans aucun temps passé et sous aucun empire;  
 Devenus tout à coup les hommes de la paix,  
 Ayant même oublié la guerre, *ils applaudirent!*

Jeux du cirque! Histrions! Vieille ivresse olympique!  
 Quoi? C'est donc toi toujours l'instinct héréditaire?  
 Et j'aime qu'on ait vu ce moment presque unique;  
 La beauté du combat singulier faisant taire  
 L'énormité massive et triste de la guerre.  
*Porta triumphalis!* Sous vos arceaux encor  
 Le peuple est là, pressé, qui regarde l'arène,  
 Les jeux du bestiaire, au milieu de la mort.  
 Même après deux mille ans, c'est toujours l'âme humaine  
 Pareille aux premiers jours, c'est le même combat

Que le gladiateur poursuit devant César,  
L'Histriion merveilleux, mais que l'on affubla  
De deux grands ailerons pour emporter son char!...

Un applaudissement vers la sublimité  
Du jeu, du risque et de la mort, vient de monter.

Lorsque Faust, à la fin du poème tragique,  
Est tombé sous les pieds fourchus de son vainqueur,  
Quand Méphisto, joyeux, ayant fermé boutique,  
S'apprête à rapporter chez Pluton ce vieux cœur  
Qu'il a gagné, dans un pari, à Dieu le Père,  
L'infini frissonnant de cet éclat de rire,  
Vaincu par le démon qui l'avait défié,  
Tente un dernier effort pour reprendre au vampire  
La proie morte sur qui Satan a mis le pied!  
Car l'âme est là, qui vit encore et qui palpite  
Dans les chairs froides de la dépouille maudite,  
Car elle est là, cachée et remuant ses ailes,  
La voltigeante, la fugitive Psyché,  
Que Satan va sceller dans un cercueil clouté...  
Alors, là-haut, le ciel entier et ses cohortes,  
Et le père profond, et le père extatique,  
Les séraphins et les chérubins de la porte,

Dépêchent vers la terre, en flottantes tuniques,  
Beaux, divins, amoureux soudain de notre fange,  
Tout le Sacré-Collège, au complet, des Saints Anges.  
Ils arrivent, flocons gracieux, pêle-mêle,  
Et jettent, au milieu d'un grand battement d'ailes,  
Des branches d'amandiers et des branches de roses,  
Tout l'éblouissement d'un printemps effeuillé,  
Autour du cercueil neuf dans lequel Faust repose.  
Horreur! voilà Satan distrait par la beauté!  
Ces bambins virginaux qui jouent, cette racaille  
De grâce et de candeur lui réjouit la chair.  
La flamme de l'amour le brûle et le tenaille  
Plus que tout le brasier gaillonneux de l'enfer;  
Il se passe ce drame et cette chose étrange :  
Satan transverbéré par la splendeur des anges!  
Il voudrait les toucher, les baiser de sa lèvre,  
Il tend vers eux des bras chargés de convoitise.  
Tout son corps arde de désirs; il a la fièvre.  
C'est la contagion du beau qui l'exorcise.  
C'est le spectre d'amour qui lui marque la peau.  
O triomphe du bien! ô majesté du beau!  
Satan, distrait, poursuit chaque ange; il tend les bras,  
Ravi, jouant un jeu qu'il ne soupçonnait pas  
Avec des bambins aguicheurs, dans un déluge

De roses, d'amandiers, de pollens et d'odeurs!...  
Le voilà réussi, le divin subterfuge!  
Ils ont incendié l'âme du négateur.  
Et les anges, ayant fini leur mission  
De distraire le mal par la grâce des choses,  
Ravissent la dépouille de l'homme au démon  
Pour l'apporter à Dieu — au prix de quelques roses...  
C'est fini! le larcin terminé, Méphisto,  
Hagard, vaincu par la distraction du beau,  
N'a plus qu'à tournoyer sur la tombe vidée.  
Psyché est sauvée!... Une minute, une seconde,  
Ce fut l'enfer abandonné pour une idée,  
Et par l'émission d'une aile sur le monde!

C'est là le dénouement que Goethe imagina.  
Mais sur terre, ici-bas, dans nos Édens de boue  
Où rien de notre drame humain ne se dénoue  
Par l'intervention ailée de l'au-delà,  
C'est encore beaucoup, ne fût-ce qu'un instant,  
Au milieu du grand cataclysme universel,  
Qu'on ait vu, attentive aux grâces de ce duel,  
L'horreur d'en bas s'arrêter net, — comme Satan  
Devant les anges. Et c'est beaucoup que la guerre,  
Retenant un moment son cœur et son haleine,



Pour contempler là-haut quelque prouesse altière,  
Ait fait crier d'amour les soldats de la haine !

Et moi, dans les remous de cette guerre impie,  
J'admire une aussi simple et belle allégorie,  
Qui veut l'instinct dompté par la splendeur du geste,  
Où la présence des vrais dieux se manifeste  
Dans l'acclamation de l'ombre vers l'espace.  
En sorte que le jeu farouche d'une chasse  
Que l'homme fait à l'homme, au-dessus des forêts,  
Et qui suspend l'horreur en raison de sa grâce,  
C'est pour nous, ceux d'en bas, comme si l'on voyait,  
Dût-elle être payée d'une chute mortelle,  
La Beauté, dans l'azur, éployer sa grande aile!...



## LES GRILLONS

Lorsque la nuit descend sur la grand'plaine rase,  
Tout est gîté. Plus rien ne bouge. Calme plat.  
La lune à l'horizon se faufile et s'embrase.  
Sur ce désert, une rosée par-ci par-là  
Met sa fraîcheur. Et l'on entend frémir des feuilles...  
Vastitude des soirs, frigidités lunaires !  
C'est l'heure où la nature écrasée se recueille.  
Alors dans ce désert de la nuit triste et claire,  
S'élève tout à coup un grand chant souterrain,  
Des voix, montées d'on ne sait où, qui retentissent  
A travers les sillons cheminants et lointains.  
De quel gouffre entr'ouvert et de quel orifice  
A surgi cet écho strident?... On ne voit rien.  
La plaine est plate, droite, et calme comme un flot

Le chant monte. Il est là tout près, et puis il gagne  
Le bois prochain, le fleuve, toute la campagne...  
Quelles sont donc ces voix, fortes dans le soir chaud,  
Qui laissent au hasard s'ébrouer leurs clameurs,  
Comme le chœur des invisibles moissonneurs  
Quand le jour a jeté sa faucille et qu'on voit  
Se poser mollement la lune sur les bois?...

Et de quel temple souterrain peut-il s'agir?  
Ce sont, cachés au fond des sillons, sans se voir,  
Comme s'ils entonnaient quelque messe du soir,  
Et jusqu'à l'horizon qui finit de bleuir,  
Des peuples dont la stridulation égale,  
Par les beaux soirs d'été, la chanson des cigales...  
Ce sont ceux de chez nous, ce sont ceux de l'Asie,  
De Bénarès, du Sahara et de Mysore,  
Et ceux de l'Amérique, et ceux de Westphalie,  
Tous ceux du Canada, de Ceylan, de Lahore,  
Arabes, Marocains, Écossais, Bavarois,  
Tous ceux de France, ceux des Iles britanniques,  
Les Allemands, sous tout le ciel, tous à la fois,  
Avec tous leurs banjos et leurs tambours d'Afrique,  
Et les guzlas, les cymbalons, la flûte aiguë,  
Les pistons de guinguette, avec leurs gramophones....

Tous ces hommes aux peaux confondues, noires, jaunes,  
Blanches, brunes, musclées, maigrelettes, charnues,  
Tous chantent ! Et chacun chante la même chose,  
Quelle que soit la mélodie et le refrain,  
Et quoi que dise la chanson du ciel lointain,  
Et son adagio, ses soupirs et ses pauses...  
Ils chantent les pays brûlants qu'ils ont perdus  
Tous ces ciels merveilleux qu'ils ne reverront plus,  
Les uns sans bien savoir pourquoi même ils sont là  
A pourrir sur le sol d'un pays inconnu.  
Ils jettent à plein vent, doux après le combat,  
Les hymnes du repos, les longues nostalgies,  
Les regrets à l'enfance et l'amour de la vie.  
Ils chantent la maison, le toit et la fumée,  
Toujours la maison, les enfants, la bien-aimée,  
Et leurs pluies, leurs soleils, et leurs gloires suprêmes,  
Et la couche où l'on dort et la couche où l'on aime...  
Les yeux se sont tournés vers le rêve invisible.  
Il n'y a plus de mort ! Il n'y a que l'espace,  
A travers quoi l'âme s'enfuit, s'essore et passe,  
Comme un pigeon dans les contrées de l'impossible.  
Toute chanson répond à l'autre, — et la vénère  
Et la comprend. Ce sont les chansons de la terre...  
L'heure du souvenir envahit les armées.

Chaque tranchée écoute au loin chaque tranchée,  
Et, désolément nostalgique, chaque voix  
Avec l'accent de sa traînante mélodie  
Semble dire à la terre : « Hélas ! Pourquoi ? Pourquoi ? »

On ne distingue rien. La plaine est plate et rase.  
Les prés, pleins de vapeurs, sont comme à l'ordinaire,  
Au moment où commence un vaste chant d'extase,  
Le soir, quand tout s'allège et que la lune est claire...  
Il n'y a de changé que ces voix souterraines ;  
Car dans tous les sillons tracés de son labour  
L'homme est là, somnolent, parmi le demi-jour  
Qui marque son repos et la fin de sa peine,  
Mystérieusement tapi, les yeux levés...  
Ne sont-ce pas des moissonneurs las, dans les blés ?  
Et leur hymne nocturne et triste est tout pareil  
A celui qui, après le coucher du soleil,  
S'élève avec le vent dans les soirs chauds d'été,  
Lorsque les voyageurs des espaces stellaires  
Écoutent jusqu'à eux, rêveusement, monter,  
Dans le chant des grillons, la plainte de la terre.

## LES GANTS BLANCS

« Blanche de la blancheur de l'impeccable hermine,  
« Ma main resplendira dans la furie divine,  
« Comme un symbole altier de la race et du sang.  
« Je veux à mon poignet du blanc éclaboussant  
« Et je souffletterai la mort avec le lys.  
« Mes beaux gants du dimanche, immaculés, sans plis,  
« Ce sera mon plus neuf et plus hautain plaisir  
« De les mettre, comme si j'étais à Saint-Cyr!  
« Oh! qu'ils auront bien l'air, tous deux, d'être cela :  
« De la neige, du lys, du rayon, de l'éclat!  
« Vous, vous ne les mettez, pleutres, qu'à la parade!  
« Mais nous quand nous dirons à la mort : Camarade!  
« Nous lui tendrons des mains vraiment dignes de nous  
« Et nous pourrons broyer les vôtres sans dégoût!



- « Votre poudre, nous la secouérons, noirs barbares,  
 « Du bout des gants comme la cendre d'un cigare!...  
 « Blanc pur, le blanc de France, intégral, sans nuance.  
 « Nous vous souffletterons avec cette innocence!  
 « Nous vous offrons, tireurs, ces nouveaux points de mi  
 « Les deux gants blancs, que sont nos mains, couleur de ci  
 « Les voici sur le fond glauque ou bleu des armées.  
 « Visez bien! Et sachez qu'elles sont parfumées.  
 « Nous les voulons ainsi, correctes, élégantes.  
 « C'est pour vous égorger que la France nous gante!...  
 « Visez bien! Voici les petits aristocrates.  
 « Nous avons tous signé, de cette main, le pacte  
 « De mourir en gants blancs, comme on part à la chas  
 « Ou bien de les lancer, vainqueurs, à votre face! »

Enfants, vous vous disiez ces choses puériles.  
 Vous vouliez au combat des candeurs d'Évangile,  
 Des propretés d'autel, un aspect de dimanche,  
 Et vous imaginiez cette symphonie blanche,  
 Sans prévoir rien de la messe terreuse et noire,  
 La besogne avilie, presque blasphématoire,  
 D'une guerre moderne inventée par des gueux  
 Qui n'ont de gants que pour cacher leurs cuirs rugueux  
 Et leurs callosités d'esclaves! C'était beau,



Ce rêve trop naïf de monter au tombeau  
En élevant des mains dynastiques, sublimes,  
Blanches de la blancheur dont se parent les cimes,  
Et que rien n'atténue, même un reflet d'aurore!  
Mais n'a-t-il pas fait mieux et plus sublime encore,  
Le Destin qui trouva, en guise de réplique,  
Un dénouement contraire et pourtant identique,  
Pour le dernier salut, pour le dernier dimanche,  
En mettant ce gant rouge, enfant, à ta main blanche!

## L'OFFICE

Qui donc eût osé dire : « Il blasphème le ciel »,  
Lorsque l'on entendit, comme un prêtre en liesse  
Qui, la première fois, va monter à l'autel,  
L'artilleur s'écrier : « Je vais dire la Messe » ?

Sais-je s'il n'était pas quelque prêtre authentique  
Celui qui rugissait ce cri comme un aveu,  
Comme un remords, afin qu'il montât jusqu'à Dieu  
En parodie du sacrifice eucharistique,  
Les assistants étant tous ses frères d'angoisse  
Sur qui sonnaient les cent obus de la paroisse?...  
Paracelse eût trouvé qu'il avait bien raison  
Ce théosophe épris de sa comparaison  
Qui, poursuivant son Dieu dans ses métamorphoses,

Appelle : autel, l'affût du canon où repose  
L'Agneau de Dieu, gracile, au plein soleil couché,  
Le pur agneau par qui sont remis nos péchés.  
Cet autel, comme l'autre, a des servants qu'on nomme  
Ainsi dans les deux cas. La langue est économe.  
La fumée sert d'encens à tous ces encensoirs  
Qui, bleuisant la nef, font avancer le soir.  
Penché comme en prière, ou droit, à chaque obus,  
Le prêtre dit : « Sanctus, sanctus, sanctus Deus. »  
Mais chaque fois qu'une âme entre dans l'infini  
Le diacre ajoute à voix basse : « Pax Domini! »  
Et les répons que font tous les coups de canon  
Sont l'amen qui conclut, là-bas, chaque oraison!...  
Offertoire du sang et du corps, tout y est,  
Jusqu'à ce grand passage, entre tous pathétique,  
Qu'est l'élévation terrible du boulet!...  
Le culte le plus haut s'allie à la tactique.  
Devant sa pièce le soldat-prêtre officie,  
Et tous nous frémissons d'aise lorsqu'il ajuste  
Ce bloc d'airain où sont les espèces augustes,  
Comme dans le ciboire il introduit l'hostie.  
Christ absolve la phrase épique du servant  
Qui s'accote à l'affût comme à la Sainte-Table!  
Et blasphème fut-il jamais plus pardonnable?

Donc, sonnez, sonnez fort, obus, éperdument,  
Jusqu'à ce que la nuit accorde sa réponse  
De mort à cette célébration maudite,  
Et qu'un silence lourd, par tout le ciel, annonce  
Que le Verbe est fait chair et que la messe est dite.

## LE NOUVEAU CHRIST

L'obus vient de frapper un grand christ de calvaire,  
Et le bois de la croix s'est volatilisé.  
Comme un aigle éployant les ailes sur son aire  
Le Christ reste debout. Rien ne l'a renversé.  
Mais il est délivré du fardeau millénaire  
Et de son portement liturgique aux épaules...  
Ainsi, debout, absolument méconnaissable,  
Il a bien plutôt l'air, sur le roc, d'un vieux saule  
Découronné, mais qui se tient, possible et stable.  
C'est bien toujours un Dieu, mais ce n'est plus le même.  
Nul homme encor n'avait sans doute imaginé  
Quelle étrange figure et quel nouvel emblème  
Ferait, sur fond d'azur, ce christ inopiné,  
Les bras soudain ouverts et les mains déclouées,

Transformant tout à coup, en haut d'un promontoire,  
 Son geste de supplice en geste de victoire.  
 C'est un libérateur écartant les nuées,  
 Et c'est un Dieu de joie que ce Dieu décloué!  
 Son geste crie : « Venez! En avant! Évohé! »  
 O stature que n'eût prévue aucun apôtre!  
 Ce mort n'est plus le Christ enchaîné. C'est un autre.  
 Sublime allégorie sculptée par un obus!  
 Ils ont broyé ta croix. Enfin!... Vive Jésus!

Seigneur, Dieu des chrétiens, Dieu des promesses saintes.  
 Lorsqu'en vous incarnant dans un homme vous vîtes,  
 Ce fut — la Foi le dit — pour délivrer le monde.  
 Or, aujourd'hui, vous parachevez l'Évangile.  
 Sur de nouveaux martyrs qu'un dogme neuf se fonde!  
 Auriez-vous donc trouvé que l'œuvre était stérile,  
 Et qu'il fallait encore un deuxième mystère?  
 Ou bien estimez-vous que c'était encor peu  
 Pour prix d'un tel salut que la mort d'un tel Dieu,  
 Puisque vous avez mis l'horreur sur votre terre,  
 Et toléré, Seigneur, ce grand assassinat  
 De martyrs entassés sur tant de Golgotha?  
 Mais c'est fait. Te Deum! Plus de De profundis!



Gloire à l'obus pointé qui foudroya les bois.  
Le Monde est libéré, ô Jésus! Plus de croix!  
En mourant à nouveau dans chacun de vos fils,  
Vous l'avez racheté pour la seconde fois.

## LES DEUX TROUPES

On a dit à ceux-ci :

« C'est la dernière guerre.

Allez combattre pour la paix universelle!

Il faut vaincre et, s'il faut mourir, mourez pour elle.

Les hommes, dans des jours prochains, seront tous frères.

Nous ne toucherons pas, nous, la cime du rêve,

Soit!... Mais nos fils nous béniront. Nous leur ouvrons

L'espace du sommet et, derrière les monts,

Presentez l'astre indubitable qui se lève!

L'antique barbarie pousse son dernier spasme.

Après quoi : royauté du peuple, les tyrans

Précipités, partout des cœurs compatissants,

L'idolâtrie, brisée à coups d'enthousiasme,

Toute société refaite et refondue...

Paix sur la terre aux ouvriers de l'idéal!  
Saint travail! Plus de sang. Le bonheur social.  
Allons, enfants! Debout!... Non, ce n'était pas vous  
Qui deviez profiter du rêve humanitaire,  
Ce sont vos fils. Puisqu'il le faut : Mort à la guerre!  
En plein cœur! Porte-lui, peuple, les derniers coups,  
Et que soit écrasée par toi la bête immonde!  
Allez, vous conquérez la Liberté du monde!  
L'avenir vous regarde et tend les bras! »

Alors,

Heureux et le sourire aux lèvres, ils sont morts.

\*  
\*

On a dit à ceux-là :

« Voici le châtement.

L'homme avait dénoncé son pacte avec le ciel.  
Dieu le punit de son reniement criminel,  
D'avoir fait alliance avec l'Esprit qui ment.  
Le flambeau de la Foi se trouvait en péril,  
Mais la France et la Foi renaîtront plus prospères  
De l'épreuve de feu qui purifie la terre.  
Dieu commande. Humblement, disons : Ainsi soit-il!

Allez vous battre, fils de vos rois, fils des preux,  
Soldats de votre Église, amis de votre Dieu!...  
Soyez vainqueurs. Après l'autodafé, la France  
Lèvera l'étendard paré de fleurs de lis,  
Et, le faux rêve humanitaire enseveli,  
Tout deviendra : Clarté, Ordre, Foi, Espérance!...  
Vainquez pour votre Dieu et la rédemption!  
La lutte est douloureuse, aveugle, mais la lutte  
Est le commencement de la sainte raison,  
Car la libre-pensée accélérât la chute.  
C'est vous qui sauvez tout, enfants! Je vous adjure  
De délivrer notre pays ensanglanté.  
Derrière le rempart de la montagne obscure,  
Voici monter la Croix, gage d'éternité!...  
En avant!... Dieu vous voit et vous commande! »

Alors,

Heureux, et le sourire aux lèvres, ils sont morts.

## L'ILLUSION EN MARCHÉ

Dans cette chiennerie de peuples dévorants,  
Dans cette renflée et ces lampées de sang,  
Dans cette mortuaire et sinistre fringale  
Qui va de l'orient aux mers occidentales,  
Quel est celui d'entre ces flaireurs de supplices,  
Bas-empires fourbus ou vainqueurs, qui ne croit  
Combattre pour la Vérité, pour la Justice,  
Et qui ne s'attribue ce nom : Soldat du droit?  
Pas un!... Pas un qui ne s'élançe ou qui ne tombe  
Dans ce delirium-tremens de la planète,  
Pas un qui n'ait livré sa chair à l'hécatombe  
Sans avoir cru qu'un Dieu combattait, à leur tête,  
Pour l'instauration d'un idéal suprême.  
L'Idée marche en avant de l'Acte. Et cette idée

Qui traîne les patries en rut et débridées  
 A toujours nom : Justice et Raison. C'est la même,  
 Quel que soit le drapeau. Et vainqueur, ou victime,  
 Eux sont toujours le droit, l'adversaire le crime.  
 Tout homme, fier soldat de sa chimère, expire,  
 Heureux de lui donner sa vie dans un sourire.

Illusion! Illusion! C'est toi qui mènes  
 Le monde! Illusion! C'est toi qui nous entraînes,  
 Jeunes fous enivrés de ton sillage d'or!  
 Nous aspirons la transparence de ton corps.  
 Pour chacun n'es-tu pas la grande poursuivie,  
 Béatrice apparue au milieu de sa vie?...  
 Illusion! O spectre amer et sans visage,  
 Forme qu'on voit de dos toujours, dans un sillage,  
 Ton fantôme indéfiniment multiplié  
 Passe, et tous ont baisé la trace de ton pied!...  
 Mentreuse illusion! Qui donc sur cette terre  
 A raison? Vérité, ton nom est-il Mystère?  
 Et cependant la Vérité indivisible  
 Est quelque part. La vérité est une. Alors?...  
 Où?... Chacun la possède et ce n'est pas possible  
 Qu'elle soit à chacun! Alors? Qui seul a tort?  
 Ou qui seul a raison?... Béatrice adorée,



Tu vas, — et l'univers se déploie en armée  
Derrière ton fantôme appar... Seulement,  
Quelquefois, au plus fort du combat, la nuée  
Couvre le corps à corps des peuples écumants.  
On ne voit plus. On ne sait rien dans la mêlée.  
Qui livre la bataille? Et que se passe-t-il?  
N'est-ce pas toi qui t'es brusquement retournée,  
Attendant que tes proies fussent bien en péril?  
Puis, démasquant tout ton mensonge, Illusion,  
As-tu foncé sur le cortège qui te suit,  
Et ces cris de furie forcenée, dans la nuit,  
N'est-ce pas la fatale et sombre expiation  
Du rêve? N'est-ce pas le guet-apens funèbre  
Où, Circé, tu menais ton troupeau, en chantant?  
Ou bien n'est-ce qu'une bataille, simplement,  
Et que le meurtre égalera aux plus célèbres,  
Avec son même contingent habituel  
De morts, son holocauste affreux où se confondent  
La race de Caïn et la race d'Abel?  
C'est probable... Pourtant, lorsque la paix profonde  
Est descendue sur le charnier, et que l'aurore  
Éclaire enfin de son rayon multicolore  
Cette uniformité alignée de chairs mortes,  
Parmi tous ces héros démembrés, déjà froids.

A les examiner de près, on s'aperçoit,  
Comme à certains coups se reconnaît l'assassin,  
Qu'il n'en est peut-être pas un seul qui ne porte,  
A gauche, au même endroit, juste au-dessous du sein,  
Soulignée par un grand trait de sang circulaire,  
La griffe monstrueuse et morne des Chimères.

## LE HÉROS

J'exècre le poncif bravache et soldatesque.  
La guerre est une vaste et merveilleuse fresque,  
Sur la toile du temps brossée à larges traits...  
Je n'admets pas que, sous couleur de populaire,  
Pour monter un tirage à cent mille exemplaires,  
L'image et le journal prostituent le portrait.  
Le type est galvaudé. Nous les avons trop lus  
La blague du biffin, le faux mot du Poilu,  
Le coq-à-l'âne en fleur aux lèvres de Gavroche  
Qui tombe en débitant sa pirouette aux Boches.  
Le « Tirez donc, les gas ! » ou le « Debout, les Morts ! »  
Cette poncivité grasse et de bon rapport  
Qui de l'historien ne fait plus qu'un faussaire,  
Émargeant à l'affreux mensonge de la guerre,

Et qui donne à la bouche horrible qu'on mutile  
L'expression stupide et fausse de l'idylle !  
Vérité, vérité manifeste, au cœur triste,  
Vérité devant qui s'effare l'utopiste  
Et le pharisien, il faut qu'on te défende,  
Et que tu n'aïlles pas crouler sous la légende !  
Oh ! lève-toi, vivante, et telle que tu fus  
A travers ton chaos monstrueux et confus,  
Mais illumine-nous de ta vaste colère,  
De ton hautain dégoût, vérité de la guerre,  
Simple, dure, terrible, entraînant un torrent  
D'idées, autour de toi rôde le guet-apens  
De l'immense bêtise humaine qui dégrade  
Toute noblesse de penser par des bravades,  
Qui nous sort son panache pauvre et périmé,  
Ses exhortations vides, ses bouts-rimés,  
Sa feinte gaillardise ou son sublime indigne,  
Tout ce patriotisme fade à tant la ligne  
Et ravale le réalisme de la guerre  
A l'image à deux sous pour école primaire !...  
Et tout ce maquillage éhonté de la mort,  
Sous prétexte de nous verser le réconfort !  
Ah ! ce qui sortira pourtant de toi, Pensée !...  
Cette insulte, quand tu volais à l'apogée,

Ce coup de feu contre ton aile, et le génie  
Douloureux qu'aujourd'hui notre noblesse expie,  
C'est ce drame fiévreux et grave que l'on sent  
Battre et nous remonter dans la chaleur du sang!  
Au-dessus de la blague nauséuse et terne  
De Pantruche, je vois des beautés plus modernes.  
Je ne conteste pas Gavroche et le briscart  
Qui rendent l'âme dans un rire goguenard.  
Ce sublime livresque existe. Il est fort beau.  
Pareille insouciance embellit le tombeau —  
Mais il est, en ces temps, un plus large héroïsme,  
Un plus lucide orgueil dans le patriotisme,  
Quelque chose de plus humain dans l'âme humaine,  
Et de plus réfléchi devant la mort prochaine.  
Nous voyons des sommets plus purs à la vertu!...  
Je préfère cent fois au titi héroïque  
Un soldat tout aussi réel, plus authentique :  
Ce grand héros improvisé, inattendu,  
Ce bel enfant, aux traits graves d'aristocrate  
Hier encore assortis au ton de sa cravate,  
Qui, penché sur l'étude et docile aux pensées.  
Prévoyait mal à quelle immense destinée  
Son cœur était promis et son dédain voué;  
Cet homme, indifférent à se faire tuer,

Mais que savoir la mort triste et laide n'empêche  
Nullement de mourir le premier sur la brèche,  
Hautain, plein de mépris pour tant d'insanité,  
Ce penseur qui renie la guerre fratricide  
Mais, empoignant les flancs de l'Archange irrité  
Qui l'emporte en chantant au vent de sa chlamyde,  
S'élance, et — pâle un peu de s'en aller mourir, —  
A tous ces chiens saignants et hurlant de désir,  
Comme un quartier de viande à la meute en furie,  
Jette la sombre ardeur de sa mélancolie!...



## LE SOLDAT DE 1915

Dieu dit aux fils de Caïn le laboureur : « Vous labourerez la terre qui a ouvert la bouche pour boire le sang répandu. »

### I

Quand on pénètre dans la zone d'épouvante  
On commence par voir un désert, où se tord  
Un squelette ahuri, fantomal, d'arbre mort.  
C'est une sentinelle, au milieu des tourmentes,  
Qu'un Virgile, sans doute, a dû laisser par là.  
C'est l'entrée du boyau où j'ai lu « Speranza »,  
L'ouverture du cycle où les âmes défontent.  
Le sol tout aciéré, tout dallé de limaille

A remplacé les champs du labour et l'éteule.  
Partout le désert plat. De loin en loin, des meules  
Ont l'air d'obus fichés en terre, aérolithes  
Tombés d'on ne sait quel olympe hétéroclite.  
Mais plus loin ce n'est plus la zone désertique,  
Et là point n'est besoin d'arbre qui vous indique  
Un enfer, sur lequel un exergue est gravé...  
Rien qu'à le voir, on sent que l'on est arrivé.

Toute une Alpe effondrée dans la tourbe et la marne !  
De près, de loin, partout où le combat s'acharne,  
C'est la marée de boue, un pressoir liquoreux  
Qu'ils foulent de leurs pieds et qui leur gicle aux yeux.  
On les voit, enivrés du limon qu'ils ont bu,  
Tituber sur ce sol pétri par les obus,  
Enfoncer au cloaque épais, sans bord ni berge,  
Et d'où, comme l'épave après l'orage, émerge  
Des débris, des tronçons, mille formes étranges,  
Rudiments de matière, innommables mélanges  
Où ne se reconnaît rien qu'on puisse nommer...  
Par là-dessus, errant, un être fauve, hirsute,  
Presque marécageux, vague habitant des huttes,  
D'un sordide fumier encore mal exhumé,  
Enduit d'un vêtement durcifié de terre,

Un revenant de préhistoire, homme-calcaire  
Dont la barbe pétrifiée et les moustaches  
Pendent en stalactite, en dépôts d'alluvions!  
C'est l'ancêtre vivant tel que l'homme l'arrache  
Au rocher basaltique, à la grotte sans fonds.  
Il est encor couvert de matière éruptive,  
Blanc comme un ossement sorti de la chaux vive,  
Et ses deux poings ont l'air de deux boules qu'il mange,  
Une sorte de pain blêmi, stratifié!  
Et cet ermite, le Baptiste de la fange,  
Paré d'une poitrine écailleuse, moitié  
Saurichnite du Nord et caïman du Gange,  
Tient — comment? — entre les deux mottes de ses mains,  
Un pieu dont l'un des bouts lui va jusqu'aux moustaches,  
Qu'il agite comme un impitoyable engin,  
Un pilon avec quoi son poing baratte et gâche  
Ces consistances d'huile ou de cambouis terreux...  
On croirait que la terre a vomi dans ces creux  
Des flots de vase et tous ses quartz liquéfiés!  
Cet homme, enfoui là, semble, du front aux pieds,  
Se transformer en pierre, à l'instant où la pierre  
Redevient le gluant liquide élémentaire  
Et, quand de toute part, comme dans la Genèse,  
S'épand la fonte des coteaux et des falaises...

Quoi? toute cette lave immonde et pataugée  
Qu'éructe le cratère en travail des tranchées,  
C'est cela qu'ils ont fait de la terre natale?  
Terre de France, aimée d'une amour sans égale,  
Ils la pétrissent, la draguent, la manipulent  
Pour en faire une pâte vivante, une nappe  
En fusion que, de l'aurore au crépuscule,  
Vautrés comme des chiens dans la fange qu'ils lappent,  
On leur voit triturer et brasser! Ventre à plat,  
Ces nageurs sont si bien incorporés en elle  
Qu'on se demande quel déluge conserva  
Pour nous cet amphibie fossile, originel,  
Intact et tellement amoureux de son auge  
Qu'il y roule, qu'il s'y ébroue, qu'il y patauge,  
Dans un délire heureux, vague, tortu, difforme,  
Jusqu'à ce qu'ivre-mort et vaincu, — il y dorme!...

Et ceci, ce n'est pas un des fils de Caïn,  
Ce n'est pas un produit ethnique ou surhumain.  
Dans sa gaine, à quelque vestige d'uniforme,  
Rotondité de casque ou patte d'épaulettes,  
On voit de quel honneur il est le tâcheron,  
Pouquoi son cœur s'acharne et son torse halète,  
Quelle sainte sueur lui ruisselle du front!

Et l'homme, en contemplant une pareille offrande,  
Comprend alors, si, pris d'horreur, il se demande  
Pourquoi ce vêtement sordide, cette boue  
Sur ce corps, sur ces mains, sur ces bras, sur ces joues,  
Que la Patrie est pauvre et que, lui coûtant trop  
De donner un linceul, elle donne un manteau!

## II

Ils marchent, fabuleux, livides légions!  
Et cette Grande Armée, blanche sur un ciel noir,  
Quand on la voit passer, dans les rayons du soir,  
Vous met au cœur le plus auguste des frissons!  
Sous leur cilice pâle et crayeux, on dirait  
Des pénitents altiers descendant le Thibet.  
La boue sculpte au képi un vague alérion.  
Ce défilé, ce grand retour, au fond du rêve,  
C'est simplement ceci : l'heure de la relève.  
Ils marchent, vague humaine, ou torrent qui dévale!  
Un gave caillouteux, une inondation  
Charriant des lambeaux de choses triomphales,



Voilà ce que l'on voit venir de l'horizon.  
Puis l'œil fixe un à un chaque géant qui va ;  
Et ce n'est plus alors un fleuve de gravats...  
Botté de blanc, au poing son gantelet de marbre,  
Et caparaçonné de lourds maillons durcis  
Qui mettent à son corps l'écorce des vieux arbres,  
Chaque homme, en même temps que le ciel s'obscurcit,  
S'effrite et fait tomber en marchant ses écailles.  
Il avance, épuisé, les artères saillies...  
Son sac au dos, coupé dans des pierres de taille,  
Pèse comme un éclat de roches équarries!...  
Ces Neptune de bronze ont des mousses calcaires ;  
On ne sait plus leur âge : ils sont octogénaires.  
Des neiges de salpêtre étreignent leur thorax.  
Ces descendants d'Achille et ces neveux d'Ajax  
S'en vont, gonflés, pesants, et l'on voit sur leur dos,  
Sur leurs reins, étageant leurs accablants fardeaux :  
Sacs, flingots et bidons, musettes, cartouchières,  
Ensevelis sous la mouture de poussières!  
La voilà cette armée unique, ineffaçable,  
Taillée dans le Paros, modelée dans le sable,  
Cette armée qu'un simoun tragique a revêtu  
Et qui s'avance comme un peuple de statues!  
Devant nous, une horde imprévue de colosses



Qu'un pouce de sculpteur pétrit en ronde-bosse  
S'évade, en plein soleil, débordante de vie,  
Mais encore à demi achevée, mal finie,  
Un défilé de figurines à l'essai  
Ayant jeté trop tôt le drap qui les serrait,  
Ou fait s'écarteler les formes du mouleur  
Dont le fardeau massif leur comprimait le cœur!...  
On demeure saisi d'effroi quand on regarde  
Cette ébauche d'humanité un peu hagarde  
Qui marche, son pied blanc foulant les routes saintes,  
En conservant encor sur elles les empreintes  
Du limon primitif, créateur, et la trace  
De la matrice d'où s'échappa Samothrace!

## III

Ce soldat-là, si grand qu'on peut à peine y croire,  
Tel que n'en retraça jamais aucune histoire,  
N'est ni le grenadier, ni le légionnaire,  
Fils de la vieille-garde et de la Grande Armée,  
Le grognard lutineur de blanches Renommées,

Ayant piqué tous les trophées à sa rapière,  
Fatigué d'avoir fait trembler toute la terre,  
Cueilli tous les lauriers, toutes les immortelles,  
Et pris d'emblée chaque Victoire par les ailes !

C'était hier l'enfant, le pâle adolescent,  
Qui n'eût versé jamais une goutte de sang  
Et s'en allait, charmant et léger dans la vie,  
Sorti de rhétorique ou de philosophie,  
Courant à ses premiers rendez-vous clandestins,  
Le gracile danseur des tangos argentins,  
Presque bouclé, tout svelte, et caressé des femmes !  
Aujourd'hui le voici, la colère dans l'âme,  
Mué, dans un élan d'ardeur précipitée,  
En ce géant, en ce colosse quaternaire  
Qui, dépassant tous les héros de cent coudées,  
Éclipse pour jamais les porteurs de tonnerres,  
Tous les Césars fourbus et les Napoléons.  
Il monte par-dessus toutes les légions  
Pour dresser une stature presque identique  
A celle du vieil ancêtre géologique :  
L'être né de la boue, après le jour septième,  
Créé par Dieu d'un peu d'argile et de poussière.  
Le vieil Adam issu de notre humus, le même

Que celui-là qui fut le premier sur la Terre!...  
Car l'homme du pays d'Éden et d'Hévila,  
Est devenu — Dieu qui le voit! — cet enfant-là!...  
O prodige émouvant, plus beau que tout au monde!  
Il a fallu peut-être au globe cent mille ans  
Pour créer tout à coup ce cœur dans cet enfant  
Et pour perpétuer dans cette fange immonde  
Un être conscient, pensif, qui réunit  
Ce que l'âme a produit sous le ciel de plus fin,  
De plus rare, un enfant pareil au séraphin,  
Et l'être inachevé des âges du granit,  
Afin que du baiser de l'homme avec la fange  
Il sortît l'archétype absolu du guerrier,  
Du défenseur du sol, le héros tout entier  
Qui descend jusqu'au cœur de sa terre et la venge  
En la tenant contre sa poitrine, à pleins bras!...

L'histoire encor, peut-être, un jour, te reverra,  
Héros superbe et blanc qui rejettes dans l'ombre  
Les braves, les martyrs et les vaillants sans nombre,  
Mais rien n'égalera jamais cette épopée,  
Si sobre, sans parade et sans éclat d'épée.  
Quant à moi, tout au bas du dessin que j'ai fait

De ce grognard nouveau qu'eût envié Raffet,  
De ce héros plus grand que les plus légendaires,  
Je vois la Gloire qui paraphe le portrait  
Et, s'inclinant très bas devant l'image épique,  
Écrit :

Soldat de la Troisième République.

## LE CERCLE DE FEU

Logue!

Dieu fatidique appelle : « Logue! Viens! »

Par nous que soit réalisé le mythe ancien!

Ton épée a tracé sa barre sur l'Europe.

On entend ton cheval effaré qui galope

De l'un à l'autre bout du sillage divin.

Le feu jaillit de la barrière gigantesque.

La flamme barbelée déploie son arabesque

Intangible, au-dessus du Cercle de Caïn...

Quel est le dieu caché dans ce Buisson ardent

Qui s'embrase de l'orient à l'occident?

Quel est le nom de la divinité dormante

Autour de qui la flamme effuse, crisse et chante?

Espérance? Beauté? Fille de la douleur,

Ton nom? Chaste dormeuse au milieu de ta forge,  
Dans la forêt vulcanisée par l'enchanteur,  
Dis-moi ton nom, dis, l'invisible, dont la gorge  
Prépare son éclat de marbre pentélique?  
Il sera pour nos fils la suprême musique  
Ce nom, dont nous avons le désir entêté,  
Et que nous prononcions autrefois : LIBERTÉ!...  
Comment sortira-t-il, ce nom, de la refonte  
Que la flamme et le fer ont fait de toute chose?  
Logue! Viens!

Monte autour de l'Intangible. Monte!  
Illumine la nuit de ses paupières closes!  
Je ne distingue pas la déesse cachée,  
Mais, Logue, protecteur des vieilles chevauchées,  
Derrière la barrière ardente de tes piques,  
Je sais que, doux, puissant et grave, dort un dieu,  
Et j'entends, à travers les tonnerres du feu,  
Sa respiration paisible et prophétique!

Janvier-Décembre 1915.



### III

## LE CERCLE D'ÈVE

.....  
Entrammo a ritornar nel chiaro mondo.

INFERNO, c. xxxiv, v. 134.

Nous entrâmes dans ce chemin pour  
retourner au monde lumineux.



ELLES



## LE CALENDRIER

C'est le calendrier de la nouvelle année.

Je l'ai pris. Tous les noms s'animaient sous mes doigts ;

Les uns — réminiscence adorable et fanée —

Semblent des noms de fée ou bien des noms de rois ;

Les autres sont des noms tout simples, qu'ont redits

Tant de bouches!... Et maintenant comme ils m'émeuvent,

Ces noms qui désormais seront des noms de veuves

Ou d'orphelins! ces noms qu'on appelle « petits »

Sans doute parce qu'ils contiennent l'infini!...

Mais, entre tous les noms diaprés qu'à l'enfance

Accordent ceux aussi qui lui donnent la vie,

Épelez bien les noms des femmes de la France...

Qu'ils sont beaux tous les noms des femmes, les Marie,  
Les Jeanne, les Lucie, et les Marthe, les Anne!  
Songez dans quel soupir ils ont été redits,  
Ces noms, les derniers mots, ou sacrés ou profanes,  
Que leurs bouches auront murmurés et choisis  
Pour l'agonie horrible au fond des solitudes,  
Ces noms désespérés comme des bras tendus,  
Et qui représentaient ce qu'ils aimaient le plus  
Sur terre, le secret de leurs béatitudes,  
Un visage, deux yeux, une forme, des bras,  
A qui se rattachait un nom comme un collier...  
Et c'était, par-dessus toute chose, ici-bas,  
Leur talisman suave et jamais oublié.  
Hélas! l'arbre, la meule, et la bise et les bois  
L'auront, seuls, entendu pour la dernière fois, —  
Car ils auront tous eu cette même pensée  
De mourir dans le même amour.

Seigneur, Seigneur!

Accueillez avec eux la phrase prononcée,  
Car elle est comme une autre un hymne en votre honneur  
Puisqu'ils en auront fait la suprême prière,  
Et puisque jusqu'à vous sont montés, de la terre,  
Par delà l'agonie et par delà les tombes,



Tous ces noms exhalés comme un vol de colombes !  
Et puis, ce fut fini !... Le silence a repris  
Les mots comme il a bu la vie. Et c'est atroce...

Mais entre tous ces noms de saintes réunis,  
Faits pour sonner l'amour, le baptême ou les noces,  
Il en est un que ne porte aucun agenda.  
Pourtant, apparemment, c'est un nom de personne.  
Il est même le plus répandu, celui-là !  
Le beau nom ! A combien de femmes on le donne !  
A toutes il leur va si bien — vieille ou petite,  
Ridée, fraîche, jolie, châtaine, noire ou blonde !  
Il appartient à tous, il est à tout le monde.  
Il vaut toutes leurs Jeanne avec leurs Marguerite,  
Et si fruste qu'il soit, dans sa banalité,  
Il n'est pas de héros qui ne l'ait prononcé  
Tendrement, saintement et misérablement  
A l'heure où le héros redevient un enfant.  
Il a jailli, d'un trait, sur les champs de bataille  
C'est peut-être celui qu'ils ont le plus crié,  
Qui sait ? quand les mordit la chienne aux dents d'acier...  
C'est le nom sans pareil qui monte des entrailles  
De l'être et de la terre entière, — le plus beau !  
Comme ils l'auront râlé avidement, et comme

Il dut sortir vivant du cœur des morts ! Tout homme  
Qui le dit est sacré, — et bien plus le héros,  
Lorsque c'est un héros expirant qui le nomme !...  
Vous l'avez reconnu, n'est-ce pas, entre mille ?...  
Mais depuis qu'ils l'ont dit, là-bas, le difficile  
Est de le prononcer sans pleurer, maintenant.  
Deux syllabes, pas plus. C'est celui-là : « Maman. »

1<sup>er</sup> janvier 1915

## LE CRI

Comme ils crient, comme ils crient et sur toute la terre !..

L'hommage doit monter aux narines des dieux,

Encens intarissable, énorme et savoureux!...

Qu'ils accueillent comme l'hommage le meilleur,

Le cri qui leur jaillit à tous, du fond du cœur,

Celui qui contient tout, ce cri, le premier mot

Par qui s'ouvre la vie. Le dernier qui la clot.

. . . . .  
Après qu'on l'eut couché tout sage et tout petit, —

Dix-huit ans, guère plus, c'était un volontaire, —

Comme un bébé qui se retourne dans son lit

Paresseusement et tendre, il se laissa faire,

Border, sangler... Mais quand tout à coup il sentit

Que c'était vrai, bien vrai, que c'était bien un lit,

Il fondit en sanglots entrecoupés, atroces,  
 Avec cette grimace affreuse qu'ont les gosses.  
 Il répétait : « C'est bon, c'est bon!... Dieu! que c'est bon!  
 Intarissablement, mais de quelle façon!  
 Mêlant la pure extase au plus noir désespoir...  
 On lui disait : « Qu'as-tu? Réponds-nous? Qu'as-tu donc?  
 Navrant spectacle, et même abominable à voir,  
 Au point qu'on retenait ses larmes avec peine!  
 « J'ai... j'ai... que depuis si longtemps... tant de semaines  
 Trois mois!... n'importe quand ni où, matin ou soir,  
 J'ai couché sur la terre nue... J'ai eu si froid!  
 Madame... alors... songez..., c'est la première fois  
 Que je sens... que je suis... » Le reste il l'acheva  
 En plongeant lourdement sa tête dans les draps,  
 Tout comme si, de les palper, de les étreindre,  
 Ce fût une caresse et qu'il sentît des bras  
 Le tirer au lointain, vers celle qui sait plaindre  
 Et consoler.

« C'est bon!... Comme je suis content! »

Puis d'une expression mi-triste, mi-ravie :

« Et ce serait le jour le plus beau de ma vie,

« Si j'avais à côté de moi... elle... maman!... »

Alors il renfouit sa tête obstinément

Et se reprit à murmurer, durant des heures,  
Sans arrêter : « Je veux maman !... Je veux maman ! »  
Et c'est plus triste encor quand c'est l'homme qui pleure  
Et que c'est, près de lui, la femme qui sourit !  
A la fin, progressivement, il s'endormit.

Tous les autres, public gagné, public facile,  
En écoutant ce mot qui sortait de ce lit,  
Regardaient, fixement, l'ombre dans leur asile  
Monter...

La plainte allait toujours s'affaiblissant.

Un seul, le plus âgé je crois bien, regardait  
D'un regard plus farouche et presque menaçant,  
Avec de la rancœur, même un rire mauvais...  
Mais je ne voulus pas savoir ce qu'il avait ;  
Car je venais de lire au fond de sa pensée.

. . . . .  
Oui, ce fut bien cela la phrase prononcée  
Par tous ceux qui sont morts sur les champs du carnage !  
Pas la phrase, le cri — l'unique mot, le seul ! —  
Le mot originel et, quel que fût leur âge,  
Nous savons que ce mot leur servit de linceul.

Tu peux les plaindre, ami ! Mourir comme eux, c'est plus  
Que mourir !... Et pourtant la pire des misères  
N'est pas de s'en aller sans que vienne une mère.  
Réserve ta pitié, si tu te sens ému,  
Pour un sommet plus haut et plus aride encore !  
Es-tu celui qui songe ? Alors songe aux soldats,  
Vieux ou jeunes, mais que déshérita le sort,  
Couchés également par la faux des combats,  
Qui, dans l'impulsion dernière de la mort,  
Ont appelé leur mère, — et qui n'en avaient pas !



## LETTRE D'UNE GRAND'MÈRE

Mon petit, je t'écris. On m'a bien annoncé  
Que tu n'es plus, que tu reposes sous la croix,  
Dans un pays très difficile à prononcer.  
Quelle folie! Il n'est pas vrai que cela soit!

Et je prendrai la plume et j'écrirai quand même.  
Je dois t'aimer bien plus que ta mère ne t'aime,  
Puisque moi je t'écris, au bout de la maison,  
Quand je l'entends qui pleure à travers la cloison.

Ne doute pas de moi. Je n'ai pas cru, mon gas!  
Tu vis toujours. Tu vis... Je sais quand tu mourras.  
Tu mourras, vois-tu bien, quand nous pourrons le croire.  
Un jour. Ce jour-là seul. Celui de la Victoire.

Ce jour-là, par exemple, où tout sera si beau,  
 Ah! combien serons-nous de mères à sentir  
 Que, quel que soit l'endroit qu'aient marqué vos tombeaux  
 Pour la première fois vous venez de mourir!

Jusque là tout décès me paraît provisoire.  
 Ton matricule a dû s'effacer. Et d'abord  
 Pourquoi nommer l'absence avec ce nom : la Mort?  
 Pourquoi dire à l'absence : « Habille-toi de noir »?

A ce compte, vois-tu, nous avons pris le deuil  
 Quand la patrie, frappant du poing à notre seuil,  
 Nous eut dit : « Ils sont beaux, vos enfants. Prêtez-les! »  
 Elle avait dit : prêter. Nous vous avons donnés!

Quand vous eûtes quitté l'ombre de nos demeures,  
 Nous savions que vous ne reviendriez jamais.  
 Alors, à quel moment peut-on dire : « C'est fait »?  
 Personne n'en sait rien. C'est nous qui dirons l'heure.

Jusque là vous vivez, et tant que nous voudrons!  
 Vous avez tellement fait de trous dans la terre  
 Pour vous battre! — Il paraît que c'est cela, la guerre! —  
 Mourir, c'est n'être encor pas remonté du fond.

On t'a choisi un camarade pour sous terre.  
C'est la chambrée. Tâche d'avoir un bon voisin.  
Serrez-vous. Dormez bien d'un sommeil exemplaire,  
Épaule contre épaule, et la main dans la main.

Ta mère a de la mort une bien pauvre idée !  
Elle s'habille en noir. Moi, je m'habille en brun...  
Il est vrai qu'à mon âge on n'est pas très fixée.  
Mes deuils sont si nombreux que je n'en porte aucun.

Mais quand éclateront des trompettes de rois,  
Et lorsqu'ils reviendront, le laurier à leur front,  
Nous, qui n'attendrons plus, alors nous tomberons,  
En poussant de grands cris, et toutes à la fois !

C'est quand nous les verrons rire, les autres mères,  
Vous tenir par le cou en criant : « Le voilà ! »  
Que nous, nous sentirons, en resserrant nos bras,  
Vos corps soudainement se réduire en poussière !

Mais même alors je garderai mon avantage,  
Car je serai plus près de toi, étant plus vieille...  
Ta mère sentira que l'on n'est pas pareille  
Dans le deuil ! Et, jalouse, elle enviera mon âge.

En attendant ce jour si beau — mais qui révolte! —  
Ici tout va. Ton père a rentré les récoltes.  
Il n'aime pas lorsqu'il nous voit ces airs contrits  
Qu'ont les chattes quand on leur a pris leurs petits.

Moi, je trouve toujours que ton père a raison...  
C'est que je t'aime tant, mon cher petit garçon!  
Aussi, moi, j'ai repris la plume sur ma table...  
Tu vois que c'est toujours moi la plus raisonnable!

Ma lettre arrivera où que vous vous trouviez...  
Si, par hasard, elle se perd, en cours de marche,  
Étant partie comme la colombe de l'Arche,  
C'est qu'elle aura jeté le rameau d'olivier!...

Adieu, mon grand. Tu vois, moi, je n'ai pas douté.  
On est si fier de toi! C'est si doux, la fierté!...  
A se revoir. Fais bien tout ce que tu dois faire.  
Profite du repos. Je t'aime. Ta grand'mère.

## L'ALLIANCE

Ma chérie, j'ai passé ta bague à la main droite.  
En dix-huit ans d'amour c'est la première fois,  
Depuis le jour où tu la glissas à mon doigt...  
Oh! je la sentais bien devenir trop étroite!

Mais moi je n'osais pas l'enlever de moi-même.  
J'ai toujours été bête et superstitieux;  
J'avais peur de t'aimer un peu moins que je t'aime!...  
On me l'a mise à droite. Elle me va bien mieux.

Oui, tu verras. Le tout est de s'y faire, en somme...  
Il l'a fallu. Sache qu'elle a bien résisté  
A changer d'habitude et de fidélité;  
Car elle tenait bon. C'est une bague d'homme.



Vingt ans d'amour l'avaient complètement rivée !  
 Tant de jours, tant de nuits, sans l'avoir retirée !  
 Elle a quitté la place où toujours tu la vis...  
 C'est bien mieux. Tu seras, je crois, de mon avis.

Et d'abord je ne voulais pas que l'on me l'ôte.  
 Mais quand je t'aurai dit, tu comprendras pourquoi  
 Ta bague a voyagé d'un doigt à l'autre doigt.  
 Chérie, excuse-moi. Ce n'est pas de ma faute.

Tu comprends?... Je n'ai pas voulu qu'on te prévienne...  
 As-tu compris?... Ah! pas de larmes dans les yeux!  
 Et dis-toi bien que je ne suis pas malheureux.  
 Une main, c'est assez pour y tenir les tiennes!...

A l'heure où je t'écris la chose est consommée.  
 Figure-toi, j'aurais voulu qu'on me permît  
 De jeter un coup d'œil sur la pauvre en allée.  
 Dame, une amie!... on n'en a pas beaucoup d'amis!

Mais avant tout je n'aurais pas été fâché —  
 C'est juste hier qu'on lui ravit son anneau d'or —  
 De voir si, loin de moi, elle gardait encore  
 Le cercle pâle et doux de la bague arrachée.



Aujourd'hui l'anneau brille à ma droite, et je pense  
Qu'il en appréciera fort bien toute la gloire!  
Je suis fou de donner cette énorme importance  
A la translation d'un bijou sans histoire,

Mais j'ai voulu de suite, à l'aimée, attester  
Qu'ainsi ma main m'avait paru beaucoup plus belle!  
Puisse l'anneau donner à son amie nouvelle  
Une leçon d'amour et de fidélité!

Elle dira ce qu'elle apprit de grand; de sage,  
Depuis que tu l'avais glissée à mon doigt nu.  
Elle aura soin que tous les serments soient tenus.  
Les deux amies feront, je crois, très bon ménage.

En somme, ma gardienne a changé de vigie.  
Mon doigt se plaît à son toucher neuf, amical;  
Et, si ce n'était pas qu'elle fait un peu mal,  
Je croirais qu'elle est là depuis toute la vie.

L'anneau de la tendresse est sauvé, ma chérie!  
C'est beaucoup. Il est là. Lui ne s'est pas brisé!  
Qu'il reste le témoin à qui tout se confie,  
De ton premier sourire à mon dernier baiser.

Tu vois, je t'ai conté l'anecdote complète.

Bah! tu verras, il ne faut pas s'exagérer!...

Maintenant tu sais tout, voilà; c'est chose faite.

Et je suis si content que tu n'aies pas pleuré!

## COMPLAINTÉ

Mon enfant est allé au bois.  
Je ne connais pas sa forêt.  
J'en ai connue une autrefois,  
C'est à deux qu'on s'y promenait.

Celle qu'il habite est glacée,  
Froide à fendre la terre dure.  
On lui donne des couvertures.  
Moi, je lui donne ma pensée.

Qu'il ait chaud, le petit bonhomme!  
Autrefois, je le couvrais tant!  
Qu'il fasse parfois un bon somme...  
Les enfants, c'est si tourmentant!

Vous en donnent-ils des soucis !  
Celui-ci était délicat  
Déjà quand, avec les petits,  
Il jouait au petit soldat.

C'est d'hier. Il a dix-huit ans.  
Dix-huit ans, ce n'est pas un âge,  
Pour s'en aller avec les grands...  
C'est vrai qu'il paraît davantage !

Que le temps va ! Que le temps presse !  
On vieillit si vite à présent !  
Et c'est une grande vieillesse  
Que de n'avoir pas dix-huit ans !

Moi, je m'imagine sans peine  
Lui voir faire ses cabrioles !  
C'est toujours moi qui le promène,  
Et vais le chercher à l'école.

Aussi je me dis bien des fois :  
(Il faut cela, sans quoi, sans quoi!...)  
« Tiens ! l'église a sonné le quart,  
Je vais être encore en retard... »

Je sais bien que c'est un peu bête,  
Mais on se console avec ça!  
Que de fois j'embrasse en cachette  
Un vieux devoir qu'il commença!

Je me dis qu'il est allé loin,  
Que le temps est enchifrené,  
Que bien que l'œuf soit cuit à point,  
Il ne viendra pas déjeuner.

Toute mère est une insensée!...  
Il faut bien que je m'imagine  
Sa satisfaction gamine,  
Lorsqu'il revenait du lycée.

Il remportait des récompenses  
Et la croix tous les samedis.  
Sans doute il aura des vacances,  
Quand il aura reçu ses prix.

Un an, deux ans, trois... que c'est long!  
Mais bah! je commence à m'y faire!  
J'ai tout à fait l'impression  
Que je l'ai mis pensionnaire.

Est-ce vrai que ces têtes blondes  
Pourraient mourir sans avoir su  
Qu'il est d'autres baisers au monde  
Que les baisers qu'ils ont reçus ?

Va ! je n'étais pas la meilleure  
Des caresses, mon cher petit...  
Ah ! penser qu'il faut que l'on meure  
Pour que j'ose te l'avoir dit !

J'avais fait ta bouche si belle  
Pour la femme qui te prendrait !  
Une autre est là : ce n'est pas elle...  
Pars tout de même, mon pauvre !

Tu es beau. Je m'en suis vantée.  
Elle aussi t'a trouvé joli...  
Si tu savais ce qu'aujourd'hui  
Je puis exécrer ta beauté !

Mais, aux premières aventures,  
J'aurais souffert. J'y gagne, en somme !  
Les enfants, cela nous torture  
Dès qu'ils sont devenus des hommes !



C'est la loi. On ne peut rien contre.  
Il aura sa première balle  
Pas loin de l'époque normale  
Où l'on a sa première montre.

D'ailleurs, j'ai la force illusoire,  
A mesure que le temps passe,  
De le faire, dans ma mémoire,  
Rétrograder, de classe en classe.

Oui, jusqu'à ses leçons d'écriture  
Qu'il rapetisse, jour par jour !  
Car, plus petit, on se figure  
Qu'il est plus grand dans notre amour.

A l'église, où vont les dévotes,  
J'entends la Vierge qui sanglote :  
« Descendez mon fils de la Croix,  
Que je l'emmailote une fois ! »

Un drap... oui... ça leur tiendrait chaud...  
C'est affreux — pas même des langes ! —  
De penser que nos petits anges  
Sont allés dormir sans maillot.

Je veux que, semaine à semaine,  
Entre mes bras il diminue,  
Que d'âge en âge il redevienne  
Une petite chose nue,

Afin que je puisse à souhait  
Tout simplement m'imaginer,  
Si je ne le revois pas, que c'est  
Tout comme s'il n'était pas né!

Lorsque j'apprendrai qu'il est mort,  
Je dirai : « Ce n'est pas trop tôt !  
Le méchant ! Voyez comme il dort... »  
Et j'arrêterai le berceau.

## SOLITUDE

Les feuilles mortes se sont mises à tourner,

A tourner désespérément.

Un visage apparaît qui contemple le vent

Emporter ce qui s'est fané

Dans le jardin et dans les champs et dans les âmes.

Un vieux rideau s'est écarté.

Le visage apparu est celui d'une femme

Qui n'a plus rien à regarder.

Seule!... Elle ne sort plus, plus jamais, de la chambre.

Elle pense à bien d'autres routes,

A d'autres chemins blancs dans un autre décembre.

Elle ne sort plus. Elle écoute.

Elle écoute son cœur, le vent, le feu qu'elle aime,  
La solitude douce-amère,  
Et son âme se penche en dehors d'elle-même,  
Comme une rose dans un verre.

## UNE LETTRE

Près de la grande armoire où sont les pommes mûres,  
Dans la salle à manger aux volets entr'ouverts,  
La mère range et vaque. A côté des couverts  
Elle met des biscuits... un pot de confitures...  
On dirait qu'elle fait le moins de bruit possible  
Pour ne pas déranger des rires, sous les feuilles,  
Qu'on perçoit au dehors... La voix jeune et flexible  
D'une femme commande aux enfants : « Que l'on cueille  
Juste ce qu'il faudra... pas plus... cinq ou six fruits... »  
Et c'est le plus banal des tableaux de famille.  
Voyez. Le compte y est : mère, enfants, belle-fille,  
Ils seront tous autour de la table — sauf lui.

Une bonne, en posant les coquetiers laiteux,  
 Tend à la mère, au fond de la fraîche pénombre,  
 La lettre qu'elle attend depuis un jour ou deux,  
 Cette lettre en retard, qui va grossir le nombre  
 De celles qui, là-haut, s'entassent dans sa chambre,  
 La lettre que, depuis son départ en novembre,  
 Le petit n'a cessé d'envoyer à maman...

Avant d'ouvrir, elle l'embrasse éperdument,  
 La main tremble, les yeux clignent, le cœur galope;  
 Puis elle dit én décachetant l'enveloppe :

« Avertissez que le déjeuner n'est pas prêt.

« Vous servirez dans dix minutes, s'il vous plaît. »

. . . . .  
*Tu trouveras ce mot, je pense, à l'arrivée.*

*Quand elle l'ouvrira, ma chérie tant aimée*

*Sera bien installée, là-bas, à la campagne.*

*Ma lettre et toi arriverez en même temps.*

*Tu fais bien d'aller là. Et puis ma mère y gagne*

*De n'être pas trop seule, et ça la distraira*

*De t'avoir auprès d'elle avec les deux enfants.*

*Je te fais grâce du sermon... et cætera...*

*L'essentiel, c'est que je t'adore, vois-tu!*

*Je ne pense qu'à toi; tu es ma seule idée,*

*Et je n'ai qu'un regret : ton visage perdu.*



*Je le traîne avec moi dans l'ouragan des balles,  
Je n'entends que ta voix qui me dit : « Je suis là... »  
J'emporte mon amour et ma foi conjugale  
Et tout le grand bonheur que tu me révélas,  
Comme on emporte son viatique, un cordial  
Pour le moment suprême... Hé! qui sait!... c'est possible...  
Il faut bien en parler, chérie, malgré l'espoir!  
Sache-le; s'il advient cette chose terrible  
Qu'il faille tout quitter et ne plus te revoir,  
Je te le dis ici, pour la centième fois,  
Je n'aurai qu'un seul nom à la bouche : le tien.  
Je ne regrette rien de la vie, rien, que toi!  
Ton seul regard, ton seul baiser, jusqu'à la fin!  
Je te conserverai dans mon âme têtue,  
Jusqu'à ce que la vie, en elle, se soit tue.  
Je te dois tout, mes seuls bonheurs, chérie, chérie...  
La vie? ah! c'est de toi que je la tiens, la vie,  
Et sa vertu, et sa douceur!... Va! tout le reste  
Est si fade à côté de ce grand souvenir!  
Tout ce qui ne vient pas de toi, je le déteste  
Ou je m'en passe. Alors s'il fallait en finir,  
Si c'est écrit là-haut, tu te rappelleras  
Le grand serment que, pour bien mourir, n'est-ce pas,  
Je me serai couché dans ma tendresse ancienne?*

*Je t'aurai, jusqu'au bout, appelée par ton nom.  
 Jusqu'au bout, jusqu'au bout, ma bouche sur la tienne,  
 Souviens-t'en...*

Brusquement, la mère s'interrompt  
 De lire. Les yeux se détournent et s'arrêtent.  
 Soigneusement, la lettre ouverte est repliée  
 Et puis glissée, en un clin d'œil, sous la serviette.

- « Eh bien ! petits, vous m'avez donc abandonnée ?  
 « Les œufs sont sur la table ! Arrivez tous, avec  
 « Votre maman qui doit mourir de faim, que diable !  
 « Si vous ne venez pas, je vous mets au pain sec...  
 « Il est plus de midi, ce n'est pas raisonnable...  
 « A propos, Jeanne... on aurait dû vous la remettre ;  
 « Mais nos noms sont pareils... Vous avez une lettre...  
 « Oui... là... Sans y penser, je l'ai décachetée.  
 « Mais je ne l'ai pas lue. Oh ! la belle assiettée  
 « De pêches, mes enfants !... Moi, je suis bien tranquille,  
 « Je n'ai pas besoin de fourrager dans son style !  
 « Du moment qu'il écrit, c'est qu'il se porte bien...  
 « Tiens, ce chapeau vous va délicieusement !...  
 « Là... mettez-vous à table... à côté de maman...

« Jeanne, cassez les œufs... Un instant, je reviens...

« Vous permettez?... »

Elle est déjà dans l'escalier !

On l'entend enjamber les marches quatre à quatre.

En montant, elle sent son cœur battre, mais battre !...

Une porte est là qui donne sur le palier.

Elle l'ouvre. Sa chambre à elle, étroite et sombre...

Une vieille colombe entrant au colombier

Ferait plus de bruit qu'elle en entrant là-dedans...

Vite, elle a refermé la porte. Il était temps !

Et là, elle se met à sangloter, dans l'ombre.

## LES FRONTS NOIRS

Peu à peu l'on perçoit des voiles sur la mer,  
Jusqu'à ce qu'elle en ait empli tout son espace.  
Peu à peu j'aperçois des voiles sur les faces...

On rencontra d'abord au début de l'hiver  
Quelques-unes de ces constellations sombres  
Qui marquent que la nuit s'avance dans les âmes.  
Puis ils ont augmenté, ces enroulements d'ombre  
Que l'on met un à un sur les cheveux des femmes,  
Comme aux treilles d'été pour écarter les guêpes!  
Ils étaient vingt, puis cent, puis mille dans les rues.  
On renonce à compter les cascades du crêpe.  
Un autre naît sitôt qu'une autre est disparue...  
A l'endroit des deux yeux leur noir semble rosir.

Que de jeunes toisons ardentes transparaissent !  
Cheveux de l'épouse ou cheveux de la maîtresse,  
Nature ou teints de la couleur de son désir  
A lui, l'auburn ou l'or qu'il voulait à ces tresses...  
Sous le crêpe, s'éteint chaque blondeur de femme.  
On se dit devant ces « confections pour dames » :  
Encore une !... Toujours pour marquer quelque perte,  
Dont le destin s'amuse intarissablement,  
Un voile !... Encor, toujours des femmes recouvertes !...  
Et sans cesse un progrès dans l'assombrissement !

J'ai compris. Le travail exige des équipes  
D'ouvriers que la mort embauche. — Elle y suffit  
A grand'peine. On renforce. On travaille la nuit,  
Et partout l'universel effort participe  
A la tâche triplée, à tout ce branlebas.  
Voilà pourquoi le monde, excédé, un peu las,  
La nuit, allume tous ses feux. C'est que la terre  
A besoin de tout un travail supplémentaire  
Pour fournir ce métrage effroyable de deuil...  
Sont-ce des fonderies de canons, ces usines  
Flamboyantes, ces hauts fourneaux avec leurs treuils,  
Leurs cuves et leurs roues, leurs moteurs, leurs turbines ?  
Non, mais des ateliers où la mort, pour les hommes,



Tisse inlassablement le crêpe qu'ils consomment.  
 Pas de munitions et pas de projectiles.  
 Assise à ton rouet, en pédalant, tu files,  
 Terre besogneuse, aune après aune, et dévides  
 Un fil invraisemblable, un crêpe à ta mesure,  
 Assez grand pour t'en faire, ô monde, une ceinture!...  
 Jusqu'où se poursuivront tous tes infanticides,  
 Depuis le jour où tu passas à l'offensive,  
 O terre réfractaire, et jusqu'où comptes-tu  
 Mener ton voile noir, Pénélope têtue,  
 Et ces extinctions sans fin et successives  
 De tout ce qui fut joie, charme, douceur, amour?...  
 Ah ça! quand finira cet éteigneur de femmes  
 • Qui passe, et faudra-t-il que nous voyions toujours  
 S'effacer des blondeurs, disparaître des flammes,  
 Sur tant de fronts charmants progresser tous ces voiles,  
 Comme s'éteignent une à une les étoiles,  
 Ou, comme avant la fermeture de ses portes,  
 Dans l'église vidée encor chaude d'encens  
 Une main implacable et funèbre, en passant,  
 Met son capuchon d'ombre à chaque flamme morte.



## AUX AMANTES

Il y a dans le deuil d'injustes hiérarchies.  
Certaines femmes ont le loisir de pleurer  
Longuement, amplement, un chagrin honoré.  
D'autres doivent cacher leurs paupières rougies,  
Car elles n'étaient pas l'épouse, — mais l'Amie.  
Pour leurs yeux n'est pas fait l'éclair mouillé qui brille  
Et dit au monde une blessure toute neuve...  
Le silence est leur part. Ce ne sont pas les Veuves,  
Ce ne sont pas non plus les Mères, pas les Filles.  
Celles-ci ont pleuré bien haut! Elles le peuvent,  
(C'est la libation des larmes de famille),  
Étant celles à qui, d'office, il est permis  
De prolonger leur cœur dans le cœur des amis.

Bienheureux, après tout, ceux qui pleurent ensemble !  
Mais vous, dont la douleur à leur douleur ressemble,  
Combien plus morne et plus précaire est votre sort,  
Vous qui ne pouvez pas même honorer vos morts,  
Humble troupeau, vous, les Amantes solitaires,  
Qui n'avez pas le droit commun à la lumière  
Et qui, bien que le cœur vous fasse tant de mal,  
N'avez pas davantage une place marquée  
Au banquet de la mort qu'au festin nuptial !

Vous viviez cette amour attentive, ignorée,  
Dont l'âme se contente en savourant les heures.  
La solitude est bonne alors ; mais quand on pleure,  
Ce chagrin-là, n'avoir personne à qui le dire !  
Ne pas sentir un peu cette câlinerie  
Sans laquelle la peine encore paraît pire !  
Personne ne murmure à ces femmes : « Amie,  
Je me rappelle... il était bon... que je vous plains ! »  
Personne, — et cependant la main cherche une main.  
Oh ! ne pouvoir jamais s'éveiller de la vie,  
Et quand on sent passer dans l'air un baiser tendre,  
Ce baiser-là, n'avoir personne à qui le rendre !...  
Il faut vivre, poursuivre, aller dissimulant  
Un mal qui vous esseule et vous ronge pourtant !

Ravalez votre cri, vos sanglots, votre rage.  
Vous n'êtes pas « la vraie » ! A vous, aucun message  
Ne fut expédié pour vous proclamer veuve.  
Vous savez seulement qu'*il* ne reviendra plus.  
Rien d'autre de la mort ne vous est parvenu !  
Vos désespoirs, autant que bien des deuils m'émeuvent,  
Mais certains ont souri, quand vous laissez traîner  
Derrière vous, — pour rien, pour votre cœur tout seul, —  
La longue majesté de vos voiles de deuil !  
Vous formez le troupeau sombre et prédestiné.  
Moi, je vous plains. Combien êtes-vous par le monde,  
Ainsi, l'âme vidée, et pour qui nul ne prie,  
Poussière ensevelie dans le choc des patries ?

O porteuses de lampe ! O vous, douces hosties,  
Prêtresses sans mandat, Antigone infécondes,  
Vous êtes cependant le grand foyer d'amour,  
Celui qui vit de sa flamme seule et qui crée  
Au hasard. — C'est son droit. Pensons à vous toujours,  
Car vous entretenez la lumière sacrée  
Et le monde vous doit un peu de son élan...  
Vous avez tout perdu, vous autres. En soufflant  
Sur vos lampes, le vent a fait la nuit complète !  
Dans cette mort sans fond quelles veuves vous faites !

Et, puisque tout amour s'abolit et s'efface,  
Quel vide que celui dont vous marquez la place!  
Le monde aura bientôt saigné tout son amour  
Si ce grand flot de pourpre et si cette hécatombe  
Continuent de nourrir ces millions de tombes!  
Plus tard, quand tout sera fini, dans bien des jours,  
Quand se sera fermée la terrible blessure,  
Certes, la terre reflleurira; la nature  
Refait facilement des arbres à sa taille.  
Elle réparera ses ruines, ses désastres,  
Tout ce qu'avait mis bas le soufflet des batailles;  
Mais on ne refait pas l'amour! Il est trop vaste,  
Il est trop haut! L'amour est chose continue;  
Il lui faut le poli du temps, et sa patine.  
C'est un chef-d'œuvre lent, médité. Si l'on tue  
Le chef-d'œuvre, c'est tout l'amour qu'on assassine!...  
Combien leur faudra-t-il de siècles ou d'années  
Pour le restituer à la face du ciel?  
Je crains bien qu'il y ait un grand vide éternel  
Ici-bas. Et j'entends la terre ruinée  
S'écrier : « J'ai si mal au milieu de mon cœur! »  
Certes on aimera encore!... Tous les hommes  
Enlaceront toutes les femmes; mais la somme,  
La somme immense de l'amour, ah! j'ai trop peur

Que nulle humanité ne puisse la parfaire!  
Quelque chose à jamais est mort sur notre terre.  
Et c'est dommage, en vérité... Nous avons fait  
L'amour si beau, si grand, si libre, — à notre image; —  
On en subtilisait l'essence. Oui, c'est dommage!  
La vie était très chaude et vibrante. Jamais  
Dans nos jardins n'avait fleuri plus de tendresse,  
Autant de réciproque et profonde pitié.  
C'était peut-être vrai que la terre progresse,  
Et qu'on aurait dû voir, l'un à l'autre appuyé,  
Le couple merveilleux de l'homme et de la femme,  
S'avancer, librement, de clartés en clartés!  
En tous les cas on s'aimait bien, — avec de l'âme  
Et de la justice, énormément de bonté...  
Ah! vous le saviez bien, vous autres, les Amantes,  
Trésors choyés, dépôt sacré, flammes vivantes!  
Ah! vous le saviez bien, quand vous serriez les bras,  
Que cet amour divin on ne le refait pas  
Et que le cœur de l'homme était toute douceur,  
Toute lumière!... Hélas! paradis entrevus,  
Édens réalisés! — Amantes, pauvres sœurs,  
Tout un monde a sombré qui ne renaîtra plus!  
Il faisait bon de vivre, ici, en nos saisons.  
Un grand pressentiment emplissait l'horizon...



C'était beau comme un soleil levant...

O nature,

Nature ingrate et folle, ô marâtre, ô méchante,  
Quel regret d'avoir vu briser ta perle pure,  
Et tes plus hauts sommets crouler dans l'épouvante!  
Tu fleurissais et tu multipliais l'amour.  
Pourquoi, soleil, avoir interrompu ton cours ?  
Et moi, qui te parais de mon culte idolâtre,  
Je voudrais te crier le cri de Cléopâtre,  
Au seuil de son tombeau : « Ingrate ! Que tu sois  
Maudite, toi, Vénus à ton destin parjure,  
Et toi, plus belle encore et plus folle, ô nature,  
Que je vois resplendir pour la dernière fois !  
Peut-être nous étions ton chef-d'œuvre charmant,  
Et tu nous fais mourir à ton plus beau moment ! »



## L'AIMEUSE

Est-ce toi, la tête en corolle,  
Avec le voile qui te pend  
Sur la nuque aux boucles frivoles,  
Parmi les linges et les fioles  
Et les cris de l'agonisant,  
Est-ce donc toi, ma belle enfant,  
Que je rencontrais en visite,  
Jacassant dix heures de suite,  
Rapide, oublieuse, menue,  
Jeune femme que j'ai connue  
    Petite, petite?

Tu souffrais, on n'en savait rien,  
De tendresses mal contenues.

Tu n'avais pour tout entretien  
Que des phrases très décousues,  
Qui se perdaient dans la cohue,  
Sur l'amour, ta maison, ton chien,  
Tes grands soucis, tant et si bien  
Que pour t'apaiser au plus vite,  
Si légère, on n'hésitait pas  
A te serrer entre les bras,  
Petite, petite.

O femme ! depuis tant d'années  
Que tu m'expliques les raisons  
Pour lesquelles tu t'es donnée,  
Sans espérer de guérison,  
J'ai toujours pensé que : « Je t'aime »,  
Ce beau mot christianisé,  
Tu ne l'adressais qu'à toi-même !  
Et je ponctuais de baisers  
Cette histoire cent fois redite,  
Jusqu'à ce que, coûte que coûte,  
Peu à peu tu te fisses toute  
Petite, petite.

Maintenant, rude et le cœur fort,  
Est-ce toi sur ces lits penchée

Qui batailles avec la mort,  
Comme un soldat dans la tranchée?...  
C'est en souffrant que tu trouvas,  
Femme, ton chemin de Damas.  
Tu n'es plus semblable à naguère.  
Des bras de l'ange de la guerre  
Toi, la filleule d'Aphrodite  
Qui renouvelles la légende,  
Tu t'élances grande, très grande...  
Petite, petite!

## LES FRONTS BLANCS

L'heure de l'hôpital... Combien y penseront  
Plus tard, avec un tendre et fugitif regret,  
De ces femmes sur qui joliment s'échancrait  
Le voile aux deux grands plis partagés sur le front!  
L'heure de l'hôpital!... Les grands tilleuls, la cloche,  
Les quinconces, la cour, l'odeur de réfectoire,  
Et la salle du fond, et le couloir à gauche,  
Règlements d'autrefois, silence obligatoire  
Du couvent strict que l'on redécouvre à des âges  
D'où toute pureté eût dû sembler proscrite...  
Et le dortoir tout lisse et blême à chaque étage,  
La nuit tombante avec des robes qui s'ébruitent  
Au milieu d'enfantins soupirs sortant des lits,  
La lampe basse, et puis les pépiements d'oiseaux

Dans l'écœurante aurore et son ciel appâli...  
Des fraîcheurs s'exhalant du parquet à carreaux,  
Des souvenirs de religiosités,  
Et la persuasion d'être, un peu comme au couvent.  
Des sœurs laïques près de grands enfants gâtés...  
Et cela, pas toujours, des heures, par moments  
Pas plus... très en dehors du chez soi quiet et tendre!  
Ah! qu'elle sonnera l'heure de l'hôpital  
Dans de vieux cœurs, et comme elle saura répandre  
Son grand apaisement sonore et monacal  
Sur des vieillesses sans amour, qui se souviennent  
D'avoir de quelques fronts approché leur haleine,  
D'avoir senti frémir des chairs, même meurtries,  
Sous des doigts qui jamais ne tremblent ni n'hésitent  
A se tremper avec méthode et minutie  
Dans chaque plaie comme autrefois dans l'eau bénite!

Du reste, toutes, nous, les femmes, les aimeuses,  
Pas seulement les esseulées ou les déçues,  
Ces heures-là, les avons-nous assez vécues  
A la douce clarté des lampes en veilleuse!...  
Toutes, nous pleurerons nos robes et nos voiles,  
Nos charités momentanées, certains regards  
Jaillis, trop caressants, des bandages de toiles,

Des regards qui rendaient plus tristes les départs,  
Les échanges muets, souriants et masqués,  
Que de longues douleurs avaient communiqués  
A ces âmes de fruste, éprises, dans leurs fièvres,  
De l'élégance trop carminée de nos lèvres...  
Oh! l'humble et sourd désir de ce lourdaud qui boite!  
Oh! la gouaillerie tremblante de sa voix,  
Et la piteuse horreur du pansement de ouate,  
Quand l'homme nous regarde avec des yeux narquois!...  
Courage, assentiment de vivre et d'espérer,  
Héroïque douceur du mâle, ou bien vertiges,  
Mains crispées, longs appels, sueurs et bras serrés,  
Et vous, les premiers pas de l'homme qu'on dirige  
Tout comme on avait fait pour son premier enfant!  
Nous nous rappellerons ces heures de sagesse  
Un peu dolente, où nous passions dans les dortoirs  
Comme un collègue lilial de sœurs professes,  
Avec nos souliers presque de bal ou de soir,  
Et nos grands airs de carmélites à diplômes...  
Mais notre gloire indubitable ce sera  
D'avoir tenu dans la faiblesse de nos bras  
La statue héroïque et mutilée de l'homme...  
Sainte Thérèse avec un peu de Dalila...  
Très peu... mais juste assez, pour aimer que le maître



Défaille et laisse alors sa force se démettre  
Dans de petites mains parfumées de lilas...  
Pour nous, nous garderons, et toujours aussi vive,  
Même quand nous aurons dépouillé notre rôle,  
L'étrange émotion qu'éprouve la captive  
De tenir son seigneur appuyé sur l'épaule,  
Une force suprême à la fin désarmée!...  
Toutes, nous nous étions si bien accoutumées  
A voir ces révoltés sombres s'humilier,  
A les sentir faiblir lorsqu'on leur dit : Je veux...  
J'ai pressé leurs mains rudes. Toi, jeune ouvrier,  
J'ai séparé sur ton front l'or de tes cheveux,  
Toi, paysan farouche et noir, je t'ai pansé.  
Tu t'appuyais comme l'eût fait un fiancé.  
Vous avez été tous de grands enfants blottis,  
Des maîtres asservis au charme de l'élève,  
Et vous nous regardiez, même au fond de vos nuits,  
Avec des yeux levés vers les plafonds du rêve...  
Longtemps je resterai devant vous, dans vos songes,  
Et moi, longtemps aussi, plus tard, je sentirai  
Comme des pressions de mains qui se prolongent...  
J'aurai toujours plaisir à me refigurer  
Vos marches à pas lents, votre voix maladroite,  
Vos rudesses, ces plis, ces ravines étroites

Que l'âpre hiver avait creusés sur vos deux joues...  
La tristesse du pansement que l'on dénoue...  
Ainsi, couple souffrant, uni, sans préjugés,  
Toi l'homme et moi la femme à qui ton bras s'appuie,  
Je crois que nous avons tendrement échangé  
L'un l'autre, ma douceur, et toi ta frénésie.

\*  
\* \*

Tout reprendra, c'est sûr ; — pas pour les femmes seules !  
Quand la vie monotone et vide, la vie veule  
Aura repris son cours après la grande paix,  
Il y aura, sorties du flot qui composait  
Tout ce collège interminable d'infirmières,  
Des femmes qui seront, en d'obscures contrées,  
Avec leurs tempes pour toujours découronnées,  
Les seules ici-bas, à regretter la guerre!...  
Combien dans quelques coins de province moisie  
Revivront cette lancinante poésie  
Qui traversa leur âme et les illumina !  
Combien repasseront, dans leurs jours sans éclat,  
Cette page d'amour à jamais déchirée!...  
Et déjà, moi qui parle ainsi, comme au passé,  
Comme une qui, déjà, se souvient et recrée

Ce que derrière soi tout être a pu laisser,  
Je sais bien — car telle est l'attrance des choses —  
Qu'à de certains moments, plus tard, quoi qu'il advienne.  
Mon cœur voudra reprendre une habitude ancienne...  
En essayant ma robe, en épinglant des roses,  
Dans un salon, ou par un bel après-midi,  
Au détour d'un chemin, chez des gens, tout à coup.  
J'entendrai près de moi quelque écho assourdi,  
Comme un appel, un peu murmuré dans le cou,  
Comme une insidieuse et douce anxiété  
Qui brusquement me fera fuir, et consulter  
La montre à mon poignet, d'un coup d'œil machinal,  
Pour regarder si c'est « l'heure de l'hôpital!... »

## LES HYÈNES

A cet instant précis où sur la terre entière  
Retentira l'appel qui met fin au combat,  
Quand une voix criera : « C'est fini. Halte-là ! »  
Un fauve hurlement de bêtes carnassières

Tenues bridées, en laisse, écumantes d'envie,  
Répondra des confins de tous les continents,  
Et la meute, attentive aux festins répugnants,  
Saluera le signal d'horreur qui la convie,

D'un seul cri, d'un élan rauque et précipité!...  
L'air, les plaines, les bois en seront infestés,  
Et, du Nord au Midi, on verra la curée  
Se repaître de cette horreur prématurée.

On laissera passer l'avalanche. Mais l'homme,  
En regardant souffler leurs flancs et leurs mamelles,  
Distinguera, penché sur ce troupeau fantôme,  
Qu'il n'était composé que de bêtes femelles.

Car ce seront toutes les hyènes déchaînées,  
Grattant le sol afin d'en sortir leurs reliques,  
Ayant pour guide un instinct sombre et spécifique,  
Comme un chien reconnaît la proie à ses fumées.

Nous l'attendions. C'est lui! c'est le troupeau des Mères,  
Dont rien ne peut calmer ni retenir la course,  
Et qui s'en vont, les yeux attachés à la terre  
Ainsi qu'on voit marcher tous les trouveurs de sources.

Car il s'agit de s'arrêter juste à la place  
Où des tressaillements, qui les prirent déjà  
Quand dans leurs flancs battaient leurs rejetons vivaces,  
Viendront les avertir tout à coup que c'est là!

Alors quel pêle-mêle indescriptible et fou  
Parmi ces aliscamps nouveaux qu'on inaugure,  
Ces tombes qui s'en vont jusqu'on ne sait pas où!...  
C'est une irruption autour des sépultures.

Oui, l'on dirait vraiment des hyènes taciturnes!...  
Mais la beauté du geste incliné nous rappelle  
Une allure plus riche en beautés corporelles :  
Les glaneuses d'épis ou les porteuses d'urnes.

Urnés vides, hélas! vides de toute cendre!...  
Parmi les tumulus regorgeant de dépouilles,  
Si grands que si l'envie vous prenait d'y descendre  
On croirait découvrir des villes dans ces fouilles,

Vous pouvez promener vos désespoirs sans nombre!  
Et quand bien même tous vos ongles s'useraient  
A remuer ces nécropoles de décombres,  
La terre ne vous livrera pas son secret!

Toute place est plus vaine encor que sur la mer  
Lorsqu'un désespéré vient y jeter la sonde.  
Aucun chien familier n'aurait assez de flair  
Pour retrouver l'enfant dans la terre profonde!

Mais le troupeau grommelle et piétine et s'incruste,  
Et les chercheuses de trésors et d'ossements  
Vont, le front bas, les mains tendues, s'imaginant  
Que le bruit de leur cœur les fera viser juste.



Ce noir public massé réclame et se bouscule.

« Voici!... non!... par ici!... » Allons! troupeau de chiens,  
Devins sans coudrier, hyènes du crépuscule,  
Chasse creuse!... Rentrez. Vous ne trouverez rien.

« Quoi rien?... Leurs cendres se sont-elles confondues?

« Vous croyez que le sol déjà nous les a pris?...

« Non, non, une espérance, à tout prix, à tout prix!

« La patrie nous les doit. Qu'elle les restitue!...

« J'en ai deux... j'en ai trois là-dedans. Il m'en faut

« Un au moins sur le nombre! A chacune un lambeau

« De ces enfants que nous n'avons pas marchandés.

« Prenez garde! Rendez-les-nous, rendez, rendez!... »

Mes sœurs, ne voûtez pas plus longtemps votre échine.

Ce n'est pas là qu'ils sont, mes sœurs, vous vous trompez.

Ce n'est pas là que tous ces corps sont encloués,

Pas plus que leurs canons au fond des trous de mine,

Et vous pourriez cent ans errer dans Césarée,

Vous ne trouverez pas celui que vous cherchez.

Nous vous crions que chaque tombe est délestée!...

Tenez, voici la place où vos fils sont cachés.

Frémissante du vieil espoir invétéré,  
La troupe a répondu : « Je ne vois toujours pas!... »  
Quoi, vous ne voyez pas?... Non, folles! pas si bas!...  
Mais levez donc les yeux!

Et vous les trouverez.

## L'OUVRIÈRE

O Donneuse d'enfants, auguste plébéienne  
Dont on a tellement tiré le sang des veines  
Qu'il t'en reste comme une pâleur flamboyante,  
Sainte et triste ouvrière, ô grande patiente,  
Avec ta bouche amère et ton front contracté.  
Maudissant le destin de ta fécondité  
Je te vois te traîner, sombrement, par la ville...  
Il gronde en toi un peu de colère civile,  
Et tu brises le pain du pauvre avec des doigts  
Où la révolte a mis un couteau quelquefois.  
C'est toi, la pourvoyeuse en titre, l'éprouvée,  
La bête maigre à qui l'on ravit sa couvée,  
Et qui n'a plus pour étouffer ses cris de rage  
Que la misère, son opprobre et son outrage.

Pourtant, fille des gueux et de la populace,  
C'est toi la substance profonde de la race,  
C'est toi la nation! Aucune ne t'égale.  
Et l'autre femme, avec sa grâce ornementale,  
Près de toi, surveillant sa force et son maintien,  
Veut grandir son amour à la hauteur du tien.  
Mais aucune jamais ne donna ton frisson,  
Et si ce n'est la vierge au divin enfanton,  
Je n'en vois pas dont le beau front se revêtisse  
D'une candeur plus sainte et plus fascinatrice.  
Femme du peuple, pâle au fond d'un châle noir,  
Ton œil a la couleur de tous les désespoirs.  
Et je vénère aussi, proche de toi, tes sœurs  
De bonté, de résignation, de douceur,  
Qui se trouvent, n'ayant pas pris la même route,  
Au même carrefour douloureux! Toutes, toutes,  
Oh! toutes, je vous aime autant que je vous plains!  
La même anxiété a réuni vos mains  
Pour la tâche en commun. Seulement, quand je vois  
Courir ce fil interminable, entre vos doigts,  
Dont vous faites les draperies multicolores  
Qu'en votre honneur là-bas les combattants arborent  
Sous leur dolman mâché par la boue corrosive,  
Quand je vois tous ces peuples de mains qui s'activent

A croiser sans répit des millions de trames,  
En toute l'ardeur besogneuse de vos âmes,  
Il ne me semble plus que ce soient des ouvrages  
Faits pour réchauffer l'homme et vêtir son courage.  
Ces aiguilles me font l'effet d'être une armée  
Qui, derrière les rangs des soldats, s'est formée  
Et, sans répit, vertigineusement, s'escrime,  
Aux mains de la plus grande ou de la plus infime,  
A ravauder dans quelque vaste toile obscure  
Tous les nœuds de la trame et les trous de l'usure...

Parfois l'on voit soudain surgir une envolée  
D'abeilles tout autour des ruches violées.  
Un murmure intensif et spacieux se met  
A dévaster les champs, à sucer la forêt,  
Pour reboucher la cire et bâtir la cellule...  
Vers l'avenir toute une race se bouscule  
Et c'est vers un seul point que leurs ailes convergent !  
Ainsi, vous, femmes, amantes, mères, sœurs, vierges,  
Il me semble, penchées, fil à fil, maille à maille,  
Sur ce Zaimph auquel l'humanité travaille  
Sans même avoir l'espoir de le finir un jour,  
Que vous refaites le grand voile de l'Amour !  
Un voile déchiré perpétuellement,

Dont votre ennui têtu poursuit l'achèvement,  
Un voile usé, râpé, rapiécé, terrible,  
Dont des successions de trous ont fait un crible,  
Un voile autour de qui vos pâles mains saignèrent...  
Labeur inachevé, douloureux, séculaire,  
Défait et redéfait, que nous nous repassons  
De générations en générations!...  
Hélas! hélas! durant que le fil se dévide,  
Tout en laissant des pleurs tomber dans quelques vides,  
Continuez, d'un cœur viril et qui s'obstine,  
Continuez à repriser cette ruine,  
Ou déchirez, au lieu de pâlir sur sa trame,  
Le voile de l'Amour, cet ouvrage de femmes!...  
Mais non, vous n'avez pas le choix! Et c'est forcé  
Que le travail en soit sans fin recommencé!  
C'est le devoir sacré. Il faut combler le vide.  
C'est la damnation offerte aux Danaïdes.  
Vouloir que tout l'amour vive et se renouvelle,  
Tout refaire, voilà votre tâche éternelle!  
Quelle qu'en soit l'horreur, vous n'y faillirez pas.  
Vous broderez l'interminable canevas,  
Tantôt chantant, tantôt pleurant, d'un cœur tenace.  
L'ouvrière du voile saint n'est jamais lasse!  
Elle besognera, malgré des mains infâmes



Qui chaque nuit s'en vont redéfaire la trame  
Et lacérer à coups de couteaux éperdus  
Le dépôt précieux des filles de Vénus!...  
Il semble que parfois vous en ayez assez.  
Vous détendez alors vos genoux harassés,  
L'articulation rompue de vos poignets,  
Mais il n'est pas permis de s'arrêter jamais;  
Vous le savez. Alors? Toute révolte est vaine!  
L'ouvrière des dieux doit mourir à la peine,  
Et vos cœurs auront beau amener leurs colères,  
L'esclave ruminer l'idéal libertaire,  
Vous aurez beau crier l'horreur de vos épreuves,  
Refuser, ici-bas, d'être toujours des veuves  
Et de reprocrer sans cesse des victimes,  
Pour la femme il n'est pas de grève légitime!  
Vos poings serrés, vos yeux qui lancent la fureur,  
Rien ne peut interrompre un aussi grand labeur!  
Lorsque vous faiblissez, la chiourme vous cravache.  
Pénélope, à l'amour! Pénélope, à la tâche!  
Vieille esclave, n'espère pas ta liberté,  
Jamais! Mais sens au moins ton cœur reconforté  
Par l'acceptation de la besogne auguste.  
Sur le voile en chantant incline encor le buste!  
Continue, ouvrière infatigable et douce!

Quand l'aiguille de fer t'aura lardé les pouces,  
Si l'écheveau s'embrouille et si les yeux te piquent,  
Chante! Chanter, c'est l'ineffable viatique,  
C'est la ressource d'espérer et de tout croire!  
Chante pour oublier la tâche expiatoire,  
Chante pour être heureuse et refouler ton rêve!  
Les tables de la loi qu'ont promulguées les Bibles,  
Ne te concèdent pas de haltes accessibles.  
Tu n'as que le labeur originel, vieille Ève!  
Allons, l'esclave! Un dieu t'adjure et te terrasse!  
Au voile, l'ouvrière! A jamais tête basse!

Tel est l'ordre édicté, formel et sans recours  
Par l'invincible volonté du grand Amour.

IV

LA FORÊT DES RUINES



DERRIÈRE





## LE RETOUR DES HIRONDELLES

Car elles reviendront, rythmiques et fidèles,  
Car elles reviendront, les vieilles hirondelles !  
N'avez-vous pas songé à ce jour bleu de mai  
Où le remous d'oiseau qui file à tire d'ailes  
Par-dessus l'océan, les mâts, arriverait  
Avec des cris, devant le toit accoutumé  
Pour poser à son bord ses ailes fuselées?...  
J'évoque leur émoi, tout leur étonnement  
Lorsqu'elles reverront, en tournant tristement,  
Cet amas écroulé dans des terres comblées  
Qui fut le doux village aux grises métairies,  
Où leur troupe volait à travers les fumées,  
Où leur strie noire, en effarouchant les prairise,  
Faisait comme un collier immense qui s'égrène...

Après la grande mer, voici la grande plaine.  
Elles volent, le flanc essoufflé du voyage :  
Elles cherchent le nid où les petits, bien sages,  
Attendaient le retour de la becquée oblique,  
L'école, le clocher, et le chien et la forge,  
Le coin du bourrelier, le ruisseau, la boutique,  
Tout cela, tout le reste!... Et du cœur à la gorge  
Leur monte un cri de deuil qui, toutes, les boursoufle.  
Les bêtes en douleur se plaignent à l'azur.  
C'est un chagrin très court, qui disparaît, un souffle,  
Mais c'est un peu de l'âme humaine, ce murmure,  
Et je l'entends d'avance au-dessus des décombres  
Où l'impalpable oiseau promènera son ombre.

Rien, plus rien. Vide, floche, une ruine étale...  
Un aplatissement de cendres et de miettes  
Où, sur des pans de pierre à peine verticale,  
Le sang dessine ses étoiles violettes...  
Le souvenir crispé de la flamme. En échange  
De toutes les beautés joyeuses de jadis,  
Un peu d'horreur, des petits tas... rien... de la fange  
Et de la pierre. Au lieu des angles arrondis  
L'inexplicable arrêt de la ligne brisée ;  
C'est tout. En l'air, le chicot noir des cheminées

Se profile, irrité, sur le grand fond blafard.  
Le monceau de l'ennui. Tout un néant lunaire,  
Qui fait une Poestum d'un village picard...  
Un silence de mort plane, extraordinaire.

Elles volent, considérant, intimidées,  
Le pommier renversé, le seuil croulé. Partout,  
Comme des yeux crevés qui béent, des creux, des trous,  
Dans les murs convulsés, dans la terre éclatée...  
La dévastation ébauche en pleine aurore  
Son noir fantôme et clame au ciel du soir la perte  
Irréparable!... Hélas! La horde qu'on abhorre  
A passé là! Ils sont venus, les nécrophores,  
Brûlant la chose morte et les formes inertes;  
Puis, on les a chassés. Mais plus rien ne subsiste  
De ce qui fut beauté, douceur, — et l'oiseau triste  
Semble vouloir porter ailleurs son vol rompu.  
Tout est fini! Plus rien ne vit, rien ne m'est plus!...  
Pourtant après avoir hésité, l'hirondelle  
A repéré l'endroit précis où fut le nid.  
Elle cherche à côté une place nouvelle,  
Prend un brin d'herbe, fait un zig-zag, pousse un cri  
Et recommence!

Aimons cette forme obstinée

Qui revient à la place où, naguère, elle est née.  
Elle est semblable à nous, puisqu'elle croit qu'il faut  
Que tout être retourne un jour vers son berceau...  
Car l'homme reviendra, peu après l'hirondelle,  
Rechercher la tiédeur de la place éternelle.  
La loi veut que la vie enchaîne et juxtapose  
La joie à la douleur, et la ruine à la rose...  
Puisque tout recommence après que tout s'achève,  
Que revoici l'avril et que grimpe la sève,  
Il est juste, admirable et charmant que l'oiseau  
Indique à l'avenir la place du berceau!  
En sorte que peut-être, au fond d'un crépuscule,  
Couché sur le néant de tout, ce minuscule  
Petit être est celui qui donne le signal,  
Comme la primevère ordonne à floréal.  
Et j'aime qu'à l'endroit où poussait l'espalier,  
Allongeant dans un coin sa tête plate et noire,  
Il regarde la mort d'un air émerveillé,  
En poussant mille cris de jactance et de gloire,  
Comme pour publier : « C'est moi, c'est moi ! Qu'on vienne  
Et si l'on ne veut pas venir, moi je commence !  
Grince, le puits, ouvre, croisée, lève, semence !  
Bêlez, moutons, chantez, les coqs, verdissez, plaines !  
C'est moi ! » A cet appel excessif, ingénu,

A la forêt broyée, au ciel vide, au sol nu, —  
Oubli! beauté! pardon! — il semble que je voie,  
D'un seul élan, d'un bond robuste, en même temps,  
Fluer le sang, germer la vie, gonfler la joie,  
Et dans ce petit nid tenir le grand printemps!

Mars 1915.

## LES ÉMIGRÉS

J'ai rencontré des émigrés, tout un village,  
Parqué frileusement comme un bétail étique,  
Ou comme une tribu de ces lointains sauvages  
Qu'on voit errer dans la morne enceinte d'un cirque...

Indifférent à tous regards, les haillonneux  
Somnolaient. La fétide odeur de la misère  
Enveloppait l'exil d'une opprobre dernière.  
Mais moi, j'examinais la beauté de leurs yeux ;

Ces yeux intérieurs, profonds, visionnaires,  
Où la douleur jetait un lait à la surface,  
Tandis que des brasiers bizarres et fugaces  
Pailletaient leurs iris dilatés de lumière, ..



Oh! que regardaient ils, tous ces yeux en allés,  
Bleus, noirs, châains ou gris, opaques, clairs, intenses,  
Et qui jetaient sur ces fumiers accumulés  
Des prismes, des halos, et des phosphorescences.

Tous conservaient d'ailleurs les tons particuliers  
Dont les décore notre ciel occidental ;  
Presque ardoisés, couleur d'ambre ou couleur d'acier,  
Ils sont une réponse à leur miroir natal.

On eût dit qu'ils gardaient un peu d'eau du pays,  
Qu'ils avaient sa couleur exacte et différente,  
Et que les uns étaient d'une eau captive emplis,  
Quand d'autres reflétaient des tons frais d'eau courante.

Cet œil d'enfant paraît être plein d'eau de puits,  
Celui-ci est l'écume et la flaque marine,  
Celui-là, rien qu'à le regarder, je devine  
Que toute la Moselle et l'Aisne sont en lui.

Rien qu'à leurs yeux, je sais les pays dont ils sont.  
Ils ont laissé là-bas leurs champs et leurs maisons  
Mais, — l'ayant fait tenir à l'ombre de leurs cils, —  
Ils emportent le ciel entier dans leur exil!

Ce n'est pourtant pas tout d'avoir volé du ciel  
Pour dormir avec lui dans une grange ouverte,  
Ou de humer le bon parfum originel  
Quand on se couche sur un sac de feuilles vertes !

C'est être pauvre infiniment que d'avoir pris  
Sa couleur à l'orage et ses tons aux rivières.  
Je vois d'autres trésors dans les yeux des proscrits...  
Leurs prunelles ont des ombres hospitalières

Où s'entassent tous les objets évacués,  
Grotesques ou charmants, cassés ou merveilleux  
Dont ils faisaient leurs compagnons, — et tous ces yeux  
Sont des coffres gorgés ou de profonds greniers.

Chacun y relégua la chose préférée ;  
En se penchant au fond des regards on l'y voit.  
Dans les yeux du vieillard : c'est une cheminée,  
Dans les yeux de l'enfant : un vieux jouet de bois.

Le malade emporte son lit ; la jeune fille  
Une fenêtre avec ses rideaux relevés.  
Et là... dans ce regard laiteux, qu'est-ce qui brille ?  
Là, je ne peux pas voir. Ce sont des yeux crevés !

Mai dans chaque prunelle une image s'enchâsse.  
Lointaine, elle apparaît, chatoie, s'éclaire ou tremble,  
Comme en fixant le fleuve insondable il nous semble  
Voir tout le fond de l'eau monter à la surface.

On n'y voit pas les grands souvenirs, — car chez l'homme  
Les vrais chagrins du cœur sont plus disséminés.  
Ce sont des formes, des objets très familiers  
Et dont l'obsession a créé le fantôme.

C'est le regret tenace et constant d'une chose,  
D'une douce habitude ou d'un charme brisé :  
Une certaine lampe, un banc, un pot de roses,  
Une cage sur le rebord d'une croisée,

La pailleuse où l'on meurt, et l'alcôve où l'on rêve.  
Chaque chose a marqué son double au fond des yeux,  
Et ces reflets que nul exil ne leur enlève  
Ils ne se doutent pas qu'ils les portent en eux.

Aussi, ayant abandonné tout ce qu'ils aiment,  
Sachant qu'un tel regret est incommunicable  
Et que ce charme-là expire avec nous-mêmes,  
Ils errent, tristement, sans parler, lamentables.

Mais moi, à l'heure grise où chacun se souvient  
Et murmure ces mots que l'enfance épela :  
« Maman, que fait le coq?... Qu'est devenu le chien? »  
Je leur répons : « Pourquoi pleurez-vous? Ils sont là! »

C'est pourquoi les yeux des exilés sont si clairs,  
Comme la mer est claire et l'abîme profond.  
Mais dans leur épaisseur on voit toujours le fond,  
Quand nul n'a jamais lu jusqu'au fond de la mer.

C'est pourquoi les yeux des exilés sont si lourds!  
Et pourquoi, sans espoir qu'on les en chasse un jour,  
A force d'habiter et de trembler en elles  
Des spectres prisonniers ont givré leurs prunelles.

## LA FORÊT HANTÉE

Le rossignol est dans la forêt. On l'entend  
Approfondir des bois dont l'unique habitant  
Est le canon qui tonne,  
Car, en ce pur moment d'avril, vos sombres foules,  
Soldats ! hantent la nuit du chêne, et le sang coule  
Dans les forêts d'Argonne.

La balle au cœur de l'arbre implante sa blessure.  
Tout frémit : la futaie, les halliers, les ramures,  
Les sommets et le val ;  
Seul, un grand chant lunaire, agitant ses grelots,  
Au milieu de ce drame incompris des oiseaux,  
Met son charme estival.

O mes pauvres enfants ! comment se pourrait-il  
Que vous n'éprouviez pas un si poignant avril  
Puisque hélas ! vous avez,  
Alternant tour à tour leurs déchirants soupirs,  
Ces deux choses : le dur canon qui fait mourir,  
Le rossignol qui fait rêver.

Pâques ! Un doux printemps rugit, se cabre et tonne.  
Soldats, vous avez vu se défeuiller l'automne,  
Et vous voyez renaître,  
Au milieu de la même impitoyable horreur,  
Des cendres sur l'azur, des balles dans vos cœurs  
Et les nids dans les hêtres.

Tout ce qui fut vivant a fui le sol criblé.  
Les cerfs dans les forêts, les perdreaux dans les blés,  
Rien de cela n'existe.  
On entend seulement, comme si c'était fête,  
Au-dessus des boulets chanter les alouettes,  
Sous un grand soleil triste,

Et depuis quelques jours recommencer ce chant  
Qui semble au sombre azur où s'érige un croissant  
Faire une déchirure,



Ce chant qui ne sait pas sa funèbre beauté,  
Ce chant le plus tragique aussi qui soit monté,  
Un soir, de la nature.

Pleurez, ô mes enfants ! pleurez tout votre espoir,  
Tout votre amour si seul au fond du grand bois noir !  
Le rossignol appelle.  
Il convoque, ingénu, l'épine et le lilas...  
Faut-il que vous laissiez derrière vos trépas  
La chanson éternelle !

L'oiseau ne frémit pas quand tous les arbres tremblent.  
Il chante. Il chante ! Et la grande forêt ressemble  
Au temple intérieur,  
Où l'âme entend des cris d'épouvante et de haine,  
Et, là-bas, tout au fond de l'espérance humaine  
Un rossignol en pleurs.

## LA CATHÉDRALE ARDENTE

La basilique en feu flambe comme une ville,  
Et les cent mille saints qui tapissaient les murs  
Grésillent à l'instar de lucifers impurs  
Qui, dans les flammes, ont élu leur domicile.

Tous, les jeunes, les vieux, de la nef à l'abside,  
Des porches à la tour et du transept aux stalles,  
Précipitent en chœur leur armée intrépide.  
C'est un bûcher de gloire inquisitoriale!

Et tout ce personnel de saints, tout ce chapitre  
D'anges, tous ces porteurs de nimbes ou de mitres,  
Tous ces antiques « attachés de cathédrales »  
Meurent dans leur fidélité paroissiale,

Chacun bien à son poste et tous payant d'exemple,  
Ainsi qu'il sied au personnel des catastrophes.  
On voit s'embraser les pierres de leur étoffe  
Et l'orgue hurle affreusement au fond du temple.

Mais tous en même temps ont levé leurs mains jointes.  
C'est le buisson ardent qui brûle ses oiseaux.  
Tous ces nouveaux martyrs chantent lorsque les pointes  
Des flammèches s'en vont réjouir leurs vieux os.

Dans cet embrasement du grand arbre héraldique  
Qui portait chaque saint au bout de chaque branche,  
Dans la flamme stridente et qui se communique  
De leur jupe de pierre à l'émail de leur manche,

Un seul membre de la famille a trouvé grâce...  
C'est un supplicié de jadis, un des mille  
Martyrs qui dans la pierre ou la niche ou la châsse  
Revivaient une vie débonnaire et tranquille.

Lui ne périt ni par le glaive ni par l'arc.  
Mais c'est l'esprit le plus pur de la chrétienté.  
En le reconnaissant la flamme a reculé,  
Car elle a retrouvé son remords : Jeanne d'Arc!

Ce qui veut dire que, — humaines ou divines, —  
L'histoire et la légende, à travers tous les temps,  
Se continuent, que rien jamais ne se termine  
Ici-bas. On écrit sur des sables mouvants.

Forêts d'allégories et forêts de symboles,  
A travers quoi l'homme tâtonne et tend les bras,  
C'est la vie! Ce qu'on croit terminé ne l'est pas,  
Et l'on n'a jamais dit les dernières paroles.

Ce n'est point un détail infime ou minuscule,  
Un incident perdu dans l'infini des jours,  
Que de voir au milieu d'une église qui brûle  
Cette statue de pierre avec la flamme autour.

Il faut comprendre. Il faut que notre esprit achève  
L'allégorie que Dieu nous met devant les yeux.  
On doit scruter la vie pour la comprendre mieux  
Et se persuader qu'elle n'est pas un rêve.

Aussi suis-je celui qui jure et qui proclame  
Qu'un grand miracle vient de se manifester :  
La rencontre de la martyre et de la flamme,  
Toutes deux s'opposant leur intrépidité.

Mais la brûleuse de prophètes et de rois,  
En achevant son grand repas fleurdelisé  
A, dans sa couardise et sa peur, renoncé  
A perpétrer le crime une seconde fois.

Alors, on voit ceci : Tendue vers vous, ô Sainte,  
Mais domptée, inclinée et déjà presque éteinte,  
En se ressouvenant du sinistre pavois,  
Chaque flamme en amour vient lécher vos pieds froids!

## SUR LE BORD DU FLEUVE

Les fleuves sont toujours parés de beaux villages.  
Dans les moindres cours d'eau se mirent des maisons.  
Pour un fleuve de sang il en faut davantage,  
Et jamais en vit-on circuler d'aussi longs?  
Dans l'enchevêtrement de ses rives séchées  
C'est le fleuve national de la tranchée...  
Gaves, canaux et rus, dragués, paludéens,  
Que de travail autour d'un filet d'eau rougie!  
C'est un fleuve inconnu de la géographie  
Et pourtant il a l'air d'un Simois séché.  
Il est juste qu'au cours de ses bords sans reflet  
Y croisse la ruine antique et qu'il y ait  
La pierre sans acanthe et la rue sans clocher.  
Comme il est long, dans son grand spleen kilométrique,



Ce fleuve étroit qui, sans fin, s'étire et dévale  
Coupant l'Europe en deux de sa diagonale!  
Rien n'y pousse, pas même un saule aquatique,  
Et ses bords sont ourlés de tertres, de crevasses.  
Ce vieux Nil rabougri qui passe et qui repasse  
A travers les déserts, les vallons et les puys,  
N'a pas même un village en vie, auprès de lui!  
Les autres fleuves vont de pair avec les routes,  
Caressant les maisons au passage, les fleurs...  
Et les bœufs sont couchés dans le foin vert qu'ils broutent...  
Le soir on voit ramer des barques de pêcheurs...  
Ce fleuve-ci n'a plus que des maisons spectrales.  
Pas une voix, pas même un cri ne s'en exhale.  
Tous ses villages sont calcinés, crevés, vides.  
On les visite avec la détresse pour guide.  
Plus d'habitants! Plus rien! La chose est consommée.  
Pas même un chant d'oiseau, pas même une fumée!...

Si, pourtant. Quelque chose encore est là, qui vit  
Obscurément en eux. Moi je vous dis que si;  
Que tous n'ont pas quitté leur place accoutumée!...  
Dans cet écroulement qui fait des tas de sable  
De ces petits hameaux charmants et désirables,  
Certains êtres, obscurs, demeurent accrochés

Comme de vieux lichens au pied de leurs clochers.  
Ils sont là, pleins de nuit, et tapis dans leur terre.

Ce sont les morts, les pauvres morts des cimetières.

Oh! certe, avant le grand cyclone, hier encor,  
Ils paraissaient bien ce qu'il y a de plus mort  
Parmi tout ce qui vit! Mais ils se modifient,  
Et, par comparaison, c'est encore eux la vie!  
Tous ces morts paysans n'étaient pas très heureux.  
On les chassait. On ne savait que faire d'eux.  
Ils étaient cantonnés, loin, là-bas, au dehors,  
Dans de petits murs bas et gris pour prisonniers...  
Mais aujourd'hui ce sont des morts privilégiés,  
Et puisque tout est déserté et que c'est bien  
La ruine, — à présent qu'il n'y a rien, plus rien  
Que de la pierre et pas même un chien sur un seuil, —  
Ils deviennent les vrais habitants, des gardiens.  
Ces morts sont des vivants en costume de deuil...  
Ces parents au rancart ont repris tous leurs titres.  
Les grands-pères, les vieux, les oncles, les cousins  
Qui disputaient leur sol aride, brin par brin,  
Sur ces maisons sans toits, sans portes et sans vitres,  
Ont repris tous leurs droits possessifs de jadis.

Et, puisqu'à tout jamais s'en sont allés leurs fils,  
Ils se sentent chez eux redevenus des maîtres.  
C'est un grand sentiment de vie qui les pénètre.  
Tout est comparaison! Ils ne savaient que faire.  
Eh bien, dans le réveil nouveau des cimetières,  
Couchés, pareils aux chiens des troupeaux, ils savourent  
Comme une joie cette tristesse de la terre.  
Et, songeant au soleil des champs et des labours,  
Sous la croûte de l'herbe sèche, ils sont contents!...  
En temps de guerre on ne regarde pas à l'âge,  
Et, tout ragillardis soudain, ces vétérans  
Ont trouvé leur emploi :

    Ils gardent les villages.

## LE PRISONNIER

Seul, sombre, courbé dans mon coin,  
Je suis loin, très loin, le plus loin  
    Qui soit au monde.  
Mais que la douleur est aiguë  
De penser qu'elle continue  
    D'être si blonde!

Je ne sais rien de ma patrie.  
On ne me plaint pas. On m'oublie!  
    Et, trop distant,  
Je suis celui auquel s'attache  
Le vague opprobre d'être lâche...  
    Je souffre tant!

Je suis le torturé sans gloire.  
A ma souffrance expiatoire  
    On compatit,  
Mais le plus affreux de mes maux  
C'est d'être de tous les héros  
    Le plus petit !

Je ne sais rien d'elle, sinon  
Que je prononce en vain son nom,  
    Son nom passé...  
Mais ne pas savoir si, près d'elle,  
Une autre tendresse nouvelle  
    L'a prononcé !

Son âme était d'une nuance  
Pas très bien faite pour l'absence !  
    Et si parfois  
Sa bouche atroce et libertine  
Se donne au loin, moi j'imagine  
    Que je la vois.

La gaité vive de ses dents  
Me fait mes soirs plus torturants.  
    Quand j'y repense.

Sa lèvre aussi n'est pas bien sûre...  
J'ai trop baisé leur commissure  
Et leur garance.

Il est fou, celui qui proclame  
Qu'on a vu résister les femmes  
A tant d'épreuves...  
Ont-elles résisté? J'en doute.  
Ceux qui restent les auront toutes,  
Même les veuves.

La mort va vite. Et l'amour donc!  
Non, voyez-vous, ce fut trop long  
Pour être beau.  
Tout a perdu de sa valeur :  
Le courage, l'idée, le cœur  
Et le tombeau!

Traîtresses! En réalité,  
Elles nous ont sacrifiés  
Quand nous partîmes.  
Cette guerre aura mis à jour  
Le peu de chose qu'est l'amour,  
L'amour infime!



Luxe, paresse, oubli des choses !  
Petites mains vouées aux roses,  
Trop peu fidèles !...  
J'ai honte d'être, loin de vous,  
Ce pauvre ayant sur ses genoux  
Une écuelle !

Haine à l'amour ! Je le déteste.  
Je souffre d'avoir sous ma veste  
Un cœur encor.  
Je suis cette brute à l'attache  
Qu'un souci monstrueux et lâche  
Torture et mord.

Puis je suis honteux, par surcroît,  
De n'avoir pas faim, soif, ni froid.  
L'absence est dure,  
La vie est laide, l'exil lourd...  
Et, seul, je pleure tout l'amour  
Et sa fanure.

La patrie ? Un pays ? C'est elle !  
Et toute harmonie maternelle  
Est contenue

Dans ce qui me vient de ses yeux,  
De son rire contagieux,  
De sa chair nue.

Je ne veux jamais repartir !  
A quoi bon ? Dormir... ou mourir !...  
Meurs sur ta couche,  
Vil prisonnier !... ou sinon, dors...  
Qu'un autre ait l'orgueil de son corps  
Et de sa bouche !

Je sais qu'il est vulgaire et piètre  
De ne contenir qu'un seul être,  
Cœur trop étroit !  
Mais je veux, roulé dans ma honte,  
Pleurer la seule mort qui compte,  
La mort de toi.

Mon cilice est tissé de clous.  
Je suis ce rebut : le Jaloux  
Rongeant son poing !  
J'habite des limbes. On fuit  
Ce damné qui cherche la nuit  
Dans son recoin.

J'ai la souffrance la plus basse...  
Que je hais tous ces mois qui passent  
Atrocement !

Je serai vieux, trop vieux, le jour  
Où viendra rire, à mon retour,  
Sa voix qui ment !

Je souffre jusque dans ma chair.  
A moi seul je suis un enfer  
Lugubre et noir.  
Proscrit, je donnerais le monde  
Pour la toucher une seconde,  
Pour la revoir !

Meurs, meurs, à ton tour, assassin,  
Amour, amour ! Naissance et fin  
De mon vertige !  
Que la terre soit ta rançon !  
Je suis seul. Nous nous haïssons.  
Meurs donc, te dis-je !

# DIALOGUE DE DEUX REINES

Au Camp du Drap Noir.

DEUX VOIX dans les ténèbres.

Hehoho ! Heho !

Halte !

Hoheho ! heho ! ho !

• • • • •

LA RUINE.

Qui vive ? Qui va là ?

LA DESTRUCTION.

Moi, la Destruction.

LA RUINE.

Secteur des ruines ! Halte ! A terre ! Repos !  
Enfant turbulent, que veux-tu ?

## LA DESTRUCTION.

T'égaler.

## LA RUINE.

Non.

Vanité monstre ! Tu n'es rien, que l'accident,  
La fêlure, le bris, l'explosion. Recule.  
Je hais ton bruit brutal, tes colères d'enfant,  
Le mouvement de tes affreuses mandibules.  
Tu casses. Tu ne sais ni user, ni râper.  
Ta mastication est pâteuse. Tu cognes,  
Avec l'œil du bandit et le poing de l'ivrogne.  
Boxeur précis, raca ! Tu ne sais que frapper !  
Les villes sous ton poing, crevées comme des pommes,  
Ne sont plus que des balayures pour la pelle.  
Je sais l'art d'achever les ouvrages des hommes !  
Ta force passagère est laide : je suis belle.  
Il faut mille ans pour savoir faire une ruine !  
Tu n'as pas les outils nécessaires, la râpe,  
L'élimieuse, le polissoir pour les patines.  
Tu ne connais que le coup droit, le poing qui frappe.  
Ivrognesse populacière de l'ordure,  
On te nettoie d'un coup de balai ; on t'épure,  
On te passe au crible, et tu t'envoies poussière !...

Je suis Sa Majesté la Ruine. A genoux,  
 Devant mes trônes ouvragés, mes citadelles,  
 Tous mes temples, tous mes trésors, tous mes bijoux!  
 Rends-toi à la Domination éternelle!

## LA DESTRUCTION.

Mon œuvre vaut ton œuvre au total. J'ai compté  
 Coup par coup, car je tiens ma comptabilité.  
 Calcul très peu mathématique et si facile!  
 Contemple! Je viens de broyer quatre cents villes.  
 Un si vaste appétit se mesure au calibre  
 De mes canons. Demain, j'en broierai plus de mille!

## LA RUINE.

Bientôt elles auront repris leur équilibre.  
 Tu ne sais pas tuer. Tuer c'est tout un art.

## LA DESTRUCTION.

J'ai renversé des cathédrales.

## LA RUINE.

Tu le crois!

Mais je les sens se ranimer sous mon regard.  
 Elles retrouveront demain leur grande voix.



Moi seule je pourrai les faire taire un jour.  
Ta haine ne tue pas.

LA DESTRUCTION.

Et qui tue mieux ?

LA RUINE.

L'Amour.

LA DESTRUCTION.

On meurt de moi pourtant.

LA RUINE.

Mais pour renaître mieux.

La mort, c'est lent. Il faut très savamment, sans hâte,  
Caresser... On étouffe, on palpe peu à peu...

J'aime à promener ma longue main scélérate,

La souplesse aristocratique de mes doigts

Sur le contour de chaque chose évanouie...

Il est beau de les voir s'exhaler sans effroi

Ces belles mortes dont les yeux se vitrifient

Lascivement, de les sentir qui disparaissent

En extase sous ma cauteleuse caresse...

Mais à quoi bon, à tes fureurs d'iconoclaste

Décrire ma grandeur, mon empire et mon faste ?

Renonce. Tu n'as pas le souffle assez puissant.  
 Ta respiration est courte comme celle  
 Des dogues; tu devras finir d'un coup de sang!  
 Tu t'époumones vite. Arrête-toi. Dételle.  
 Un tour de piste encor; c'est tout. Je te renie.  
 Et la rosse a forgé du pied. A l'écurie!

## LA DESTRUCTION.

Mais...

## LA RUINE.

Assez! Sache-le : tu ne perceras pas.  
 Sur toi s'est refermé le cercle. Arrière! Arrière!  
 Gâcheuse! Folle apprentie! Mauvaise ouvrière!...

## LA DESTRUCTION.

J'enjambrerai le cercle, en allongeant le bras.  
 Je t'atteindrai sous mon repaire d'éboulis.

## LA RUINE.

On n'atteint pas l'Esprit de la terre. Je suis  
 Cet Esprit, cette Majesté, Reine des Rois,  
 Et Dieu!... J'ai secoué mon manteau sur les mondes.  
 Pas une place où mon triomphe ne s'assoie,  
 Où ma filiation ne vive et surabonde,

Où je n'aie implanté mes bornes et mes stèles.  
 Tu ne sais pas démanteler les citadelles.  
 Tu n'as fait qu'abîmer tous les Érechtheions.  
 Moi seule j'ai vaincu les siècles et les dieux,  
 Les peuples, les soleils et les religions.  
 Gloire à moi ! Je suis le grand Maître harmonieux,  
 La profondeur de tout, le mot et l'art suprêmes,  
 Une métempsycose immense et douce. J'aime.

## LA DESTRUCTION.

Eh bien, j'aurai raison de ta métempsycose.

## LA RUINE.

Peuh ! Sais-tu ce qui doit avoir raison de moi,  
 Plus qu'un bombardement d'apocalypse ?

## LA DESTRUCTION.

Quoi ?

## LA RUINE.

En trois siècles, pas plus : les griffes d'une rose.

## LA DESTRUCTION.

Mai toute rose doit mourir un jour. Et, seule,  
 L'Idée est éternelle.

## LA RUINE.

Oui, tout mourra, c'est vrai...  
 Pas moi! Sur l'Univers mort, je serai l'Aïeule  
 Qui rêve, les deux poings au menton, et qui fait  
 Signe à l'immensité des ténèbres stellaires,  
 Et quand la glace me pétrifiera les moelles,  
 Au-dessus de mon front encor, pour me distraire,  
 J'aurai le rosier blanc et bougeant des étoiles.

## LA DESTRUCTION, avec mépris.

Artiste!

## LA RUINE.

Assez! Rends-toi. Tu ne passeras plus!  
 Mon décombre éternel dresse sa barricade.  
 Rends-toi à l'Éternel.

## LA DESTRUCTION.

Non!

## LA RUINE.

A bas les vaincus!  
 Et haut les mains!

LA DESTRUCTION.

Alors... Amies?

LA RUINE.

Non!

LA DESTRUCTION, tout à coup levant les mains  
dans un humble sourire.

Camarade!

Le silence s'établit sur le Monde.

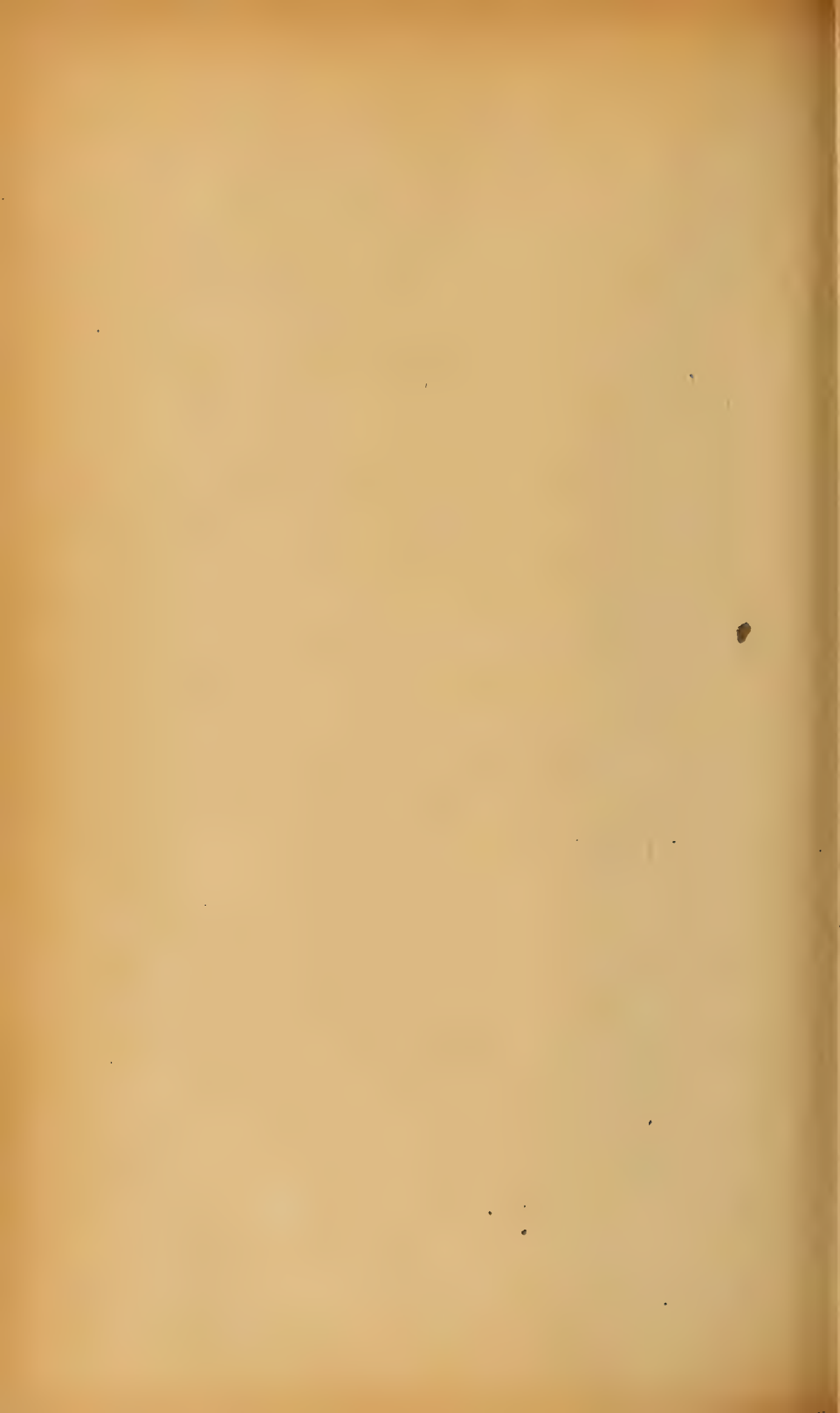
Septembre 1915.



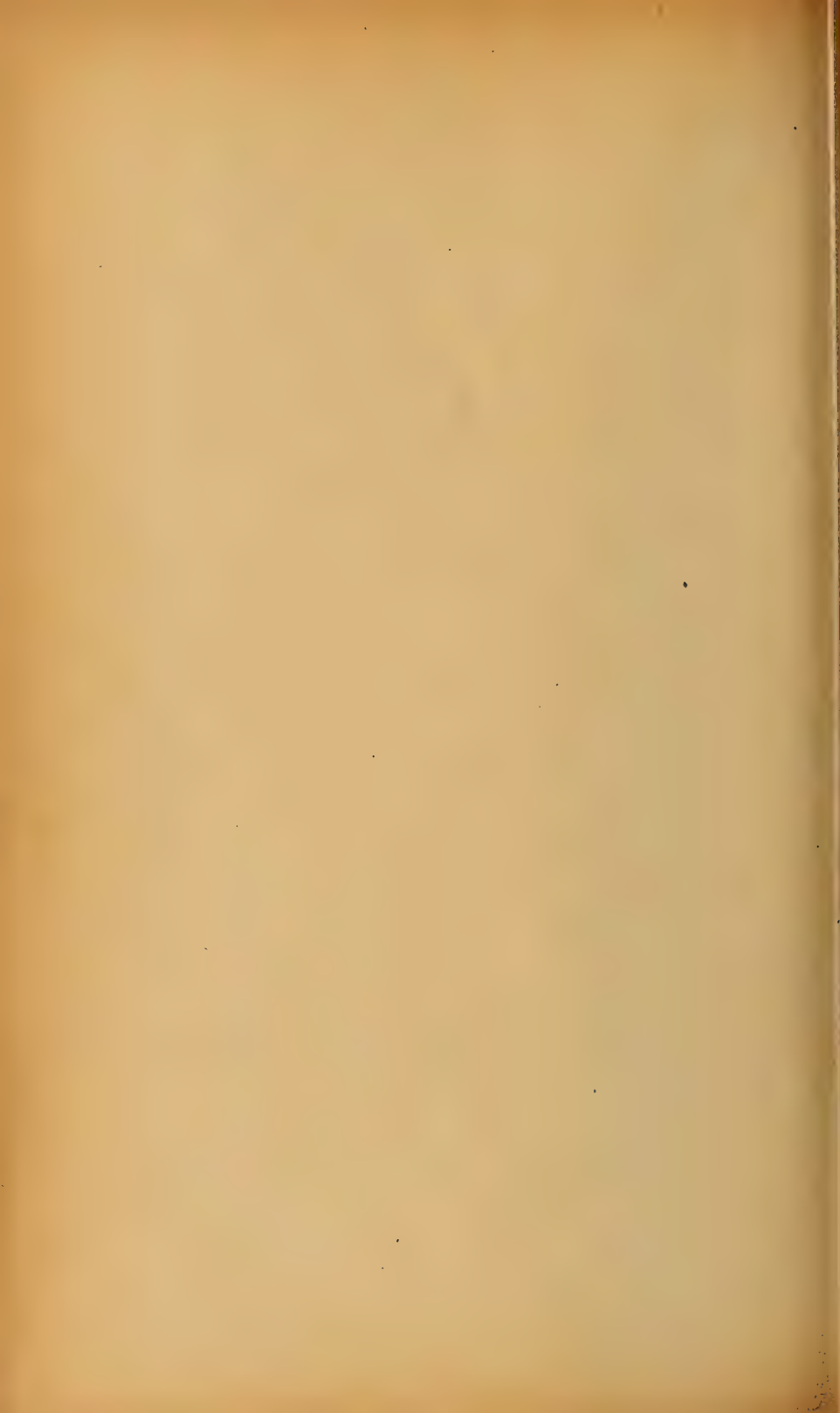


V

LA COULÉE DU SABLIER



NOUS



## MES HÔTES

### I

Oui, c'est toi, c'est bien toi que je revois enfin !  
Je te pleurais, maison ; je t'espérais, jardin !  
C'est toi, le ravissant gazon mélancolique  
Imprégné de forêt, sensible et chaleureux,  
Futaies qui me chantiez vos rêveuses musiques,  
Et vous, mes grands cyprès, vous que j'aimais le mieux !...  
Ah ! respiration si longtemps attendue  
Senteur qui viens à moi des herbes ventulées,  
Débordez, accourez du fond des avenues !  
Comme un chien haletant à travers les allées  
Vers un écho lointain qui le rappelle à lui,  
Ah ! venez la prairie, accourez la forêt !  
Que c'est bon !... M'y voici ! Tout me réapparaît,

Tout, le pâle gazon aux cernures de buis,  
 La Diane portant un faon sur son épaule  
 Et l'escalier inachevé avec ses dalles  
 Moussues, les rosiers blancs, les allées transversales,  
 Et le miroir qui tient dans la bague des saules...  
 Bonheur de tout revoir quand on croit tout détruit!  
 Mais de suite étouffant ce mouvement d'ivresse  
 J'ai prononcé la phrase redoutable : « Où est-ce? »  
 Et mon cœur sourdement battait.

On m'a conduit,

A pas lents, vers un coin de gazon piétiné.  
 C'est à côté de la maison du jardinier.  
 Très simple. Quelques croix. Sous l'épicéa vert,  
 Je suis resté debout, mais le front découvert,  
 Etonné de ne pas éprouver en moi-même  
 Ni la révolte, la colère, ni le cri  
 Qui jaillit quand on voit profaner ce qu'on aime,  
 Et déjà l'habitude avait tout consenti!

Ainsi vous êtes là, vous dormez là, mes hôtes!  
 Le hasard, vous ayant capturés, côte à côte,  
 Vous a couchés sous ces ombrages imprévus.  
 Vingt corps ensevelis dans cinq tombes, pas plus.  
 Enfants d'une patrie vague et problématique.



Morts étrangers, poussière et proies, dont rien n'indique  
Ni la substance, ni le destin atomal,  
Vous êtes dispersés dans l'inconnu des germes!  
Vous veniez du pays du Cygne et du Grâal  
Sangliers en boutoir, ou bien rustres de fermes,  
Je ne sais, — mais je sais ceci, et j'en frémis,  
Que vous êtes tombés au beau pays du Lys,  
Et parmi un sensible et vieux jardin français,  
Où l'on parlait amour, silence, — tout auprès  
Du val ensommeillé qui vit naître Racine.  
Vous êtes tombés là, par une nuit divine,  
Haletants de carnage fauve, ivres de haine,  
Mais la nuit, étreignant vos désirs ténébreux,  
Vous a scellé les poings avec ses lourdes chaînes,  
Arraché le cœur de la chair, crevé les yeux  
Et vous a jetés là, brusquement, hors l'azur,  
Comme la bête immonde et quatre fois impure!  
C'est dit. Vous dormirez parmi le vert Valois  
Sur la colline agreste et le chemin des bois.  
Vous, les fauves du tertre et de la male-mort,  
Vous aurez la foulée svelte du cerf dix-cors...  
La biche, le blaireau, remueront les feuillées.  
Le vent secoue déjà vos croix mal étayées  
Tandis que moi, maître et passant, je considère,

Le cœur plein de chagrin, mais l'esprit sans colère,  
 Entre mon rêve et vous, cette mince cloison  
 Faite d'un peu de terre et d'un peu de gazon.

L'inscription se lit au revers de la croix.

Elle est étrange dans sa mystique allemande.

« Sur ta terre, tu n'es pas mort. Mais l'on te doit

« Une tombe. Ami, nous te laissons sur la lande

« Étrangère. Mais que quelque jour tu reviennes! »

Dirait-on pas d'une ballade très ancienne?

Je respecterai donc le vœu dont j'ai la charge.

Vous dormirez chez moi, dormeurs. La place est large.

Je ne vous chasse pas. Je parerai vos croix.

Quand la vie reprendra le cours de ses saisons,

Aux lauriers qu'ils ont mis sur vos tombes sans noms,

J'ajouterai les fleurs tributaires des bois.

Je veux fournir le lis, l'arome et le pistil.

J'apporte le pardon de la race à la race,

O mes hôtes! et veux désigner votre place

Par la rose d'octobre et l'épine d'avril.

Vous, vous me donnerez, débiteurs inconnus,

L'échange de la sève et de votre poussière

Pour l'entretien de la racine et de l'humus.

Puis, quand le maître du logis, du parc prospère,

Sera mort, ses enfants se transmettront le pacte,  
Et vous accorderont, en bons propriétaires,  
Une part précise, inaliénable, exacte :  
Celle qui vous revient de la terre étrangère  
Que vos exils mortels auront ensemencée.

## II

Par l'ordre d'un fatal et bizarre destin  
Vous n'êtes pas la tombe unique du jardin.  
Voici quatre ans que cette chose s'est passée.  
Un jour, à l'heure triste où la lampe s'allume,  
Esseulé, chargé de regrets, lourd d'amertume,  
Je pris, dans la maison, sa robe qui traînait,  
Sur laquelle le chien dormant s'était couché,  
Puis j'ai gravi le fond du parc et j'ai cherché  
Une place à l'écart qui fût pleine de paix.  
Là, dans un trou creusé, je disposai la robe...  
Pour tous et pour toujours, la trace est effacée.  
Dessus, un arbre s'ensanglante vers l'octobre  
C'est ma fidélité qui l'avait déposée  
En vous, nature! Ainsi l'enfant du beau voyage

A ses amours déjà donna ce simulacre  
De sépulture, et tu dors là, profonde image,  
Sous un hêtre sanguin que l'automne massacre!  
Ah! qui m'eût dit, quand j'accomplissais la besogne,  
Que d'autres morts viendraient engraisser le jardin.  
Qu'il faudrait surveiller ce monceau de charognes  
Avec le même soin et le même examen!  
Mon doux jardin, ami très cher, ami quitté,  
O toi qu'avaient comblé mes tombes délétères.  
Accepte ce surcroît de jonchée funéraire!  
Je ne mesure pas mon hospitalité.  
Ceci nous est venu : ouvre à ceci tes routes!  
Tu tiens en toi déjà ce qui ne renaît plus.  
En toi que de passé, que de jours révolus!  
O glaises, absorbez ces morts improvisés,  
Pour que j'aie, à deux pas l'un de l'autre, à côté,  
Enterré le fantôme et la réalité!  
Sans doute que la vie a rêvé d'opposer,  
Emblématiquement, la tombe imaginaire  
A la tombe réelle; et c'est le jeu du sort  
Qui fait l'une plus lourde et l'autre plus légère!  
Étrangers, soyez bien accueillis par mes morts!  
Reposez, sans savoir que vous continuez  
Un rêve qu'il plaisait au destin de parfaire.

Gazons, gazons d'idylle à jamais profanés,  
Quelle tragique épave aura souillé vos terres!  
Le deuil après le deuil! La rouille après la rouille!  
Il est dit que je dois toujours vous retrouver  
Plus chargés de douleur, de formes, de dépouilles!...  
Toi qui me prodiguas le printemps et l'arome,  
Jardin de Josaphat dans la vallée de l'homme,  
Terre de la pitié par le ciel désignée,  
Me dispenseras-tu, de nombreuses années,  
Ton oubli, ton exemple et ta ténacité?  
Dois-je longtemps encor t'entendre répéter  
Le cantique immortel de l'âme et de la branche?  
Sois l'ami éprouvé mais cruel qui s'épanche  
Dans le cœur de l'ami... Confident irrité  
Par l'orage de sang qui chassa tes oiseaux,  
Toi qui me fis meilleur, plus sage et plus nouveau,  
Contemplons-nous l'un l'autre après cette tempête!  
L'homme a banni le rêve et le rêve revient,  
Mais l'arbre en a frémi de la racine au faite;  
Les nymphes du Valois s'en sont tordu les mains;  
Le canon, en broyant tes futaies séculaires,  
Au fond de la forêt a fait gémir les pierres;  
Des balles ont frappé tous tes chênes au flanc.  
L'amour en restera peut-être assez tremblant



Pour qu'il déserte, hélas ! mes roses dévastées  
Et qu'à jamais la joie s'en soit enfuie ! La mort  
Farouche ajoute donc aux décombres encor.  
Et ce n'est pas fini ; car l'avenir prépare  
D'autres deuils, quand ceux-là se seront effacés.  
L'hallali familier des fantômes passés  
Entonne à l'horizon sa lugubre fanfare...  
Si des roses toujours renaissent de leurs cendres.  
Il faut prévoir, pourtant, tout le parcours futur  
De ce qui va monter à ce qui va descendre.  
D'autres adieux viendront saigner sous cet azur.  
De sorte que, sans cesse et petit à petit,  
Dans son propre chagrin le sol s'ensevelit !...  
Mais que la terre encor se fende et s'écartèle,  
N'importe ! Je souris aux blessures nouvelles !  
Si partout l'ossuaire accumule le deuil,  
Si la hache est plantée au sol et dans le seuil,  
Il me semble qu'un grand frisson s'en communique  
A moi-même, et, debout, j'accepte avec orgueil  
La mutilation du jardin héroïque !

Vivières, décembre 1914.



## L'ATTENTE

Les mois repassent, l'un après l'autre, à l'horloge  
Du Temps. O la plongée des heures!... Février!...

Je voudrais énerver le Temps que j'interroge,  
Accélérer le cœur fatal du Sablier.

On compte, heure par heure, ou saison par saison.

Mon doigt crispé appuie sur la pulsation

Des minutes... Alors? pensai-je... Hé bien? me dis-je...

Déjà que d'idéals tombés!... Quelle jonchée!...

Que c'est long l'avenir!... J'incline mon vertige

De l'heure disparue à l'heure rapprochée,

Rien ne me répond. Comme une femme en travail,

Le temps accouche de son œuvre décevant.  
 L'avenir est pour moi tantôt la toile au vent  
 Qui va céder, tantôt l'inflexible vantail  
 D'un sanctuaire, avec un archange devant!...  
 Derrière, qu'y a-t-il?... C'est long! Dieu, que c'est long!...  
 Les sombres délégués du Destin délibèrent...  
 Que naîtra-t-il du formidable tourbillon?  
 Crever la nuit pour qu'il en sorte la lumière!  
 J'entends le bruit d'un monde en parturition...  
 Mais, oh! ne rien savoir de la chimie obscure  
 Que le destin distille et pèse, goutte à goutte!...  
 Si ma terre sortait de ce creuset, dissoute?...  
 En ce moment un dieu qui broie ou transfigure,  
 Un dieu aux yeux de qui tout s'enchaîne et s'explique,  
 Penché sur l'océan des ondes prophétiques,  
 Connaît le dénouement de l'Histoire, et décrète  
 Un arrêt, qui sera un jaillissement d'aube,  
 Ou qui fera dresser nos cheveux sur nos têtes!...  
 Rien ne peut arrêter le balancier du globe!...

Nous attendons, l'haleine étranglée, inquiète.  
 Je compte : Mars. Avril. Mai... Vertige!... Juillet!...  
 Rien!... Le cadran marque une éternelle demic.

Oh! douleur d'osciller entre ces deux effets :

La chose commencée et la chose finie!...

Marchez, rouets obscurs et que tout s'accomplisse!

Février... Fais ton œuvre, ô Temps!... Et tisse, tisse!...

## L'ANGE

Un ange s'est produit devant moi, je le jure.  
J'ai vu un ange, un vrai, celui de l'Écriture;  
Un de ceux que le ciel envoya vers Sodome.  
Il était beau, mais tout semblable aux autres hommes;  
Un de ceux-là que Loth nommait : des étrangers,  
Et qu'il faisait chez lui reposer et manger;  
Un de ces clairs adolescents, au port rythmé,  
Qui marchent sur la terre après avoir volé,  
Et qui n'ont pas besoin d'ailes pour témoignage  
Qu'ils ont dans les hauteurs commencé leur voyage.

Jeune, divin, cambré de pied, svelte de taille,  
C'était l'ange qui vient présider les batailles,  
N'ayant pour se prouver qu'un signe essentiel :  
Uniquement celui d'être imprégné de ciel.  
Il revenait d'un grand carnage justicier ;  
Il avait embrasé des villes sous ses pieds,  
Exterminé l'injuste et décimé l'infâme.  
Il s'accoudait, viril, mais doux comme une femme,  
Et ce dispensateur des tempêtes du feu  
Avait sur Pérugin calqué son regard bleu,  
Et, dans un vieux tableau que je me remémore,  
Pris ce sourire en fleur qui foudroya Gomorrhe.  
Ici l'antique magnifiait le moderne.  
Donc, ce soir-là, distrait, au fond d'une taverne,  
Devant un verre de soda, à quatre pailles,  
En un repos serein, l'ange de la bataille,  
Seul, aspirait négligemment la liqueur blonde,  
Oubliant la querelle éternelle des mondes,  
La mission du ciel, l'œuvre rouge accomplie...  
Rien ne l'eût décelé, dans sa mélancolie,  
Sinon qu'il avait l'air ainsi, même au repos,  
De boire encor du ciel au bout d'un chalumeau !  
Or, ce jeune homme strict, paresseux, élégant,  
Était un de ces trois archanges anglicans,

Qui, l'avant-veille, ouvrant leurs ailes de sept lieues,  
Après avoir franchi les immensités bleues,  
Plume dans le silence, et dans la nuit pollen,  
Avaient pulvérisé de bombes Cuxhaven.  
La veille, dominant l'univers anxieux,  
L'ange exterminateur tonnait du haut des cieux,  
Et ce soir, ayant tout oublié des abîmes,  
Élégamment mêlé à la foule anonyme,  
Ses ailes remisées et ses exploits finis,  
Il dînait chez Maxim's, en escarpins vernis.  
L'homme qui résumait en lui toute la guerre,  
Pour l'instant, avait mis sa gloire au fond d'un verre.

Moi, je considérais ce simple et grand spectacle :  
Le dieu nouveau parmi ses nouveaux tabernacles.  
Avidement mon cœur, empoigné, s'emplissait  
De rayons, comme si ce fût le Paralet  
Qui, voulant accomplir cette métamorphose  
De n'être plus un soir un oiseau qui se pose,  
Avait, pour des pensées et pour des temps nouveaux,  
Voulu venir à nous et remonter là-haut,  
Ayant à quelque enfant des hommes emprunté  
Ce visage, baigné de sa divinité!...



Pour un peu, à le voir reposant et si calme,  
 On eût rêvé de l'éventer avec des palmes,  
 Ou de l'environner avec des nimbes d'or...  
 Minuit était passé que je songeais encor.  
 Je me représentais le geste de la veille,  
 L'extermination des cités qui sommeillent,  
 Et cette solitude immense, hors la terre,  
 Dans la sérénité des espaces stellaires;  
 La gloire et l'antithèse aussi d'être celui  
 Qui, douze heures après, peut, devant son whisky,  
 Se conter à lui-même un aussi grand prodige,  
 Celui d'avoir été le maître du destin,  
 Égal aux dieux, la rêne au poing, sur leurs quadriges,  
 Bondissant dans la nuit et le jeune matin,  
 Un Jupiter-Stator, dont l'œil creux étincelle,  
 Ou Prométhée tenant le feu dans sa nacelle!...  
 . . . . .  
 Une coupe en l'honneur de toi, Ange, une coupe!  
 Que le champagne coule en large catadoupe!  
 Salut à lui, Force, Éternel, Omniscience!  
 Lui si petit, si net, qui promulgue l'immense,  
 Qui fait du firmament un tonnerre algébrique,  
 Et collabore avec le Dieu du Lévitique!  
 Montez, Ange orgueilleux, si simple et si tranquille.

Laissez tomber vos plumes de feu sur les villes, —  
Un feu dont vous avez renouvelé l'histoire —  
Et par delà les pics et les vieux promontoires,  
Faites-le tournoyer en fauves incendies,  
Puis, dans ces bruits légers que le vent psalmodie,  
Ensuite allez-vous-en, bel ange harmonieux,  
Flocon perdu ou bulle d'air, au fond des cieux!...  
Comme je vais aimer en sortant, tout à l'heure,  
Au-dessus de mon front, la céleste douceur!  
Et je regarderai d'un œil plus méthodique  
Le ciel au front d'argent et la lune biblique,  
Cette lune asservie qui fut de ton escorte  
Et qui, ce soir, a l'air de t'attendre à la porte,  
Comme un chien patient qui guette en paix son maître..  
Vous êtes là, fumant, rêvant dans du bien-être.  
Moi, je pensais : « Ce dieu contemporain, subtil,  
Qui défait les armées, comment se pourrait-il,  
Lui, le bras séculier, faiseur d'autodafés,  
Que tant de ciel ne l'ait pour jamais enivré?  
Qu'a-t-il besoin de nos terrestres aromates?... »  
Alors, ange très doux, sur ce, vous vous levâtes...  
Du geste qu'autrefois vous eûtes avec Loth  
Pour l'emmener, on vous vit mettre un cover-coat,  
Épingler avec soin le cache-col de soie,

Puis, sans vous soucier du tout que l'on vous voie  
Ni qu'on vous nomme, vous traversâtes les salles.  
Vos brodequins ailés me semblaient des sandales.  
Votre jonc me parut le bâton de voyage.  
Vous alliez retrouver l'Étoile des rois Mages !  
Et, lent, après avoir envoyé le chasseur,  
Je vous vis regarder le trottoir avec peur.  
Parce que, sur l'asphalte, il tombait quelque pluie.  
Comme un qui flâne et que ce contretemps ennuie,  
Votre œil cligné jeta là-haut un regard dur,  
Presque craintif... Et vous, l'envoyé de l'azur,  
L'habitant de l'espace et le maître des nues,  
Vous regardiez le ciel, dont vous étiez venu,  
Avec humeur, au point que vous faisiez la moue  
A cause de ce vent qui vous cinglait la joue !  
Et cette humeur n'avait pas l'air d'un simulacre.  
A la fin, col levé, vous hélâtes un fiacre,  
En jetant à la nuit quelques mots de courroux...  
C'est ainsi, ce soir-là, que partit l'ange doux  
Et terrible, qui n'avait pas d'aile à l'épaule,  
Mais sur qui s'entr'ouvrait, en nimbe, en auréole,  
Comique de prêter cette égide à sa gloire,  
Un parapluie rouge à la pourpre dérisoire  
Et qu'un groom inclinait au-dessus de son front.

Ce fut tout simplement charmant cette façon  
De descendre d'un ciel, où le prodige abonde,  
Pour être tout à coup pareil à tout le monde...  
Venir de dispenser la foudre et ses éclats  
Pour trouver déplaisant qu'il pleuve ce soir-là!...  
Oublier qu'on en est de ce grand firmament  
Pour le considérer avec des yeux d'enfant!...  
Ah! que la vie est belle et que belle est la gloire  
Qui mettent des élans aussi contradictoires  
Au cœur de ce héros que l'époque enfanta!  
J'aime d'avoir été le témoin de cela!...  
Dans cette expansion de la grandeur humaine,  
Montant sans bien savoir où le destin la mène,  
Dans tout ce macrocosme éperdu de la Force,  
Où des germes nouveaux font craquer leur écorce,  
Que d'infimes détails, que de beautés perdues!...  
Combien de choses, pour l'âme qui les a vues,  
Qui devraient se fixer en elle pour toujours,  
Mais que le flot du temps emporte dans son cours!  
Leur grâce n'a pas su nous être révélée.  
Oh! être ce glaneur obscur, dans la mêlée,  
Qui recueille l'épi, la fleur inaperçue,  
Être le recenseur de ces beautés perdues,  
Le passant, qui tout seul, à distance, à l'arrière,

Saisit la fleur furtive ou l'instant solitaire  
Avant que le néant ne les absorbe en lui,  
Et s'en va satisfait, sans vouloir d'autre prix,  
En échange de son trésor inestimé,  
Que l'ingénu bonheur de l'avoir ramassé !

## NUIT DE ZEPPELIN

Équinoxe de printemps.

Paris attend ce soir le grand baiser fatal  
Qui va tomber du ciel, de l'ombre et du silence.

Minuit est passé. Un jet de clairon s'élance.  
La diane se perd au loin dans le dédale  
Des rues, des carrefours. Et son cuivre mugit  
Le « Garde à vous » strident des vieux veilleurs de nuit.  
L'alerte, cette fois, est au camp des étoiles.  
Elle nous vient de l'Empyrée. Les dieux ont soif.  
Paris, beauté lassée qui dépouille ses voiles  
Et qui nonchalamment s'étire et se décoiffe,  
Vient d'être, tout à coup, jeté hors de sa couche.  
Il tressaille. Il attend la morsure céleste.  
La femme met la main à son cœur : c'est son geste



Comme l'homme a porté le clairon à sa bouche...  
Silence. Maintenant tout meurt comme la diane.  
L'ombre subite fait la nuit plus diaphane.  
La ville s'enténèbre. Elle s'enfonce et plonge  
Lentement, peu à peu, comme un vaisseau qui coule.  
Elle est cité de rêve, Atlantide de songe,  
Ou nécropole découverte par les houles,  
Herculanum abandonnée sous le ciel vaste !  
Terreur ! Une cité tout à coup effacée.  
Et quelle !... Une cité d'orgueil, de joie, de faste,  
Qui contient l'univers total de la pensée,  
Pour la première fois vient de s'anéantir !...  
Elle n'est plus qu'un grand village éteint qui dort,  
Ou quelques survivants, seuls, attendent encor  
Le prodige tonnant qui accourt du nadir.  
Pour la première fois aussi sur une ville  
On voit le firmament dans sa splendeur tranquille...  
Un aboiement de chien très paysan, lointain...  
C'est dans le bois profond l'attente du matin,  
Le souffle retenu du braconnier, tapi,  
Le poing à son fusil ou l'épaule à la crosse.  
On entend, par saccade, en ce silence atroce,  
La palpitation sereine de Paris.  
Tous les cœurs, dans la nuit, fixent le ciel, ensemble.

Tous les yeux, même ceux qui ne voient pas, y pensent.  
On est prêt. Chaque étoile, à son poste, ressemble  
Au regard de la sentinelle en permanence.  
Le ciel a son armée d'astres réglementaires.  
Pour nous qui sommes là, blottis contre la terre,  
L'espace s'est empli follement de fantômes.  
Nous regardons ce coin d'infini que les hommes  
Ont appelé le ciel, et nous le regardons  
A cette même place où, dans les temps, nos pères  
Attendaient qu'éclâtât le céleste cratère.  
Et c'est ce même flanc étoilé de rayons,  
Qui refusa, stérile et nu, de s'entr'ouvrir.  
Le prodige, ils l'avaient légué à l'avenir.  
Les anciennes terreurs, nous les réalisons !...

Et voici, comme pour un Roi, ou pour un sacre,  
La salve du canon qui bondit et se rue !  
Un grand frémissement parcourt toute la nue,  
Épée au clair, dans le plein ciel, pour les massacres !  
On dirait un essaim de guêpes en rumeur,  
Des avions, au fond des banlieues, se bousculent  
Pressés d'accourir au devant du noctambule,  
Dans un vrombissement d'ailes et de moteurs...  
Le roi de l'air doit s'approcher de steppe en steppe.

Longtemps on entendra encor ce bruit de guêpe.  
Puis, brusquement, — déclic d'éclair, — voici la Chose.

Elle s'avance en des tonnerres de clartés,  
Dans toute sa puissance et son apothéose,  
Un bruit lourd de moteur partout répercuté...  
Ainsi, c'est toi, ce petit orbe en pleine course,  
Cette barre de feu soulignant la Grande Ourse ?  
Ainsi, c'est toi qui viens usurper dans l'espace  
L'instantanéité d'une étoile qui passe ?  
Que c'est simple, au milieu d'une nuit de printemps.  
Cet envol prophétique et ce déchirement !  
Un faisceau lumineux le happe et le conduit.  
Il a l'air d'une aurore errante au bas du ciel.  
Au-dessous, on entend, rauque, rugir la nuit.  
Mais, si paisible, n'est-ce pas quelque Ariel  
Qui vogue sans avoir la moindre aile à son dos,  
Quelque tendre génie caressant les étoiles ?...  
Il monte vers le nord. Il va vers les Gémeaux.  
Oh ! quelle belle nuit retentissante et douce !  
La meute des obus aboie et s'enchevêtre.  
L'équipage de mort est lancé à ses trousses.  
Ils veulent s'emparer de cette proie en maîtres ;  
Et l'on frémit de voir, quand s'éclaire la nue,

Dans les halliers du ciel cette bête perdue !...  
Le jet tendu du projecteur semble une chaîne  
Qui la maintient et qu'elle secoue avec peine.  
Serait-ce l'hallali d'une bête forcée,  
Dans cet immense champ de bataille inversé  
Dont tous les morts éparpillés seraient des astres,  
Où l'on entend rouler, comme un Chariot d'or,  
Les grands canons d'airain qui brament les désastres?...  
C'est cela que j'ai vu, là-haut dans l'Empyrée !...  
Mais c'est aussi pour nous, rêveurs, tant il est lent,  
Un insecte, aux anneaux lumineux et rampants,  
Qui bave sur la Lyre et sur Cassiopée,  
Un ver luisant parmi tout un champ d'asphodèles,  
La luciole automatique avec ses ailes,  
Le bambin Puck jailli des lèvres de Shakspeare,  
Mais c'est surtout cela, ô Navire, Navire,  
Une nef attendue par les siècles en troupe  
Et qui s'en vient avec tout le feu dans sa poupe!...  
Heia-a! Heia-a!... O fils de la légende,  
Des temps nouveaux, de l'épopée, salut à toi!...  
Même si tu devais nous broyer, si tu dois  
Marquer notre agonie et si ta beauté masque  
Une banale horreur combinée pour escarpes,  
Salut, nuit adorable, où flottent des écharpes,

Des bulles, pour les jeux de chérubins fantasques,  
Des bouquets de couleurs et de bruits, un tableau  
Orphique qu'a senti peut-être Giotto !  
Malgré l'horreur, on a la pensée amusée  
Par les éclatements radieux de fusées.  
Tout est rayé de trajectoires translucides.  
Plein feu. On croirait traverser les Perséides,  
Par un de ces grands soirs de juillet qu'elles zèbrent.  
Tout ce qui vit est flamme et le reste ténèbres.  
Des grêlons d'équinoxe embrasés, giboulées  
Par les grands fanaux blancs des phares signalées,  
Mettent dans le lointain des lueurs d'améthyste,  
Chaque fois qu'une bombe éclate quelque part...  
Du chaos se dégage une impression d'art,  
Et ce serait très doux si ce n'était sinistre !  
Notre première nuit de printemps, qu'elle est belle !  
Et quel sabbat nouveau l'emplit et l'ensorcelle ?  
Shakspeare eût-il jamais pu rêver celle-ci ?  
Comme ils ont eu raison de la vouloir ainsi,  
Et d'ajouter ce cri fantastique au concert  
Que font les chevauchées dans le ciel de Wagner !...

Mais déjà le sommeil de mars est raccourci ;  
Et les plus belles nuits ont leur heure comptée...



Est-ce le chant du coq qui va chasser le songe?...  
En vain nous implorons qu'un dieu nous le prolonge  
Ou que le monstre explose et soit précipité.  
Maintenant les lazzos lumineux restent vides.  
La meute ardente a détourné l'aéronef...  
Quelques coups de canon espacés : durs et brefs...  
Tout se dissipe en nous, autour de nous ! La vie  
Vient d'effacer au ciel ces fantasmagories.  
Sans doute que la ville endormie eut la fièvre,  
Puisque Paris s'éveille une chanson aux lèvres !  
Un frémissement d'aube, encor très imprécis,  
S'estompe sur les toits, se perd en demi-teintes...  
Dans une heure, ce sera le jour sur Paris,  
Et le premier rayon dans sa première atteinte,  
Ce rayon brusque qui, venu de bas en haut,  
Fait luire les bourgeons et chanter les oiseaux...  
Les ramiers vont lisser leurs plumes azurées,  
Et la pointe verdie des marronniers souligne  
Le jour qui se répand sur les Champs-Élysées.  
Les phares ont cessé d'inscrire au ciel leurs signes.  
Seuls, les fanaux errants des maraîchers somnolent,  
Vers les quais, Notre-Dame au loin, le pont d'Arcole...  
Piaillement interminable aux balustrades...  
Était-ce le délire en nos cerveaux malades ?



Il ne reste plus rien de la nuit fantastique !  
Nous avons dû rêver tout ce surnaturel.  
L'immense aurore est là qui pointe dans le ciel,  
L'aurore coutumière, un peu fade et classique.  
C'est la joie qui renaît, rose dans le ciel pâle,  
L'éveil laborieux des vieilles capitales...  
Cette nuit d'équinoxe étrange est terminée.  
Te voici parmi nous, jeunesse de l'année !  
Sous toi, le tapis noir s'éclaircit et s'étale...  
La ville endolorie bâille, et là-bas, là-bas,  
Mollement, souriant, mais quand même un peu las,  
Dans un souffle attiédi qui met un sentiment  
De verdure, de joie, sur ce Paris dormant,  
Le printemps citadin prépare ses lilas.

22 mars 1915.

## NUIT D'ÉTÉ

Comme un train de blessés qui passe dans la nuit,  
J'écoute, en appuyant le coude à la ruelle,  
Véhiculés du fond d'un passé engourdi,  
Tous mes rêves à moi, saignant aussi de l'aile,  
Passer sinistrement, convoi désabusé  
Qui, dans la nuit, s'ébranle, ahane et s'échevèle...  
Ah! ce train qui sifflait, ce train que j'ai croisé,  
Ne contenait-il pas de bien autres blessures,  
Ne rapportait-il pas d'autres mornes victimes  
Que ces soldats muets, drapés dans leurs tortures,  
Qu'un mince espoir, comme un éther subtil, ranime  
En agitant au loin des visions natales?...  
Hélas! mes rêves, « mes idéals », vous en êtes!...  
Vous êtes des blessés qui renversez la tête.

Ce soir, en entendant traverser les campagnes  
Calmes par ces chemins de fer interminables  
Qui gémissent et vont de Toulouse en Cerdagne,  
A travers des pays dont l'infini m'accable,  
Où petit je souffris, où plus tard je songeai,  
Dans la plaine qui va de Moux au Lauragay  
Et côtoie la blonde écharpe pyrénéenne,  
Je retrouve, à vingt ans de distance, mon Dieu,  
Fidèle au rendez-vous de mon enfance ancienne,  
Je retrouve le même appel dans le soir bleu,  
Les mêmes roulements nostalgiques de trains  
Qui bercent mon sommeil, et mon vieux clair de lune...  
Le voici donc, le « beau voyage » du chevet !  
Était-ce ainsi que je rêvais qu'il finirait,  
Et que, chargé d'une aussi navrante infortune,  
J'entendrais pour de tels trajets passer au loin  
Ce même train nocturne, exact, apprivoisé,  
Auquel, enfant, j'avais donné mon amitié  
Et qui revient toujours pareil, ni plus ni moins,  
Traverser longuement ces sommeils de juillet,  
Frottés de seringas, de lis et de sainfoin,  
Où l'on revit sa vie dans une transparence  
Presque mystique, avec un sentiment d'aurore?...  
Quand j'écrivais, enfant qui ne sait rien encore,

Ce vers où le voyage imprima sa cadence :  
« Douleur, n'étais-tu pas dans le train qui s'en va ? »  
Pouvais-je deviner qu'une nuit, tout exprès,  
Je reviendrais trouver la chambre que voilà  
Pour écouter passer ce train tel qu'il passait,  
Dans le même juillet, les mêmes seringas,  
Mais lourd d'une douleur vraiment réalisée,  
Lourd de cette amertume et de ce néant-là ?...  
Mon âme s'est, ce soir, longuement épuisée  
A suivre les wagons gémissants qui s'en vont  
Vers un azur moins triste et moins inexorable.  
J'entends, je vois ; je vois la sueur sur des fronts,  
Et le balancement morose et misérable,  
L'imperceptible agitation de leurs lèvres,  
La fixité des yeux, les claquements de fièvre,  
Tous ces regards qui fuient et qui s'immobilisent...  
Le train passe... Il s'en va, plaintif, avec mon rêve  
Qui le suit, accroché à sa forme indécise.  
Je compte, en attendant que l'aurore se lève,  
Un à un, ces affreux wagons de marchandises,  
Car ils n'emportent pas seulement, étendus,  
Tous ces blessés, ce rapatriement de soldats...  
Couchés près d'eux, ensemble, pêle-mêle, en tas,  
J'y sens tous mes blessés fraternels et connus

Que ce train me ramène après le dur voyage,  
Après la traversée et son apprentissage :  
Mes amours morts, mes amitiés et mes tendresses,  
Mon idéal, mon pauvre idéal de la vie,  
Et des bontés et des douceurs de toute espèce,  
Et des bonheurs, tous les bonheurs sans frénésie  
Que j'aurais voulu voir descendre en l'âme humaine  
Avant d'avoir quitté cette terre de peine...  
Ils sont là, tous atteints, mes blessés, mes souffrants ;  
Et, puisque me voici après plus de vingt ans,  
Comme il est naturel et doux qu'ils me reviennent !...  
Gloire, justice, amour, beaux visages crédules,  
Tous mes vaincus sont là, dans ce train qui circule  
Et transporte de vrais mutilés sur leurs bancs  
Ou leurs grabats, ayant l'acier dans des poitrines  
Chaudes déjà du feu qu'y met la mort divine !...  
Bruit du train de minuit, sempiternel ami,  
Qui viens heurter les murs de ma chambre enfantine,  
Je te retrouve enfin dans ma première nuit !...  
Et quand je t'ai, soudain, tout à l'heure, entendu  
Recommencer là-bas, à pas sourds, ton voyage,  
Au bout du vieux jardin dolent et morfondu,  
Ah ! j'ai senti mon cœur se serrer davantage !...  
Tu t'enfuis, martelant la maison tiède et noire.

J'entends ce que me crie ton appel de douleur,  
J'entends les chants d'adieu, j'entends les chants de gloire,  
Les sanglots de misère arrachés à nos cœurs,  
Et dans le bruit que fait cette chose en allée,  
Qui traîne ses douleurs broyées et ses trophées,  
Je comprends, je ressens, jusqu'à mourir en elle,  
Tous les chuchotements de la nuit éternelle!...

Castelnaudary, juillet 1915.



## IN NATURA RERUM

Un ramier violet marche dans la prairie.  
L'ombre des framboisiers bouge sur le vieux mur.  
C'est le moment où tous les oiseaux s'apparient  
Dans l'arbre enténébré, mais plein de trous d'azur.

Une ferme. Une haie. Midi clair. Soleil lourd.

Le facteur. Arrivez!... Maman... c'est le facteur.  
Une lettre de lui. « Voilà. Bien le bonjour,  
Madame. » Tout le ciel éclate de bonheur.  
Accourez... Lisez-la... Qu'il fait beau! L'ombre chante.  
Le soleil enveloppe entièrement les champs.  
Des neiges, des fossés, des sous-bois et des sentes  
S'élève un impalpable et long bruissement

D'abeilles. Et la haie coupe la vache en deux.  
 On voit son mufle au bout du paysage herbeux.  
 Les poules ameutées s'apaisent. Sur la table,  
 Le pain fendu a la chaude odeur de l'étable.

« Hôpital de Dunkerque — Aujourd'hui, chers parents,  
 « Je vous adresse mon bonjour habitue .  
 « Mais ç'a été mon tour à moi... Je vous apprends  
 « Qu'on m'a coupé la jambe... un éclat de shrapnell..  
 « Trois jours sans pansement... La gangrène... Tant pis!  
 « Il faut se faire une raison... Et vous, là-bas ?  
 « Je vous embrasse tous. Le bonjour aux amis.  
 « Si vous voyez Marie, ne le lui dites pas... »

Ni paroles, ni cris. Des pleurs. Ils ont compris  
 La part de vérité dans la part du mensonge.  
 Ils échangent entre eux leurs silences. Ils songent,  
 Ils revoient le passé, l'enfant dans le jardin,  
 Ses petits cris, et puis le retour de l'école,  
 Quand il avait deux ans et quand il en eut vingt,  
 Cette façon qu'il a de rire et d'être drôle,  
 Et puis cette fois où... et puis cette fois que...  
 Ils regardent, muets, là-bas, dans l'ombre bleue  
 Comme autour d'un point fixe au milieu d'une allée,

Les souvenirs flotter sur cette tête absente...  
Des sanglots, des sanglots. A la fin, une voix  
Se décide et gémit : « Je le savais bien, moi ! »  
Et l'autre voix reprend l'antienne impuissante :  
« Je l'avais toujours dit qu'il ne reviendrait pas ! »  
Le père a flageollé comme un homme qui boite,  
La sœur s'est affalée dans l'herbe. Mais la mère  
Reste debout. Toujours les mères restent droites  
Pour recevoir le coup au cœur, — depuis la guerre !  
Les abeilles du puits tournent leurs rondes folles.  
Il fait beau. Dans la cour, une servante crie  
Après le chien. La ferme, au plein soleil, somnole,  
Et, comme passerait une ombre rafraîchie,  
Le ramier violet marche dans la prairie.

Maintenant, c'est l'été. Les journées sont plus brèves.

La même cour, la même ferme. Azur faibli.  
La peau du raisin blond se tend. La figue crève.  
Le chien grommelle. Il poursuit quelque lièvre en rêve.  
L'homme travaille. Il a du crêpe à son habit.  
Les poules, en grattant leurs crêtes et leurs plumes,  
Entourent cette femme en deuil, dont l'œil sévère,

La voix dure, les cheveux gris, le noir costume  
Blaspèmement la douceur immense de la terre.

— « Bonjour, Madame ! Hein, croyez-vous ? Le soleil tap

C'est le facteur. Bah ! qu'attend-elle désormais ?

Cet homme qui refait tous les jours cette étape  
Du village à la ferme, ah ! que son cœur le hait

De n'apporter que ces papiers-là qu'il apporte.

Il peut bien entr'ouvrir ou dépasser la porte,

Elle n'accorde plus un regard à cet homme !

Mais, aujourd'hui, qu'a-t-il à parler de la sorte ?

Vaguement, elle entend : « Ça va pas mal, en somme !

La paix sera signée dans dix jours. On pavoise. »

Le père approuve et dit : « Oui, ça ne va pas mal. »

Mais elle, elle a gardé la haine villageoise

Contre tout ce qui fut l'atteinte au bonheur même.

Elle refusera sa part de joie commune.

Son orgueil d'autrefois s'est changé en rancune,

Et, limitant la vie au sort de ce qu'on aime,

Elle grommelle avec des éclairs sur sa face :

« La guerre ! Elle est finie pour moi depuis longtemps !

Qu'est-ce que vous voulez que tout cela me fasse ? »

Le père ajoute : « On est tout de même contents. »

Mais la voix était humble et timide... « Bonsoir ! » ...

Farouche, elle a poussé la bassine de cuivre

Où trempe le maïs pour le repas du soir,  
Et, lents, ils ont repris l'immense ennui de vivre.



Le drame universel tient là, presque au complet.  
Voilà ce qu'on a vu partout où le blé germe,  
Ce qui se sera dit, sans répit, sans arrêt,  
Du saule de la haie à l'orme de la ferme.  
Combien d'heures par jour, combien de jours de suite  
Cette banalité s'est-elle reproduite,  
Sur la terre, d'un bout du monde à l'autre bout ?  
Combien de millions de fois peut-on admettre  
Que les soleils d'hiver ou les grands soleils d'août  
Auront illuminé cette scène champêtre !...  
Petit drame d'une heure et qui tient dans le creux  
D'un bonheur comme tient un oiseau dans la main !  
Frappez de porte en porte, et par tous les chemins,  
Ceux qui sont là ont vécu ces heures entre eux ;  
Ceux qui sont là ont dit ces choses monotones  
Dont nous avons rêvé jusqu'à l'épuisement,  
Et pour la charité desquelles cependant



Notre esprit qui se blase et que plus rien n'étonne.  
Ne trouve même plus une larme à donner!...

L'heure s'approche où tout se sera terminé,  
Mais quand viendra la gloire et que les gaietés vives  
Afflueront dans nos cœurs impétueusement,  
Pour être à l'unisson de ces âmes pensives  
Dont le chagrin remontera le cours du temps,  
Pour pouvoir décréter que tout est accompli  
Et qu'enfin la puissance obscure de l'oubli  
Sur ces blés moissonnés a fait passer sa meule,  
Peut-être faudra-t-il toute une éternité,  
Cet espace que le ciel met à transformer  
Une douleur de mère en celle d'une aïeule!...  
Certes on guérira la terre. Il le faut bien.  
Mais la patrie sera semblable à ces demeures  
Où pour des fêtes on a dressé le festin,  
Où l'on voit resplendir ces joies intérieures  
Dont l'œil des jeunes gens porte le témoignage,  
Où l'on entend des chants et des verres choqués,  
Tandis qu'en quelque salle sombre, à l'autre étage,  
De vieux chagrins et des soucis mal expliqués  
Relèguent la parente âgée, de noir vêtue,  
Qui vit là, solitaire, et toujours à l'écart.



Elle ne participe à rien et perpétue  
Ces grands souvenirs, appréciés des vieillards...  
Oui, la patrie aura l'aspect de ces maisons  
Retentissantes et de rires toutes pleines  
Où l'on danse jusqu'à ce que l'aube survienne  
Et fasse peu à peu mourir les violons,  
Alors que, loin de tous ces enfants qui s'amuse,  
Sans même rien entendre ou savoir, la recluse  
Continue de rêver, quand depuis longtemps dorment  
Tant de petits bonheurs essoufflés et ravis  
Et dont pas un ne se soucie de cette forme  
Pâle et triste, toujours endormie la dernière,  
Qui, dans la solitude et le petit jour gris,  
Inexorablement, égrène son rosaire.

## LE FLAMBEAU

Le huitième péché capital, la Bêtise,  
Rêve d'assujettir la ville à son empire.  
Les vices triomphants et libres fraternisent.  
Ils partagent leurs jeux, leurs larmes et leurs rires  
Avec ce frère un peu honteux, couleur de nuit,  
Et qu'on appelle : le péché contre l'esprit!...  
Dans ce Paris mi-héroïque et mi-badin  
Dans ce Paris de guerre où l'on voit rapprochés  
Le pire et le meilleur, le sublime, l'humain,  
Le vil et l'hypocrite, il n'est pas de péché  
Plus redoutable, plus fétide que celui  
De la Bêtise, aux yeux lourds de catoblépas,  
Mais à la main armée comme l'est un bandit  
Dont on verrait l'ombre louche allonger le pas...

Dieu nous épargne son triomphe et le coup droit  
Qu'il rêve de lancer à la face du vrai!  
Qui sait?... De ce bélièvre allons-nous faire un roi?  
« Tout restaurer par l'humain » : texte qu'il faudrait  
Que l'homme après la guerre, opposât au néant  
Qui souffle les flambeaux et va tout submerger,  
Bientôt, dans le chaos d'un monde esclavagé!...  
Mais si nous devons voir jamais, après le sang,  
La Bêtise étaler sa force corruptrice,  
Et si c'est toi qui dois venir, premier des vices,  
Nous infliger ta tyrannie et ton effroi,  
Toi qui strangules, qui supplicies l'Esprit, toi  
La broyeuse de vérités et d'idéals,  
Mieux vaudrait désertter un monde déloyal  
Où l'on n'aurait plus fait sa part à la Beauté!  
Si l'on casse les reins du cheval indompté  
Nous sommes avec lui et dans la mort! Minerve  
Préfère mille fois périr que d'être serve!...

J'en étais là de mes pensées, qui, pêle-mêle,  
Faisaient, comme un acier brûlant et martelé,  
Jaillir de grands bouquets furieux d'étincelles,  
Lorsque, las, et chargé d'ennuis, je suis allé,  
Pour trouver des témoins à ma rancœur vivace,

Vers un palais désert, que nulle main ne rouvre  
 A l'esprit attentif qui médite et qui passe,  
 Une maison d'oubli. Je suis entré au Louvre.

De grandes galeries vides... rien que mon pas,  
 Le silence, — et dedans, partout, comme en des limbes  
 Des visages connus qu'on ne reconnaît pas,  
 Des fronts purs et des barbes fleuries sur des guimpes,  
 Des feutres, des brocarts, des cristaux et des soies,  
 Des ombres, des clartés, des arcs-en-ciel, des casques,  
 Des ténèbres qui jouent, des clartés qui chatoient,  
 Mais la tristesse sombre empreinte sur ces masques,  
 Partout, l'oubli, partout un abandon spectral,  
 Des visages qui furent célèbres, naguère,  
 Et qui végètent là, prostrés, depuis la guerre ;  
 Princes découronnés, beautés de carnaval,  
 Parqués ainsi que de grands prisonniers royaux  
 Des otages sur qui l'on a mis l'embargo..,  
 Et ce Louvre où dorment le prince Léonard,  
 Sa Majesté Rubens et Sa Grâce Van Dyck,  
 Semble, rois sans royaume et mages sans public,  
 Un vaste camp de concentration de l'art,  
 Où s'exilent dans une attente un peu hautaine,  
 Fantômes revenus de vagues Sainte-Hélène,

Tous les destitués de la Couronne!... A part  
Un martyr, quelque saint qui persiste et qui croit,  
Tous sont des ombres, des monarques déjetés ;  
Ils ont perdu la foi dans leur éternité.  
Ont-ils même abdiqué leur force, tous ces rois ?  
Qui peut savoir ?... Ils sont enfoncés dans le rêve,  
Attendant que le jour de revanche se lève...  
Et, mirant l'un dans l'autre un regard plein de gloire,  
Tous ces princes, au fond d'un grand palais vidé,  
Cherchent à devancer l'arrêt blasphématoire  
Qui découronnera le front de la Beauté.  
Car ils pensaient que l'art est un pontificat  
De majesté, de pureté, et qu'il se tient  
Au premier rang de la noblesse des états.  
Aujourd'hui n'est-il plus qu'un parasite vain  
Relégué aux greniers de la pensée, l'idole  
Superflue ou le luxe historique et suspect  
Que le soldat salue d'un haussement d'épaule ?  
Ces demi-dieux, privés de gloire et de respect,  
Qui se croyaient une aristocratie suprême  
De l'histoire, le dernier mot de toutes choses,  
Sont là, humbles, ayant mis bas leurs diadèmes,  
Et tels de vieux drapeaux dans des galeries closes...  
Ah! retrouveront-ils leurs palmes et leurs trônes ?



L'art n'était-il pas plus, après tout, qu'un vain mot  
Et qu'un balbutiement de l'âme qui tâtonne  
A travers les chemins de l'Espoir et du Beau?...  
Joyaux perdus, bijoux rancis, parures ternes,  
Indignes du réel, du vrai et du moderne...  
Pourquoi pas?... Et voilà les paroles fatales  
Qui s'échapperaient de ces lèvres de silence,  
Si, dans cet infini retentissant des salles,  
Chaque portrait parlait, de distance en distance,  
Et disait, tour à tour, à l'autre de ces choses  
Que l'âge a dû mûrir dans leurs âmes moroses...  
Vinci, vieux rêve sombre envahi par l'azur,  
Rembrandt, profond esprit de la maison qui pense,  
Corrège, immense parc charnel au grand ciel pur,  
Mantegna qui peignit Jésus-Christ à Florence,  
Fanfares de Rubens, brocarts et gonfalons,  
Delacroix tout en or qui suscite Apollon,  
Titien dans ses stucs, Watteau dans ses jardins,  
Et toi, rêveur plus pâle et plus secret, Chardin,  
Et toi, toute la Grèce blanche, froide et glabre,  
Toi, l'extase médiévale, et le gothique,  
Van Eyck le mystagogue, ou Poussin bucolique,  
Puretés, idéals, mourez-vous sous le Sabre?  
Flambeaux, quel vent d'horreur a soufflé vos soleils?...



Non, non, vous n'aurez pas menti, graves visages,  
Yeux profonds, toujours pleins de rêve et sans sommeil!  
Ce que vous avez dit de sublime et de sage  
Reste écrit dans le temps, dans l'espace et dans l'âme.  
Rien ne peut effacer les lueurs de la flamme!  
Si le souffle empesté de la sottise humaine  
A tari notre sève et le sang de nos veines,  
Pourquoi perpétuer le mensonge de vivre?  
J'aime mieux que la fin de l'effort nous délivre  
D'un monde injurieux qui ment à son destin.  
Regardez! Est-ce vrai? La lumière s'éteint!  
Oh! dites-moi, redites-moi, muets visages,  
Que vous la reflétez, la lumière infinie,  
Et que rien ne fera qu'elle se raréfie!  
La clarté de vos yeux en est le témoignage.  
Regardez l'avenir sans froncer vos sourcils;  
Vous n'avez pas menti, maîtres! Malgré l'exil,  
Croyez en vous, en votre force inexpugnable,  
Croyez en nous, les descendants de votre gloire!  
Le vieux monde brisé est encor réparable!  
Le mal n'est pas si grand que l'on pourrait le croire  
La guerre aura broyé tout, à sa fantaisie,  
Les chefs-d'œuvre, l'amour et toutes leurs patries,  
Mais on ne touche pas à l'Esprit!... Il se peut

Que quelque ombre ait passé sur son grand regard bleu,  
Mais sa naïveté, sa grandeur le protègent.  
La pureté du cœur, voilà son sortilège!...  
Mes vieux amis, gardiens des clartés et des livres,  
Virgiliens témoins de la beauté de vivre,  
Votre silence aura la force de l'airain.  
C'est la loi, c'est le vœu, c'est l'espoir. A la fin,  
Quelle que soit la rage élançée sur les cibles,  
L'obus, sans même avoir ployé la plus flexible,  
— O prodige vainqueur que l'homme peut prédire! —  
Se brisera sur les sept cordes de la Lyre!

Paris, mai 1915.

VI

LE SACRE DE LA MORT



## HAMLET DANS LES CAMPS

Mon âme bien-aimée.

(HAMLET.)

Hamlet rêve dans les camps. Le prince extravague.  
Il se gratte le bout du nez, avec sa dague,  
Durant que l'entrechoc monstrueux des armées  
Crachote autour de lui des corps et des gravats  
Et tout un tourbillon de choses innommées.

« Je ne donnerais pas, de tout ça, cinq ducats...  
Mauvais terrain, dit-il, glaiseux... Et la Norvège  
N'en tirera qu'un revenu très nominal...  
Ce n'est pas mon affaire, après tout... Puis, qu'en sais-je?... »

Mais l'homme est bien le plus surprenant animal!  
Penser à tout ce flot de rustres, pauvres hères,  
Qui piquent du caput et du nez sur la terre  
Dont ils n'auraient pas eu le plus petit arpent  
S'ils fussent revenus de là-dessus, vivants!...  
Ce grand gâteau de glaise et de cailloux coriaces,  
A leur prince, à leur roi, pour qu'ils le dégustassent,  
Ils l'eussent apporté sur un plateau d'argent...  
Faut-il les dire fous ou crétins, tous ces gens  
Guerroyant afin de conquérir quatre champs  
Qui feront à leurs corps des sépulcres pouacres  
Et trop étroits pour qu'ils y tiennent tous dedans!  
Les rois ne comptent point par morts, mais bien par acres.  
Bah! la terre a toujours valu qu'on entassât  
Des Péliions de morts par-dessus les Ossa!  
Les rois ont mille fois raison de penser ça,  
Puisque vingt mille enfants s'élancent à la mort  
Pour un rien, un caprice, et pour la gloriole!  
Cette armée dont la masse énorme court et vole  
Sur des champs dont un roi calcula le rapport  
Avec exactitude, agrément et méthode,  
Tous ces fétus de fer qui marchent et poitrinent  
Pour des idées qu'on leur a dit être divines  
Mais dont les leurs étaient sans doute aux antipodes,



Tous, un par un, en tas, et sans exception,  
Font la risette à l'invisible événement  
Sans que leur cuir en soit agité d'un frisson!...  
En vérité c'est un calcul bien surprenant!  
Exposer une vie fragile et passagère  
A tout ce que l'orgueil peut oser et peut faire,  
Tenter la vieille mort avec un cœur tout neuf!...  
Et pourquoi?... Pour combler une mesure agraire,  
Ajouter à l'empire une coquille d'œuf!  
Et tous ces jeunes fous, téméraires sans pose,  
Se défont de la vie comme on jette une rose!  
Tandis que moi je scrute et j'hésite, perplexe!...  
Le moyen d'être grand, fort et superlatif  
Est en proportion inverse du motif...  
L'axe de l'action, c'est l'instinct; son réflexe  
Est la pensée; mais la mauvaise physicienne  
A force de doser les motifs nous entraîne  
A croupir désastreusement dans l'exogèse,  
Dans tous les syllabus et dans tous les malaises...  
Je suis pourri de me sentir intelligent,  
Et lâche de trop calculer ma trajectoire,  
Ou d'avoir mesuré tous les profils changeants  
Que, sur le sol trop blanc, fait mon ombre trop noire!...  
Agir sans rechercher le pourquoi, ouf! quel rêve!...

Et mourir sans savoir pourquoi l'on meurt, extase!...  
Voici le moment de m'arracher à ma vase.  
Quelque chose de plus fort que moi me soulève.  
Est-ce l'heure? Punir mon sens de l'analyse  
En expiation de toute couardise!  
Sonnez, les olifants, musiques militaires,  
Tambours royaux, fifres légers, salves guerrières!...  
Fortinbras, arrivez par la toile de fond!  
Mon cœur qui va mourir vous salue comme un Dieu!  
Déchargez les mousquets. Donnez l'ordre aux canons.  
Fortinbras, dites aux soldats de faire feu!  
Enlevez ma carcasse exsangue à bout de bras!...  
Que vous me chagrinez de languir, Fortinbras!  
Ou plutôt, non. C'est trop que mes os soient portés  
En catafalque, sur un pont de boucliers,  
C'est bien trop beau de s'en aller dans les ténèbres,  
Comme un héros, au son d'une marche funèbre!  
Meurs comme un paysan, crève comme un maroufle!  
Maigre chandelle d'alchimiste, qu'on te souffle!  
Il était temps. D'ailleurs rien n'est moins impossible.  
Moi, j'ai toujours été une cire fusible;  
On me fendrait du plus petit coup de canif!...  
Mort, accueille ton fils repentant et tardif :  
Voici l'heure attendue de faire la culbute...

Finis, frisson d'idée!... Éteins-toi, douce flûte!...  
La tombe s'entrebâille et la gangrène immonde  
Souffle une contagion putride sur le monde.  
Fut-il instant meilleur d'arracher ma livrée  
De songe. Cette loque était trop étriquée!...  
Accorde-leur ta quintessence de poussière.  
Marche droit, et vas-y, même si tu trébuches.  
Livre-leur sans regret, tant la tâche est précaire,  
Ton foie de tourterelle et ton fiel de guenuche!...  
Enfin! enfin! voici la vraie couleur des actes :  
Celle du sang. La terre en veut des cataractes  
Et le boit chaud. Grossis cette nappe versée  
Par des poignards plus vrais que ceux de la pensée!...  
Et surtout ne va pas te mentir à toi-même,  
Ne fais pas semblant d'élucider un problème.  
Tu muses : donc, tu crains... Peur? moi? Quelle folie!  
Pourtant je tarde et bien que n'aimant pas la vie,  
Et ne l'évaluant pas même au prix d'une épingle,  
Je reste là, glosant, dans la bise qui cingle,  
Vieux piquet effleuré du boulet des armées,  
A converser avec « mon âme bien-aimée! »...  
En avant! En avant! Lâche! Vieil hypocrite!  
Mort altière, mon cœur vers toi se précipite!  
Mes muscles défieraient le lion de Némée...

Et, si tu n'es rien, Mort, sois au moins le prétexte  
De déclarer la fin du mot, la mort du texte! ..  
Mourir sans colliger l'édition complète!  
Faire le geste enfin de briser les tablettes,  
Avant que, tout à l'heure, ange de la patrie,  
Vous ne brisiez le cœur de notre Seigneurie!...  
L'art avait desséché mon corps évanescant,  
Je veux entraîner l'art dans mon linceul de sang!  
Périssent tout, le livre immense et l'opuscule!  
Tout est dit. Le premier matin du monde a dit  
Ce qu'un jour entendra le dernier crépuscule!  
Mourons, joueurs d'un luth millénaire et pourri!  
Le globe était caduc. Il faut qu'il reflorisse  
Et ranime sa vie au suc de nos charognes.  
Jamais occasion ne fut aussi propice  
D'en finir! ... Sus donc! Frappe, empoigne, sape, cogne!  
Tête baissée dans la crevure universelle!  
Va! Si tu trembles, mets ton cœur sous ton talon.  
Meurs avec des manants, mais meurs dans l'action!  
Que la svelte hécatombe élève jusqu'au ciel  
Son monstrueux monceau reniflé par les loups!...  
Rêver, dormir, — pouah! Meurs, c'est l'essentiel;  
Pour que le monde enfin débarrassé de nous  
Invite ses bousiers et ses oiseaux de proie

A nettoyer la plaine immonde et qu'un matin,  
A cette même place où tout finit, on voit  
Tout à coup, et dansant sur les mêmes chemins,  
Le printemps s'avancer, une rose à la main ! »



## LA DATE

18 juin 1915. — Centenaire de Waterloo.

« Waterloo!... Je voudrais qu'un grand coup de tonnerre  
« Nous annonçât dans quelques jours ton centenaire.  
« Que dis-je? c'est assez, | puisqu'au fond de tes plaines  
« A ton rugissement, lion de Waterloo,  
« Répond le cri hurlé de la louve romaine!  
« Mais que c'eût été grand, mais que c'eût été beau,  
« Date pour date, si... » Une voix délicate  
Alors m'interrompit : « Bah! qu'importent les dates!  
« Elles dorment au fond de l'histoire oubliée.  
« Gouffre sans fin!... Voyez, c'est Waterloo demain!  
« Eh bien! nul ne frémit, même s'il se souvient.  
« Tout passe. Dans cent ans... »

Dans cent ans, malheur!

Quoi? Vous pensez cela?... Sera-ce donc possible



Que des hommes un jour demeurent impassibles  
Quand ils entr'ouvriront le livre à notre page,  
Et, comme nous quand nous parlons du moyen âge,  
Lorsqu'on leur contera l'insurpassable histoire,  
Les enfants, froidement, classant dans leur mémoire  
La fin de la Troade ou la mort de Carthage,  
Ajouteront, sans même un frisson de colère,  
Cette page morose à leur devoir scolaire !...  
Oh ! non, non ! Tout en nous se révolte et s'oppose  
A l'idée que ce soit pour nous la même chose !  
Notre victoire fut le suprême arc-en-ciel.  
C'est le sommet miraculeux du sacrifice !...  
Ce rosaire de sang frais et perpétuel,  
Tous ces autodafés de gloires salvatrices,  
Ce flux continental que vingt peuples échangent,  
Ces héros dont Dieu fait l'effroyable vendange,  
Ces César effrénés, ces surcroîts d'Alexandre,  
Ce feu qu'on a vu prendre à toutes les couronnes,  
Cette Babel errante, et l'exode hébété  
Des caravanes, des peuplades qui bourdonnent,  
Titubant sous le vent de la fatalité ;  
Cet Orient qui sort des Cryptes et des Puits  
Pour venir s'abîmer en nos flancs volcaniques ;  
Rome haussant tous ses drapeaux épanouis,

Cet Océan hurlant vers cette Adriatique,  
A travers monts et mers tous ces vieux rois enfuis,  
Ces vagues sur les morts refermant leurs mâchoires,  
Les Mer-Rouge s'ouvrant pour happer les Mer-Noire,  
Les quatre vents d'Europe en feu, crachant leur haine,  
Et tous ces archipels d'avions qu'ils entraînent,  
Chacun palpant la nue trouble de ses antennes,  
Ces vertiges, ces avalanches de cohortes,  
Ces escadres sombrées que la sirène emporte,  
Ivre, le monde entier tremblant sur ses piliers,  
La divine, la plus effarante épopée  
Dont la terre jamais ait été fouaillée,  
Tous les Honneurs, tous les Orgueils crucifiés,  
Le deuil dans la poitrine et le crêpe aux idées, —  
Mais la moitié du globe à mourir décidée,  
Sans savoir ce qui germe au fond de la tempête,  
L'aube de la victoire ou le ciel des défaites,  
Plutôt que de laisser cette horde ruée  
Faire de l'âme humaine une prostituée;  
Tout cela, dont nos fils, à jamais, dans les âges,  
Sentiront le frisson sacré qui se propage  
De siècle en siècle et d'espérance en liberté,  
Tout ce que nous devra la neuve humanité,  
Le moment culminant de l'Histoire et des Bibles,

Ce coup d'aile de notre rage indéfectible,  
Tout, Gloire, Orgueil, Amour, Martyre et Délivrance,  
Pour qu'un enfant, plus tard, sous la lampe, distrait,  
Épelant tant de noms divins sans répugnance,  
Mais morose d'avoir à les dire d'un trait  
Et de fixer la chronologie des batailles,  
Anonne cette date où le Destin s'incarne,  
En étirant les bras comme un gamin qui bâille :  
« Septembre... Les Français... Victoire de... la Marne! ... »

Non, ce ne sera pas. Ils frémiront toujours!  
Ce ne sera jamais pour eux le jour lointain.  
Et d'ailleurs il n'est pas de sacrifice vain.  
Qu'elles aient nom Rocroy, Jemmapes, Azincourt,  
Valmy ou Waterloo, des artères ruissellent  
Sur le sol qu'ont foulé toutes ces immortelles!  
Et pour fouetter nos cœurs, il n'est pas nécessaire  
D'orner ces lieux sacrés de pierres tumulaires.  
A la date marquée, d'elles-mêmes, les foules  
Viennent voir s'éveiller le sang pur de l'Ampoule.  
Nous, nous répudions le moindre anniversaire!  
Nous, c'est plus. Nous, c'est mieux. C'est dans l'éternité  
Que cet écho saignant sera répercuté...  
Aujourd'hui, Waterloo, tes stigmates recourent.

Que l'on aille abreuver la mémoire à leurs traces !  
Mais notre date, à nous, sera toujours vivace  
Et naissante ! Promets, sombre avenir, promets,  
Si long que soit le temps, qu'un ulcère éternel  
Rongera chaque place où furent consommés  
Les crimes les plus grands qu'on ait vus sous le ciel,  
Et que ce sang versé ne séchera jamais !

# LES DEUX MÈRES

## I

### LA TENDRE

Je vis une figure éthérée qui dressait  
Sa stature au-dessus des plaines foudroyées.  
Plus grande que le plus grand chêne des forêts,  
Avec un geste circulaire, elle semblait  
Ramasser, pour les morts sans gloire, des trophées,  
Mais ce n'était pas là son but, car je compris  
Que, tel un laboureur dans le sillon qu'il creuse,  
Elle comptait ses morts, d'un geste de semeuse.  
L'ombre des soirs couvrait les champs où, réunis,  
Ils allaient tous entrer dans leur première nuit ;  
Et ce spectre, monté sur eux, c'était la Mère,  
La grande Aïeule, c'était l'Esprit de la Terre



Qui, comme un capitaine ou comme une vigie,  
 Venait, dans l'ouragan des victoires surgies,  
 Visiter ses enfants et compter ses armées.  
 La Terre leur parlait et leur disait ces choses  
 Qui tombent, certains soirs, de sa bouche embaumée  
 Sur le front blanc des morts et sur leurs lèvres closes.  
 Ensevelissements ! Ombres ! Métamorphoses !  
 Formation et fusion ! Acre amalgame !  
 Moment précis où tout le corps s'essore en âme,  
 Dialogue éternel de la Pensée des Mondes  
 Et de celui qui vient dans ses ombres profondes  
 Lier l'univers mort à l'univers futur !...  
 Et la Terre disait à ses fils :

« Mes chéris,

Êtes-vous bien ? Vous ai-je fait bonne mesure ?  
 Je veux que vous m'aimiez puisque je vous ai pris.  
 Vous avez tant souffert, enfants, pour me défendre !  
 Je veux avoir un soin scrupuleux de vos cendres.  
 Oh ! que vous êtes grands ! que vous êtes nombreux !  
 Que l'odeur de la poudre est douce à mes narines,  
 L'odeur qui flotte encor sur vos formes divines !  
 Oh ! qu'ils sont beaux, mes fils ! Comme ils dorment en  
 Toi, petit, es-tu bien sous le cours d'eau des prés ?  
 Toi, détends pour la nuit tes jointures serrées.



A toi, le vieux, qui dors si seul, mon meilleur coin!...  
Rapprochez-vous. Vous aurez chaud, étant moins loin...  
Votre sommeil n'a-t-il en moi rien qui l'opprime?  
Trouvez-vous votre lit bien fait? Je voudrais tant  
Vous apporter un bon sommeil réconfortant!  
Aimes-tu ta vallée? Préfères-tu les cimes?  
Tes muscles en tombant se sont-ils pas froissés?  
Vous ai-je bien compris? et vous ai-je exaucés?  
Ainsi, mes fils chéris, je vous tiens tous en moi!  
Je vous absorbe tous et vous ensevelis.  
C'est un amour méticuleux qui vous reçoit.  
Venez! La bonne hôtesse a préparé les lits!...  
Vous qui croyiez que je m'appelais la Patrie,  
Qui vouliez que vos chairs alimentent mes veines,  
Vos mères d'autrefois vous donnèrent la vie,  
Mais vous, c'est vous, mes fils, qui me donnez la mienne!..  
Aussi viens-je la nuit visiter les dortoirs  
Pour que pas un ne souffre et pas un ne se plaigne!  
Ai-je bien fait? Vous sentez-vous heureux, ce soir?  
Je tiens à mon renom. J'ai souci de mon règne.  
Je ne veux pas, hosties dont la chair fut si tendre,  
Qu'un reproche tardif agite un jour vos cendres,  
Ni qu'un seul se lamente : « Oh! que j'ai mal dormi!  
« Mère, fais-moi dormir... Étouffe en moi les rêves! »

Que tous pensent : « Je croyais être au Paradis,  
 « Du temps de votre Éden premier, aux beaux jours d'  
 « Aucun regret n'habite en moi. Je répudie  
 « Tout ce que j'ai chéri et voulu dans la vie,  
 « Avant que je mourusse, ô Mère, sur ton cœur!  
 « Ne plus revoir les cieux, ne plus sentir le vent,  
 « N'être plus, ce n'est rien quand c'est pour toi qu'on n  
 Et je devine bien, mes chers ensorcelés,  
 Que vous diriez cela, si vous pouviez parler,  
 Rien d'autre que cela : « Mère ! je suis content ! »

Dormez, mes fils ! dormez, sous mon aile funèbre !  
 Je me sens renforcée de toutes vos vertèbres,  
 Je vous ai revêtus de toutes mes essences,  
 Vous avez tant voulu vous abîmer en moi,  
 Et vous êtes si bien tombés, que je vous dois  
 Mon amour sans limite et ma reconnaissance.  
 Comptez sur moi. J'ai convoqué mes ouvriers,  
 Je leur ai commandé vos tombeaux : « Travaillez !  
 Absorbent bien mes morts, c'est un dépôt sacré,  
 Leur ai-je dit. Prenez ce qu'ils vont vous donner.  
 Toi, flanc de la montagne, et toi, flanc de la plaine,  
 Empruntez-leur toute leur force souveraine.  
 Puisqu'ils sont morts, tâchez de leur faire connaître

Tout leur nouvel empire à ces triomphateurs !  
Forêt, qui mets ta griffe touffue sur leur cœur,  
Comme un chien le ferait pour le corps de son maître,  
Garde-les ! Garde-les longtemps, puis, peu à peu,  
Fais-les redevenir, ô bonne hamadryade,  
Mes tertres les plus verts, mes ruisseaux les plus bleus.  
Alors qu'ils soient lâchés, vivants, par myriades !  
Qu'ils deviennent halliers, bruyères, saules creux !  
Faites qu'ils soient un peu dans toutes les essences,  
Qu'ils soient dans tous les flots, dans toutes les présences,  
Rendez-les en ruisseaux, rendez-les en forêt !  
Ne perdez rien ! car leur moindre atome est sacré.  
Travaillez ! C'est plaisir d'entendre vos mâchoires  
Qui mâchent doucement mes morts, comme de l'herbe,  
Comme paissent là-haut, sur tous mes territoires,  
Les bœufs aux lourds fanons, couchés parmi les gerbes... »  
Chers fils, n'êtes-vous pas le souffle intérieur  
Qui gonfle ma poitrine et nourrit mes mamelles ?  
Je vous bois, je me fonds dans vos sèves nouvelles,  
Vous, la chair de ma chair, douleur de ma douleur,  
Qui n'avez pas voulu qu'on attente à mes rives,  
Qui m'avez fouaillée d'un amour irrité,  
Pour me donner après votre immortalité !  
Vous serez mon dépôt fervent, mes œuvres vives.

O fils passés, dormez ! Je vous ferai renaître,  
Aux jours lointains où vous deviendrez les ancêtres,  
Renaître dans le Nombre, et l'Espace, et le Temps,  
Dans tous les fils futurs qui presseront mes flancs ! »

Ainsi parlait l'aïeule. Ainsi parla la Mère,  
En contemplant ses morts sur les champs foudroyés,  
On la voyait de loin faire son geste austère,  
Et son orgueil parlait plus fort que sa pitié...

Mais il me sembla bien pourtant apercevoir  
Qu'elle dissimulait un plus grand désespoir.  
Sa voix, qui, par moment, grave, baissait de ton,  
Murmura tout à coup : « Pardon ! Pardon ! Pardon ! »  
Et ce mot était dit comme l'eût dit le Christ,  
Et je vis qu'un remords sans absolution  
Faisait tomber des pleurs de sa paupière triste !

## II

### L'IMPASSIBLE

Mais vous, Patrie, et vous, Espace, Temps et Nombre.  
Balayez promptement vos morts. Broyez leurs cendres.  
Ne vous attardez pas à recenser des ombres.  
N'enlacez pas les morts comme, avec nos mains tendres,  
Nous autres nous faisons. Oublie, ô ma patrie!  
Certes il est cruel d'oublier, — mais si juste!  
Tous les moments passés sont pourriture. Oublie.  
Ne leur élève point ni mausolée ni buste.  
Crains de sentir monter un sang livide et froid  
Aux oreillettes de ton cœur, à tes mamelles  
Que féconde sans fin la sève artérielle,  
Patrie!... Si tu comptais tout ce que tu leur dois,  
Tu ne pourrais jamais, pour acquitter ta dette,  
Amonceler assez de sombres violettes.



Mais ton amour est bref, hâtif, autoritaire,  
Plus glacé qu'un soleil de minuit, et tu mets  
Comme un baiser de marbre à leur tombeau de terre.  
C'est bien que la Patrie ne s'apitoie jamais !  
C'est bien qu'elle ait horreur des ténèbres et fasse  
Produire toujours plus de lumière à l'espace ;  
Car, pétrie d'un amour unanime et total,  
Elle est celle qui vit éternellement seule,  
Et dont le grand désir qui hante son sein pâle  
Est la destruction féconde. Elle est le mal  
Indifférent. Elle est ce Moloch dont la gueule  
Crache le feu, mais dont la main semble bénir  
Ceux qui vont dans son grand amour s'anéantir.  
Il faut détruire ! Il faut brûler ! Brûle. Détruis.  
Bâtis des dieux nouveaux pour des enfants nouveaux ;  
Mais ne t'attarde pas au règne de la nuit.  
Agis dans le moment. Disperse au vent les os.  
Que l'on voie ton regard, riche d'un jeune azur,  
Avidement tourné vers la chose future.  
Patrie ! résiste à la séduction des morts.  
Leurs héritiers sont exigeants. Tes mains sont nues.  
Ne lègue rien que l'Espérance. C'est encor  
Donner beaucoup, que de donner aux mains tendues  
Ces richesses, un peu nébuleuses, la Foi



Et l'Espérance, — en refusant la Charité!...  
Lève la torche d'épouvante... exalte-toi.  
Devant la cendre, dis ceci : « Ils ont été,  
D'autres seront. J'attends, car je n'ai pas mon compte. »  
Efface de ton pied le poussier des tombeaux,  
Et, sereine, sacrée, envole-toi, et monte...  
Tous tes fils sont fauchés ; oublie ! Ils étaient beaux.  
Que t'importe!... Il faut bien que le moment périsse.  
Détruis, détruis, nous t'en conjurons, sache-le !  
Sur ces ruines il faut de nouvelles bâtisses,  
D'autres morts sur le sol du cirque fabuleux.  
Pour nous seuls la pitié ! Mais toi, dédaigne-la !  
Pour nous les pleurs, pour nous l'explosion sensible  
Des cœurs outrés que la débâcle révolta,  
Mais toi, la Violente, et toi, l'Inaccessible,  
Reste, l'orteil crispé, dans ta pose d'envol,  
Tandis que nos douleurs s'enracinent au sol.  
Ton impassible amour veut qu'on se sacrifie...  
Pour l'esclave immolé à ta sainte euphonie  
Offre un tombeau sans nom, sans gloire, et sans durée.  
Surmonte, en te cambrant, la tombe enregistrée,  
Et que rien ne révèle un trouble intérieur  
Dans le nerf de ta face ou le bruit de ton cœur.  
Toujours, comme un vautour vers le soleil, sois celle

Dont les yeux sont fixés sur la chose éternelle.  
Tout au plus devons-nous savoir qu'une âme est là.  
Qui frémit et qui doute et s'émeut tout de même,  
Quand, par instants, on voit ta sublime effigie  
Dont le bras lourd se lève et lentement essuie  
Cette sueur de sang qui fait ton diadème !...

Qu'un bandeau de sueur s'illumine à ton front,  
C'est assez pour prouver ta souffrance à l'esclave.  
Mais ce serait faiblir d'une faiblesse grave  
Si ta face savait reproduire nos larmes.  
Laisse-nous ce surcroît débile : la pitié.  
La Terre peut pleurer. Son cœur est si âgé !  
Mais toi, Titan dressé dans le fracas des armes,  
Crains qu'on ne voie le sel des pleurs de Niobé  
Te changer en statue immobile et subite,  
Ou qu'un ange tonnant ne livre et précipite,  
Pour s'être retourné vers la pitié des hommes,  
Ton corps pétrifié aux bûchers de Sodome !

## A LA JEUNESSE

Après la guerre, il y aura tous les vieillards.  
Ils le savent. Ils font des figures béates.  
Géronte affiche ses férules et sa batte.  
Arnolphe aiguise son sourire papelard.  
Naguère ils souffraient tant de convoiter Suzanne  
Et de ne l'obtenir jamais qu'à prix coûtant,  
De n'être pas, chacun, l'archonte omnipotent  
Qui distribue baiser, mornifle et bonnet d'âne !  
Maintenant ils sont la jeunesse intérimaire  
Et disent, en palpant de leurs doigts diaphanes  
Les soies de leur patriotisme et de leur crâne :  
« La jeunesse, c'est bien, mais c'est un peu primaire,  
Et puis ça manque de qualité nutritive.  
Seigneur, il était temps que notre règne arrive ! »

Quand ils pleurent, — car ils ont les larmes faciles, —  
Ces larmes ont la densité de projectiles!

« Braves gas! Il ne faut jamais désespérer.

« Comme ils sont bien tombés, tous ces dégénérés!

« Non! pas dégénérés : disons régénérés.

« Notre chère France!... Ah! voyez-vous, quoi qu'on fa

« Elle a toujours un peu de nous, de notre grâce.

« Enfin, reprenons donc nos claques et nos cliques,

« Vivat! On va pouvoir redevenir classiques! »

Ainsi palabre et vaticine en ses dépôts

Notre vieille ploutocratie bureaucratique.

Mais ce sont de bons vieux lions de tout repos

Qui connurent jadis la gloire, et ces lions

Trop caducs accusaient les générations

Montantes d'avoir, par bas esprit de vengeance

Ou de lucre, vendu leur stock de peaux, d'avance,

Trente deniers, comme Judas, — à l'empailleur!...

Plains ces vieux beaux. Plains-les. Ils eurent des malhe

Il est doux quand vient l'âge aux phalanges scléreuses

De s'en aller criant partout dans la maison :

« Ah! ça!... Vous voyez bien que nous avons raison! »

Ou, — parce que des fois l'on pense encore aux gueuses,

De se gargariser avec un vers d'Hugo :

« Car le jeune homme est grand, mais le vieillard est beau

Et cependant c'est vrai que la vieillesse est belle !  
Ce blessé qui revient ou cet enfant qui part  
Ont reçu des baisers merveilleux de vieillards.  
On en vit, abritant leurs fils sous leurs aisselles,  
Qui partirent, premiers, pour la grande aventure.  
Il en est dont le sang vibre, que rien n'accable,  
Dont le regard s'enivre, et qui sont adorables.  
Je connais des vieillards altiers dont l'âme pure,  
Dans les adolescents cherchant son renouveau,  
Sourit chaque matin au réveil des oiseaux.  
Et pour toi qui me lis, n'est-il pas évident  
Que ton père sera de ceux-là, mon enfant ?  
Ils sont beaucoup, ils sont des légions, c'est vrai.  
Rien n'est plus doux à voir qu'un vieillard enivré  
Pourvu que cela soit du vin de la jeunesse  
Et qu'à ce corps roidi l'espérance s'incruste  
Comme un iris ouvert sur un chaume vétuste.  
Mais ces cuistres dont rien n'épuisera l'espèce,  
Mais l'insolent troupeau des vieux pions d'école,  
Dont le patriotisme exulte et caracole  
Sur tout ce remuement de tombes encor molles,  
Ah ! c'est trop monstrueux que ce soit eux qui restent !  
Là-bas succombe un sang robuste, artériel,  
Mais ce sang encombré par la bile et le fiel



Et qui ne garde rien de la chaleur céleste,  
Comme il est criminel qu'il ait son renouveau!  
L'esprit du mal, de la torpeur et de la mort  
A délégué tous ses adustes camelots,  
Tous ses vieux nécromants et ses tambours-majors.  
Ils vont, hardis, intempestifs et vermoulus.  
J'en ai guetté parfois au seuil de leurs maisons,  
De ces barbons poussifs subitement promus  
Au titre de trente ans par procuration.  
Ils cambrent le jarret et leurs poitrines bombent.  
Les plus inoffensifs sont les vieux en amour  
Qui pillent les rosiers réservés au retour  
Des porteurs de victoire épargnés par la tombe.  
Mais j'aime mieux les voir se parfumer de nard  
Et lutiner la rose ou caresser Elmière,  
Que de les voir invectiver l'air qu'ils respirent  
Et porter leur main blême et desséchée sur l'art,  
Sur sa robe prétexte et sa gloire impubère!  
En attendant, parlant très haut, ils déblatèrent  
Et savourent l'omnipotence du bien-être,  
Comme des serviteurs en l'absence des maîtres.  
Ils organisent la victoire; ils se retranchent  
Derrière des talus montés d'in-octavos;  
Ils font des jugements solennels à huis clos.



Et c'est drôle, pendant que triment les héros,  
De les voir folâtrer, toutes ces souris blanches,  
Dépassant mille fois, dans leur danse ineffable,  
Les animaux les plus absurdes de la Fable!  
Ils ont tendu tous leurs meilleurs coups de jarnac.  
Gare au retour! Les vieux sont là tout feu, tout flamme!...  
Ils ont souillé ton livre et lutiné ta femme.  
Scapin, Scapin, Géronte a préparé le sac!...

Mais moi, je te connais. Lorsque tu reviendras,  
Jeunesse, je sais bien qu'alors d'un tour de bras  
Tu nettoieras l'espace et balaieras les miasmes,  
Lorsque tu reviendras, sonneur d'enthousiasme,  
Lorsque tu reviendras dans le pays des veuves,  
Ayant même au tombeau donné des clartés neuves,  
On verra qu'avant toi, la mort, quand tu partis  
N'était plus guère qu'une loque, qu'un miroir  
Obscurci, élimé, un cuivre décati  
A qui tu redonnas soudain toute sa gloire,  
Tout son neuf, tout son lustre. Oui, ta puissance est telle  
Que tu sus rajeunir la mort, cette immortelle!...  
Fais de la mort un dieu! Périront les vieillards  
Qui ne pourront hausser leur taille à ce miroir.  
Nous autres, nous irons lui livrer nos regards

Sans terreur d'y mirer notre image et d'y voir  
La lumière plus vive et des splendeurs nouvelles...  
Ouvrier du prochain univers, des refontes  
Suprêmes, que ta main taille, sculpte, cisèle,  
Que ton génie se livre à lui-même, sans honte,  
Sans vain souci des cris et des gémissements,  
Pour donner à la terre usée et décrépète  
Les formes de beauté que l'avenir médite!...  
Reprends ton œuvre où tu l'abandonnas. Reprends  
La contemplation à la page laissée.  
Fais monter, virginale et fière, ta pensée,  
Rempoigne ton outil, tes pinceaux, ta truelle,  
Bâtis, sculpte, harmonise et que ton poing s'érige,  
Superbement, de tout son muscle, — que ton aile  
Soufflette, en s'envolant, les suprêmes vestiges  
D'un monde qui n'est plus! Chassons-en les vieillards  
Haineux et triomphants. Ils n'auront plus leur part  
A ce festin de joie et d'innocence. Oh! certes,  
L'injure, le crachat et l'opprobre te guettent!  
Que devant toi les vendeurs du temple désertent!  
J'ai foi dans la lumière en feu que tu projettes.  
Laisse tes contempteurs faire le bruit qu'ils font  
Et livrer le concert des imprécations.  
Toi, hausse le laurier que tu cueillis, jeunesse!

Honore les leçons que la tombe édicta.  
Va ton chemin. Méprise, dédaigne ou délaisse.  
Crois en toi-même, crois. Mais ne crois qu'en cela!  
Et si, te souvenant du laurier des prouesses,  
En portant noblement cette branche à tes lèvres,  
Tu trouves la saveur trop âcre, sois-en fier.  
Réjouis-toi, poète. Il n'y a que les chèvres  
Qui mâchent le laurier sans le trouver amer!

## AUX SOLDATS

Viande et convive,  
Oblation munificente,  
Manne écarlate, chair vive  
Au bout du glaive d'épouvante,  
Pain et délices des rois,  
Vin et table de leurs joies,  
Torrent de leurs libéralités,  
Agneaux dépecés,  
Agneau de l'Homme, agneau légal,  
Réfection des patries,  
Bûcher triomphal,  
Orgueil de notre vie.  
Donnez-nous votre ardente charité.  
Donnez-nous !

Par votre cœur déchiqueté,  
Par la cassure de vos genoux,  
Par les vingt plaies de votre corps, reçues  
Pour l'amour de nous,  
Par vos chairs recousues,  
Vos yeux crevés, les claquements de vos pilons,  
Par la blessure de vos poignets, de vos pieds,  
Par l'eau qu'épanchent vos côtés,  
Par la résection  
De vos os et de vos jointures,  
Par votre passion et votre sépulture,  
Par votre corps sans suaire,  
Par votre bouche bourrée de terre,  
Par l'hébétude de vos fronts, devenus fous,  
Nous, les lèvres collées à vos plaies en flamme  
Et tout imbues de vous,  
Nous implorons l'illumination de l'âme!

Cœur du soldat, cœur épuisé,  
Rassasié d'opprobre, cœur qui défaille,  
Divin pélican dont les entrailles  
Nous ont aussi rassasiés,  
Cœur sacré des soldats  
Cœur pascal, alleluia!

Alleluia pour vous, cœur de poussière!  
Nous nous sommes nourris de vous, divin cœur,  
Car l'esclave peut se nourrir de son seigneur!  
Maintenant nous sommes pénétrés de lumière  
Et, refermant l'entrée du spéculcre, chantons  
Ensemble l'action de grâce et l'oraison :

Cœur du repos, cœur de ma paix, cœur des soldats!  
Adoro te devote, latens Deitas.



## L'EX-VOTO

A propos de la mutilation du sépulcre  
de Ligier Richier.

Le sépulcre est brisé du vieux sculpteur lorrain,  
Et les saints au tombeau, comme des mannequins,  
Semblent ainsi, n'ayant plus rien qui les soutienne,  
Le guignol renversé d'une fête foraine.  
Ils ont l'aspect minable et pauvre des victimes...  
Je ne sais rien de plus émouvant, dans le crime,  
Que le visage humilié, timide presque,  
Que prennent tout à coup les choses de beauté.  
O splendeurs comparues devant la soldatesque  
Qui ne vous plaignez pas du viol ni des blessures  
Et qui restez debout, humbles, dans la posture  
Qu'ont tous les dieux déchus ou les prostituées!

Réponds, Ligier Richier, bon artisan, mon maître,  
 Ne crois-tu pas qu'une statue, une peut-être,  
 Résistera de tout son galbe à la ruée,  
 Qu'elle refuserait d'incliner son orgueil  
 Devant l'impérieuse voix de son vainqueur?...  
 C'est celle où tu sculptas, au-dessus du cercueil,  
 Un mort, debout, qui tend, vers la nuée, son cœur!  
 Un trop vivace orgueil, dans ses lambeaux de pierre  
 Circule, et donne au geste un défi trop superbe,  
 Un lyrisme muet qui surpasse tout verbe  
 Pour que ce mort ne soit le dernier réfractaire  
 Et qu'il ne reste pas debout, tendu, — et seul!

Comme il a rejeté fièrement son linceul!  
 Qu'il est beau! Presque à jour, l'air siffle dans ses os.  
 Jamais un cri plus grand ne sortit de la tombe.  
 Jamais la pierre n'a proféré de tels mots.  
 Comme il fait bien sur le vieux marbre qu'il surplombe!  
 Comme il est actuel, l'antique revenant!  
 Là, dans un fond d'église obscure et funéraire,  
 Il m'apparaît le frontispice de la guerre!  
 Il est l'âme d'un peuple entier. Il est l'élan  
 Du tombeau, le cantique éternel de l'esprit,  
 De l'idéal, de la révolte. Il est le cri!...

Je distingue à jamais des beautés sans pareilles  
Dans cette fatidique et farouche merveille.

Sois épargné! Quand crouleraient toutes les pierres,  
Tu seras, toi, je t'en conjure, la dernière!...  
Car il faut que tu sois toujours le mort debout.  
Va! piétine les seins mutilés de la France  
D'un talon presque ailé!... Sois celui qui s'élançe  
Et qui fait s'envoler le tombeau tout à coup!  
Oh! je voudrais qu'un jour il ornât ma demeure  
Lorque je dormirai de mon dernier sommeil.  
Il répondra de moi; et si quelque âme pleure,  
Il la consolera en montrant le soleil  
De cette même main qui tient, dans ses doigts morts,  
Un cœur comme un oiseau dont l'aile bat encor!

Aujourd'hui en fermant les pages de ce livre,  
A l'heure grave où Dieu m'a condamné de vivre,  
Je vous rappelle ici le vœu que je formai.  
Exaucez-le. Mettez ce grand fantôme aimé  
Sur mes yeux quand mes yeux se seront obscurcis.  
O mes amis, ce que j'écrivais, le voici!  
Mais ce serait une inexpiable lacune  
Si vous ne dressiez pas sur leurs tombeaux de terre

Ce mort qu'a souhaité mon vœu testamentaire.  
 Chaque tombe l'aurait mérité. Sur chacune  
 On devrait ériger le splendide ex-voto.  
 Seulement ils sont trop! trop de fosses communes,  
 Trop de petites croix avec leur écriteau!  
 Élevez au plus haut du tumulus funèbre,  
 En quelque endroit, ce camarade de nos fils  
 Qui, jailli de leurs rangs, fait claquer ses vertèbres  
 A tous les quatre vents du ciel de mon pays!  
 Qu'on le voie à jamais, fidèle à la consigne,  
 Exhausser jusqu'au ciel muet son cœur vivant,  
 Et qu'un jour quelque main sur le socle, en passant  
 Grave l'inscription dont je n'étais pas digne :

DIIS IGNOTIS.

*Comme il aura battu, silencieux, caché,  
 Tapi en moi, ce cœur qui m'obsède et me blesse,  
 Que j'ai pris à témoin dans les jours de détresse,  
 Que j'aurais tant voulu, comme un cep, arracher,  
 Un de ces soirs, où l'on redoute le matin  
 Et qu'on est triste à ne pouvoir le dire!... O cœur,  
 Vieux sachet parfumé, sensible et galantin,*

*Tout imprégné d'éternité, cœur de douleur,  
Confident de génie ou mauvais hôte en somme,  
Si semblable en tous points au cœur des autres hommes,  
Toi qui fais dire aux plus allègres, soudain : « Qu'ai-je ? »  
En levant lourdement la main pour te connaître!...  
A cause cependant du triste privilège  
Qu'il eut, ce serviteur infidèle à son maître,  
De trop sentir, avec sa manière émotive,  
De tout aimer, je veux que sur ma tombe on mette  
Cette statue ancienne où s'érige un squelette,  
Debout, le torse à jour, pantelant de chair vive,  
N'ayant pas tout donné encore à la vermine,  
Qui, le pied hors du noir cercueil démantelé,  
Arrache à pleines mains son cœur de sa poitrine, \*  
Comme si tout d'un coup il s'était rappelé  
Que la mort lente allait en commencer l'entame,  
Et, d'un geste d'orgueil où repalpite l'âme,  
En souvenir de tous ses anciens battements,  
Le brandit jusqu'à Dieu comme pour dire : « Prends ! »*

*Dans une main crispée mettez-en l'effigie,  
Parce qu'il fut l'orgueil et la lutte hardie,  
Docile à la pitié, sensible au moindre charme,  
Avec l'éclosion ineffable des larmes,*



*Parce qu'il fut l'amour surtout, l'amour perdu,  
Donné à tout ce ciel qui ne l'a pas rendu!...  
Je veux ce compagnon superbe et funéraire  
Qui, plein d'une rancœur soudaine, dans la terre  
A fait un trou, et, seul, hissé sur ses vieux os,  
Tant bien que mal, laissant flotter sa chair en pièces,  
Vers le ciel implacable, adoré, se redresse  
Et tend, d'un geste droit, son cœur, comme un jet d'eau!*



## LE SACRE DE LA MORT

O Mort, ai-je donc trop raffiné ton essence?  
Quelque vague tourment me fait, quand j'y repense,  
M'accuser de t'avoir chérie avec excès,  
D'avoir trop largement estimé tes bienfaits.  
En t'honorant toujours de la première place  
Comme un sujet qui croit au maître de sa race  
Et reconnaît la légitimité du roi.  
C'est un danger d'avoir trop chanté tes exploits  
Ou trop vécu sous tes attirances subtiles!  
Je t'ai trouvée d'ailleurs d'un accueil bien facile,  
D'une atmosphère un peu pernicieuse et lâche...  
N'ayant pas peur de toi ni de ce que tu caches,  
Dès lors j'ai trop subi ton cher, ton clair visage!  
Même exagérément à toute heure, à tout âge,

Je t'ai sentie qui m'abritais sous ton aisselle  
Amie persuasive et confidentielle!...  
C'est que la mort intime apaise les cœurs tristes!  
De ceux dont le front penche aucun ne te résiste.  
Mais cette mort intime, hélas! elle n'est plus  
De ce monde! Ce sont des charmes révolus.  
Avait-on même su mourir? C'est d'aujourd'hui  
Que ton règne nouveau sur notre monde a lui.  
Tu nous a pris de court, tout à coup, dans ta poigne,  
Et tous tes apparats de naguère s'éloignent  
Comme un brouillard devant le soleil apparu!  
Je ne me repens pas désormais d'avoir cru  
Que tu viendrais plus belle à travers les massacres  
Et que tu n'attendais que le jour de ton sacre.  
C'est fait, tu t'es taillé une pourpre insolente!  
Te voilà reine, à coups d'audace et d'épouvante.  
Je t'avais devinée; j'étais ton fanatique;  
Tout mon pressentiment énamouré s'explique.  
Je vivais au reflet prochain de ta lumière.  
Je comprends à présent pourquoi tu m'étais chère  
Et pourquoi j'adoptais ta force sans effroi,  
Ta grâce sans dégoût. Parce que c'était toi!  
Il faut t'aimer en bloc, d'un élan, pour toi-même,  
Ou du moins c'est ainsi seulement que je t'aime.

Je ne crois pas t'avoir jamais rapetissée  
Par la recherche ou par l'hypothèse insensée.  
Non, nous ne savons rien de toi, sinon ceci :  
Que ta divinité est le plus haut souci  
Que l'homme dans son cœur puisse abriter sans cesse!  
T'expliquer, c'est déjà vouloir qu'on te rabaisse.  
Garde ta force brute, usuelle et confuse.  
Te maudire ou te regretter? Je m'y refuse!  
Jamais on n'obtiendra un cri de reniement  
De celui qui te voue une ferveur d'amant.  
Je demeure respectueux de toi, maîtresse,  
Jusque dans ton horreur ou tes délicatesses!...  
Tu es ce que tu es. —Je t'aime telle quelle,  
Sans savoir où conduit ta ténèbre cruelle.  
Va, le plus haut amour, c'est de ne pas comprendre!  
C'est aux dieux inconnus qu'il faut donner et tendre  
Le cœur chaste que l'on se sentait à vingt ans.  
Il faut entrer dans ton vaste amour en chantant.  
Quel mépris j'ai de ceux qui t'auront marchandé  
Ta place au grand soleil des mondes animés!  
Ah! je le savais bien, Mort, que tu débutais,  
Que le passé n'était que ton premier relais,  
Que nous allions te voir grandir et t'exalter  
Dans tout le plein élan de ta virilité!

Génératrice, fécondante, ô grande Reine,  
Que ta force est prodigue et ta face sereine!  
Nous ne connaissons pas le secret de tes fins,  
Mais du fond de mon vieux fatalisme latin  
Je te crie qu'il n'y a de mort que sans limite  
Et ce n'est qu'en t'aimant pour rien qu'on te mérite!  
Pour rien, pour la mort même, et parce qu'elle est belle.  
Le soldat le sait bien, lui, lui qui meurt pour elle.  
Il ne demande pas la raison du mystère.  
On lui dit de mourir. Il croit qu'il faut le faire,  
Et quand il meurt il est content de l'avoir fait.  
Ce respect-là sera le mien, je le promets!  
Au plus haut de la foi, au plus bas de l'horreur,  
Je t'appartiens avec tout mon sang, tout mon cœur.  
Sans ta lumière, ah! que le monde serait laid!  
Tu te cherches mais pour obtenir le parfait,  
Éternelle inquiète, en quête d'idéal!  
Si tu détruis c'est pour le but fondamental  
De renaître plus forte et plus équilibrée...  
Je ne regrette pas de t'avoir adorée.  
Ce que tu fais de nous aujourd'hui, c'est si beau!  
A quoi rêves-tu donc d'indicible là-haut?  
Nous ne pouvons encore embrasser ton dessein  
Et pourtant nous avons la foi, tu le vois bien!







Je crois en toi. Je crois en ta force infaillible.  
Ce que tu fais est beau, même si c'est horrible,  
Ce que tu fais est bien, même si c'est le mal.  
Croire en toi, c'est le point sublime et capital.  
Je crois ! Comme je crois au grand apostolat  
De ceux qui n'ont vécu que pour ce moment-là !  
Et puisse la pensée moderne s'en remettre  
Sans peur et sans frisson à ta poigne de maître !  
Respectons, mort fougueuse et permanente amie,  
Le secourable effort de ton œuvre éblouie !  
Reconnaissons le dur pouvoir que tu détiens  
Dans l'éternel comme dans le quotidien.  
Garde donc la constance et la fidélité  
De nos cœurs, ou bien viens ! viens t'y précipiter !  
Ne tarde pas. Tarder, c'est tout ce qu'on redoute.  
Sois brève. Bois le sang d'un trait, non goutte à goutte.  
Frappe au front. Frappe juste et bellement. Sans quoi,  
Regarde donc un peu si l'on a peur de toi !  
Regarde donc la France svelte, au premier rang,  
Droite et ceinturonnée, qui porte bravement,  
Jamais lasse d'un aussi long martyrologe,  
Depuis son encolure et jusqu'au flanc des Vosges,  
Sa carnassière de cadavres !... Qu'elle est belle,  
Sous l'opprobre et les stries de sang qui la flagellent !

Viens! Viens! Le globe en feu t'appelle à son secours!  
Il faut accélérer ton rythme de toujours,  
Et te muer en cataclysme élémentaire.  
Vierge chaste, remonte à ta gloire première,  
A ta formation, quand le monde naissait  
Et que, par tout l'azur et sur tous les sommets,  
Tu marchais enivrée du vent de ta jeunesse!...  
Vieille aujourd'hui, il était temps que tu renaisses...  
Pour t'infuser la vie vois l'unanimité  
Des artères, en sacrifice médité,  
S'épandre largement par nappes et par fleuves!  
Déjà tu nous parais rafraîchie, toute neuve.  
Nous devinons en toi des forces qui commencent  
Et c'est déjà une bien terrible espérance  
Que de voir s'animer tes yeux, frémir ta voix  
En désignant là-bas cette aube qu'on prévoit  
Et dont nous aspirons au loin l'alacrité,  
Qui se lève sur nous comme un soleil d'été,  
Comme un vent délié, entraîneur d'espérances...  
Ah! que sortira-t-il un jour de cette chance  
Vers laquelle la fauve et jeune humanité  
Vient pour ton seul amour de se précipiter!  
Tu t'es dressée du sang boueux où tu te baignes,  
Parée des attributs raffinés de ton règne,

Ayant atteint, avec notre aide universelle,  
Ta formule d'airain, de feu, de fer et d'ails!  
Tu vas tout écraser et tout anéantir  
Dans un coup de tonnerre immense et de désir!  
Quel destin monstrueux vas-tu nous dispenser  
A la fin de ce grand gaspillage insensé?  
Pourtant nous sentons mieux circuler la chaleur  
En l'appauvrissement assoupi de nos cœurs.  
C'est que, lorsque la vie du monde dégénère,  
D'un bond, tu sais monter à ta vertu première.  
Arche de la nature! Impérissable bouche,  
Qui donnes la beauté à tout ce que tu touches,  
L'humanité docile, héroïque, abondante  
S'est affranchie par ton amour! Comme elle chante,  
Comme elle vibre maintenant à l'unisson!  
Louange à toi du fond des abîmes! du fond  
De notre foi, louange et gloire! Nous voici!...  
Des bonheurs spacieux, des rêves rajeunis,  
Des cohortes de volontés qui s'amoncellent  
Flamboient et font jaillir partout des étincelles.  
Louange à toi et sois bénie et sois absoute  
Même si nous devons périr dans la déroute!  
Je jure que tes fins, même incompréhensibles,  
Ne peuvent être que justice, Ame infailible,

Chère Muse, entre tous les désirs le plus beau,  
Ferveur de l'inconnu, Volonté du tombeau !

Nous que tu n'as pas joints aux élus de ta force,  
Voici, quand le printemps fait craquer son écorce,  
Que nous sommes témoins sans l'avoir méritée  
De cette aube qui va monter à l'apogée !  
Ah ! qu'il vienne, au-dessus des mers, de nos collines,  
Ce souffle, ce printemps paisible où je devine  
Qu'on verra la Jeunesse adorable rêver,  
Calme et douce, à tes pieds, comme un enfant trouvé,  
Tardis que toi l'on te verra, fumante encor,  
Ayant tout terminé dans le pays des morts,  
Innocemment penchée sur cette tête pure,  
Essuyer ton épée avec sa chevelure !

On ne peut pas suffire à tous les horizons.  
Dans ce moment inexorable où nous vivons,  
La mort seule a tenté le miracle et se jette  
A tous les fronts incendiés de la planète.  
Mais nous, notre âme a beau se sentir préparée  
Nous sommes tout emplis d'une terreur sacrée.  
Il faut, pour refouler le vertige des cimes,  
Réduire l'infini à la lueur infime

De l'aurore... Recours des cœurs pris de panique,  
Enfermons l'horizon dans un point concentrique.  
Oui, ne considérons de la nuit qui s'achève  
Qu'un point, un seul, celui où le soleil se lève,  
Celui par où nous vient, ô Mort, ton grand écho!...  
Comme un coq attentif dressé sur ses ergots,  
Nous restons là, plantés, dans la direction  
Précise d'où jaillit l'aurore du canon.  
Nous attendons, tremblant d'une extase obstinée,  
Que la grande lueur prophétique soit née.  
Nous attendons, les yeux assoiffés d'horizons,  
Couverts de sang, parmi sa chaude exhalaison...  
Et moi, l'amant transi de la beauté perdue,  
Comme un grand drapeau noir et lointain je salue,  
De tout l'élan d'un cœur par la tombe épargné,  
O Mort! ton espérance et ta fécondité.

Sept. 1914. — Déc. 1915.





# TABLE

---

	Pages.
LA DIVINE TRAGÉDIE . . . . .	VII

## LA DIVINE TRAGÉDIE

<i>Pour aller vers l'Enfer tragique</i> . . . . .	3
Oblation . . . . .	5
Dédicace . . . . .	7

### I. — LA JOIE ROUGE

#### TOUS

Le Départ . . . . .	17
La Terre du Lys . . . . .	30
Le Dernier jour . . . . .	38
Chant d'adieu . . . . .	45
Patrie . . . . .	51

## II. — LE CERCLE DE CAÏN

## LA-BAS

	Pages.
Aux Mères douloureuses. . . . .	59
Les Mains. . . . .	62
Le Cauchemar. . . . .	67
Le Donateur. . . . .	76
Un Spectacle au camp. . . . .	81
L'Officier de garde. . . . .	86
Chanson de route . . . . .	91
La Charge . . . . .	94
L'Autel des parfums . . . . .	100
Le Combat d'avions . . . . .	105
Les Grillons . . . . .	113
Les Gants blancs. . . . .	117
L'Office. . . . .	120
Le Nouveau Christ. . . . .	123
Les deux Troupes. . . . .	126
L'Illusion en marche . . . . .	129
Le Héros. . . . .	133
Le Soldat de 1915 . . . . .	137
Le Cercle de feu . . . . .	147

## III. — LE CERCLE D'ÈVE

## ELLES

Le Calendrier. . . . .	153
Le Cri. . . . .	157

TABLE.

353

	Pages.
Lettre d'une grand'mère. . . . .	161
L'Alliance . . . . .	165
Complainte . . . . .	169
Solitude . . . . .	175
Une Lettre . . . . .	177
Les Fronts noirs . . . . .	182
Aux Amantes . . . . .	185
L'Aimeuse . . . . .	191
Les Fronts blancs . . . . .	194
Les Hyènes . . . . .	200
L'Ouvrière . . . . .	205

IV. — LA FORÊT DES RUINES

DERRIÈRE

Le Retour des hirondelles. . . . .	215
Les Émigrés. . . . .	220
La Forêt hantée. . . . .	225
La Cathédrale ardente. . . . .	228
Sur le bord du fleuve. . . . .	232
Le Prisonnier. . . . .	236
Dialogue de deux reines. . . . .	242

V. — LA COULÉE DU SABLIER

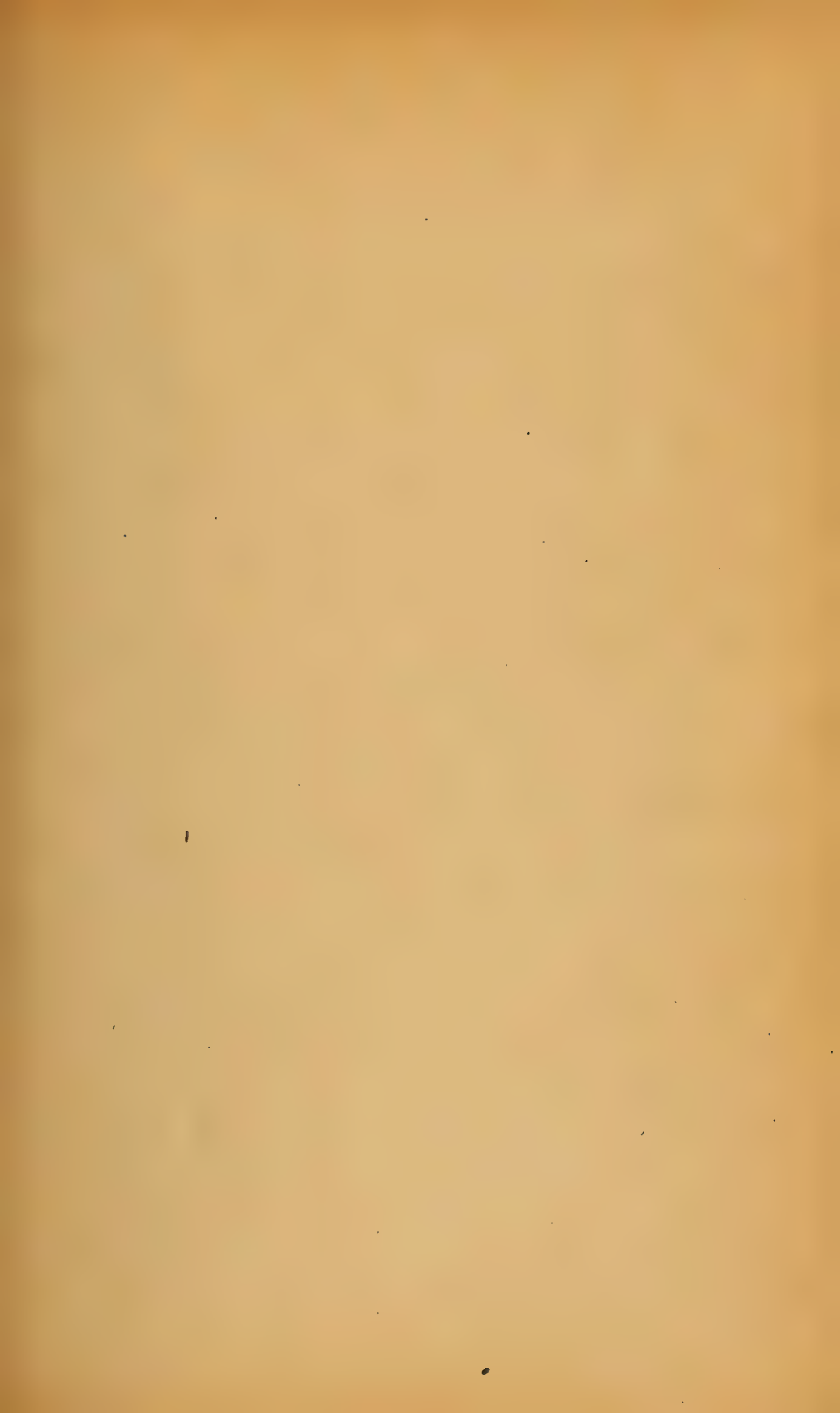
NOUS

Mes hôtes. . . . .	255
L'Attente. . . . .	263

	Pages.
L'Ange . . . . .	266
Nuit de Zeppelin. . . . .	274
Nuit d'été. . . . .	282
In natura rerum. . . . .	287
Le Flambeau . . . . .	294

## VI. — LE SACRE DE LA MORT

Hamlet dans les camps . . . . .	303
La Date . . . . .	310
Les deux Mères : I. La Tendre. . . . .	315
— II. L'Impassible. . . . .	321
A la Jeunesse. . . . .	325
Aux Soldats. . . . .	332
L'Ex-Voto . . . . .	335
Le Sacre de la Mort. . . . .	341



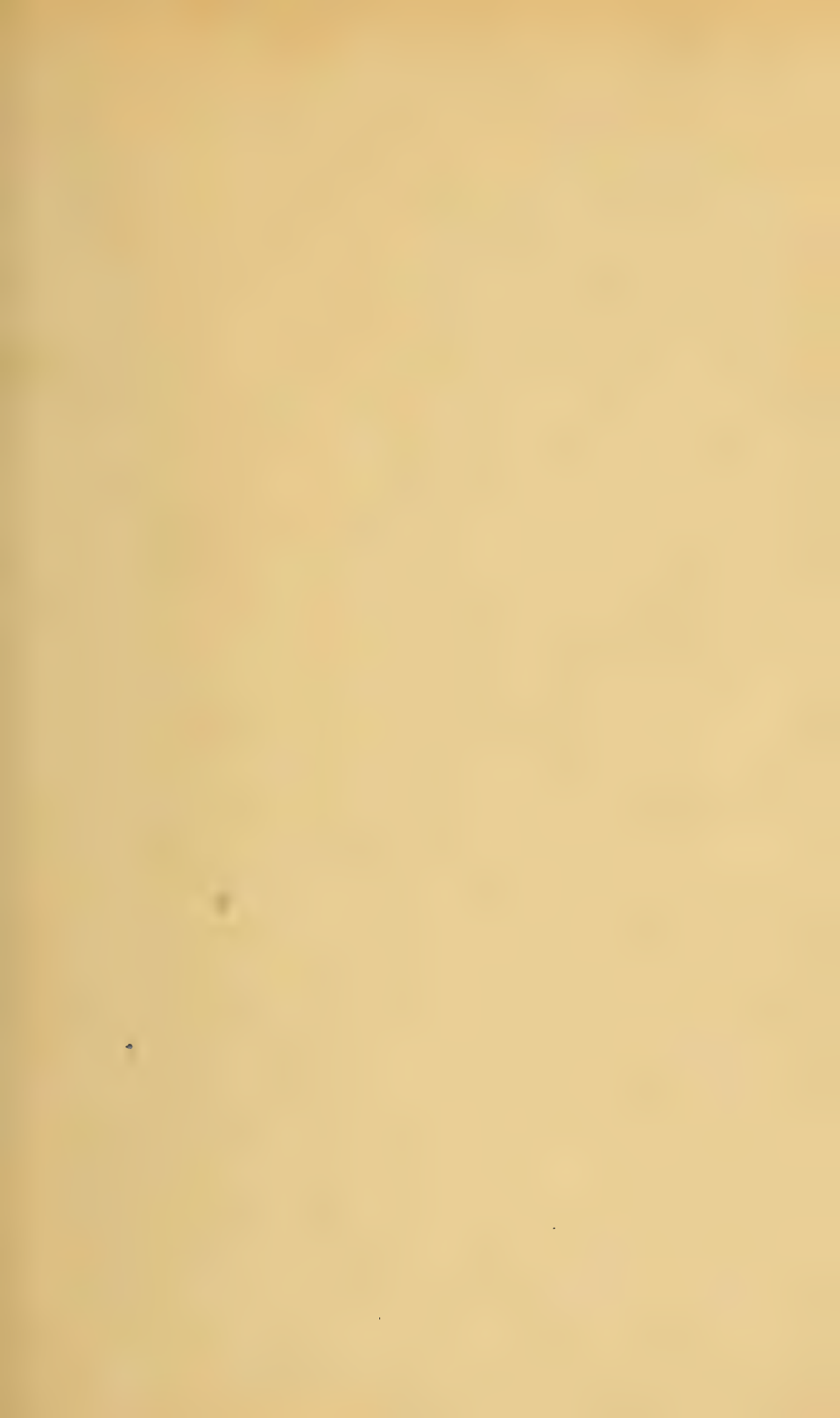






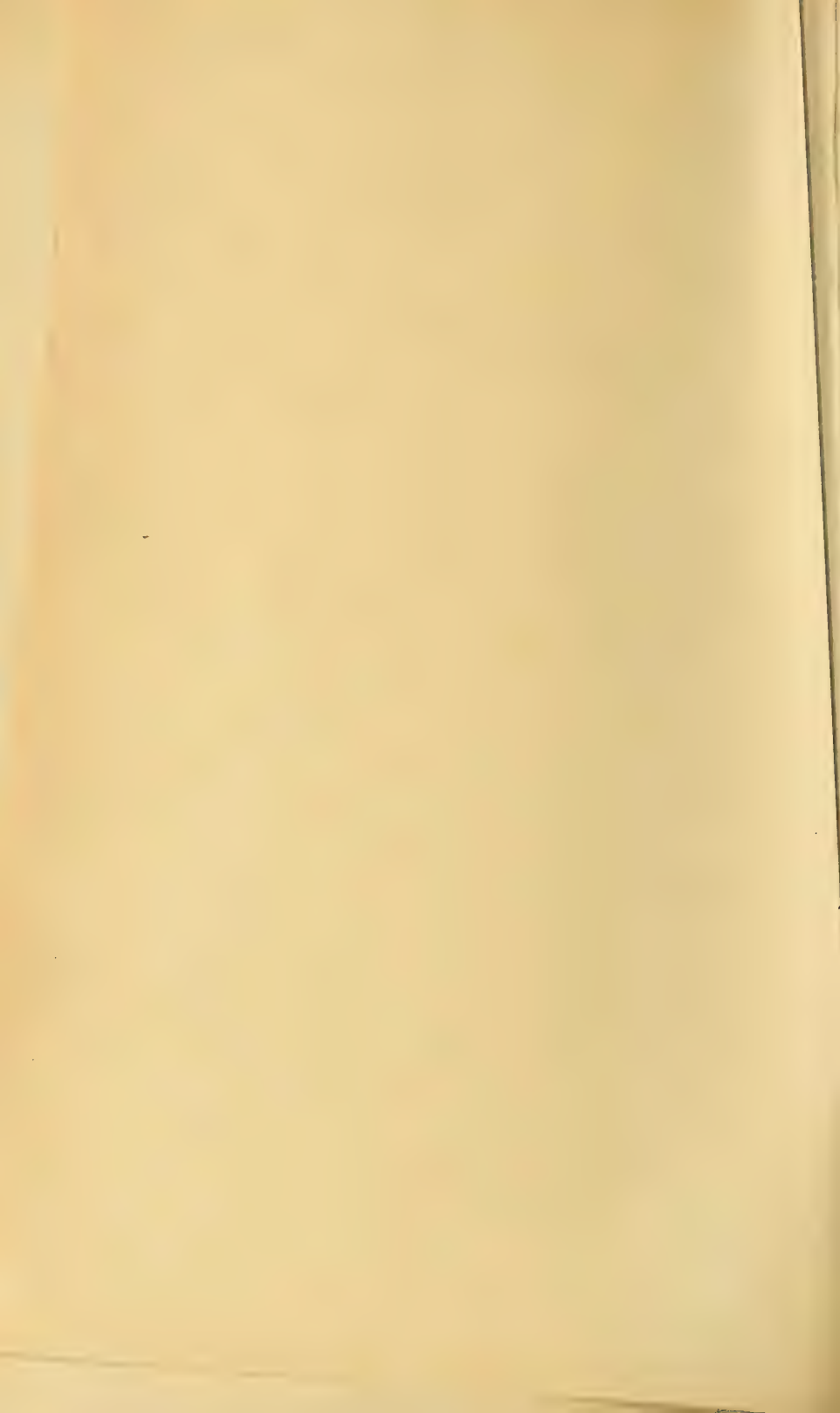
# POÈTES CONTEMPORAINS

- |   |                         |
|---|-------------------------|
| THÉODORE DE BANVILLE                            | EDMOND HA               |
| Poésies complètes. . . . . 6 vol.               | L'Ame nue . . . . .     |
| Choix de poésies . . . . . 1 vol.               | Seul. . . . .           |
| HENRY BATAILLE                                  | NICOLETTE               |
| Le Beau Voyage . . . . . 1 vol.                 | Du vent sur la pl       |
| La Divine Tragédie . . . . . 1 vol.             | ARSÈNE H                |
| ÉMILE BERGERAT                                  | Poésies complètes       |
| Ballades et Sonnets. . . . . 1 vol.             | ADRIENNE D              |
| Glanes et Javelles. . . . . 1 vol.              | La Révolte. . . . .     |
| JULES BOIS                                      | JEAN LO                 |
| L'Humanité divine . . . . . 1 vol.              | L'Ombre ardente         |
| ABEL BONNARD                                    | JACQUES M               |
| Les Histoires. . . . . 1 vol.                   | A l'Orée . . . . .      |
| MAURICE BOUCHOR                                 | MAURICE                 |
| Choix de Poésies . . . . . 1 vol.               | Les Belles de Nuit      |
| Poèmes historiques et                           | CATULLE                 |
| légendaires. . . . . 1 vol.                     | Poésies complètes       |
| SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER                      | MISTI                   |
| La Romance de l'Homme. 1 vol.                   | Mirèio . . . . .        |
| HENRI BOUVELET                                  | JEAN RI                 |
| Poésies. . . . . 1 vol.                         | La Chanson des G        |
| ANDRÉ CORTHIS                                   | Les Caresses . . . . .  |
| Gemmes et Moires. . . . . 1 vol.                | Les Blasphèmes.         |
| ALPHONSE DAUDET                                 | La Mer. . . . .         |
| Les Amoureuses. . . . . 1 vol.                  | Mes Paradis . . . . .   |
| LUCIE DELARUE-MARDRUS                           | La Bombarde. . . . .    |
| Par Vents et Marées. . . . . 1 vol.             | GEORGES R               |
| GEORGES DOCQUOIS                                | Poésies complètes       |
| La Cendre rouge . . . . . 1 vol.                | La Jeunesse blan        |
| ALFRED DROIN                                    | MAURICE R               |
| Du Sang sur la Mosquée . 1 vol.                 | Les Névroses. . . . .   |
| JUDITH GAUTIER                                  | EDMOND B                |
| Poésies . . . . . 1 vol.                        | Les Musardises. . . . . |
| THÉOPHILE GAUTIER                               | MAURICE I               |
| Poésies complètes. . . . . 3 vol.               | Poèmes . . . . .        |
| EDMOND GOJON                                    | Le Page de la Vie       |
| La Grenade . . . . . 1 vol                      | ARMAND SI               |
| FERNAND GREGH                                   | Poésies complètes       |
| La Chaîne éternelle. . . . . 1 vol.             | PAUL VEI                |
| La Couronne Poétique de Victor Hugo (1847-1902) | Choix de Poésies        |













**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Library  
University of Ottawa  
Date due**

--	--	--	--



a39003



003987145b

CE PQ 2603

.A7D5 1916

COO BATAILLE, HE DIVINE TRAGE

ACC# 1229818



